



DE L'IBÉRIE,

OU

ESSAI CRITIQUE

SUR L'ORIGINE DES PREMIÈRES POPULATIONS

DE L'ESPAGNE

PAR L.-F. GRASLIN,

Ancien Consul de France à Santander, Membre de la Légion-d'Honneur et de l'Ordre de Charles III d'Espagne ; membre honoraire de la Société française de statistique universelle.

PARIS,

LELEUX, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

RUE PIERRE-SARRAZIN, 9.

1838.

DE L'IBÉRIE.

Tout exemplaire qui ne serait pas signé de l'Auteur sera considéré comme contrefaçon. Tout Contrefacteur, ou débitant d'un exemplaire qui ne porterait pas, ci-dessous, cette signature, sera poursuivi devant les tribunaux, suivant les lois sur la propriété littéraire.

SIGNÉ

E. DÉPÉE, IMPRIMEUR A SCEAUX.

DE L'IBÉRIE,

OU

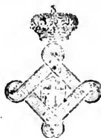
ESSAI CRITIQUE

SUR L'ORIGINE DES PREMIÈRES POPULATIONS

DE L'ESPAGNE

PAR L.-F. GRASLIN,

Ancien Consul de France à Santander, Membre de la Légion-d'Honneur et de l'Ordre de Charles III d'Espagne; membre honoraire de la Société française de statistique universelle.



PARIS,

LELEUX, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

RUE PIERRE-SARRAZIN, 9.

1838.



INTRODUCTION.

De longues, de sérieuses études, sur les plus hautes antiquités de l'Espagne, m'ont donné la conviction la plus intime, qu'en faisant abstraction des faibles renseignemens historiques qui nous sont parvenus sur l'époque des premiers établissemens des Phéniciens dans l'île de Gaddir; des témoignages plus positifs que nous avons sur les voyages que les Phocéens asiatiques ont faits, vers le milieu du sixième siècle avant l'ère chrétienne, sur les côtes orientales de l'Hispanie et sur les colonies qu'ils y ont fondées, nous n'avons que de fausses notions sur l'Espagne, considérée dans les temps antérieurs à la seconde guerre punique. Que, si nous y connaissons des Ibériens, des Vascons, des Cantabres, des Ilergètes, des Astures, des Lusitaniens, des Turdules, des Carpétaniens, etc., etc., nous n'avons, sur l'origine de ces peuples, que divers systèmes philologiques, aussi chimériques les uns que les autres: que, si nous y voyons aussi

quelques peuplades Celtiques, leur origine, même secondaire, et l'époque approximative de leur première entrée dans la péninsule Hispanique, n'ont également fourni aux plus savans philologues que des hypothèses systématiques dépourvues de toute investigation critique.

Les antiquités héroïques de l'Espagne semblent rivaliser de célébrité avec celles de la Grèce, puisqu'elles nous présentent les noms de Pan, de Mercure, d'Hercule, de Géryon, d'Ulysse, de Teucer, de Diomède, d'Amphiloque, d'Anténor, de Ménélas et de plusieurs autres héros grecs et Troyens; ceux d'Osiris, de Sésostris, des Titans, de Gargoris, d'Habis, d'Hispanus, de Norax, du célèbre Arganthonius, chanté par Anacréon, etc.

Ces prétendues illustrations ont offert à de savans philologues de brillans canevas, sur lesquels ils ont brodé divers systèmes d'antiquités *Ibériennes*. Cependant, j'ai également acquis la conviction qu'elles ont été complètement étrangères à l'ancienne Hispanie.

Loin de moi la prétention d'élever un nouveau système sur les débris de ceux que j'ose entreprendre de battre en ruine.

Sans concevoir même l'espérance de déchirer

tous les voiles qui nous dérobent encore les temps primitifs de l'Espagne, je ne croirai pas avoir perdu tout le fruit de mes études, si je ne reste pas trop au dessous des seuls engagemens que je puisse contracter; si, dans le grand nombre des erreurs capitales, généralement accréditées, dont je m'efforcerai de débarrasser les antiquités de ce pays, je ne parviens à détruire que celles qui se rattachent le plus directement à l'origine de ses premières populations; c'est-à-dire si je parviens seulement à justifier, aux yeux d'une critique éclairée, quelques assertions, entr'autres les suivantes:

Que, dans la plus haute antiquité, le nom d'*Ibérie* n'était point le véritable nom de l'Espagne; que celui de *Spania* était, même suivant les fables des Grecs, le nom primitif qu'elle avait reçue des Phéniciens; que ce nom lui a été conservé par tous les écrivains latins, sous une légère modification exigée par l'euphonie; que leurs poètes seuls ont pris, à l'imitation des Grecs, la licence de lui donner celui d'Ibérie;

Que les écrivains latins n'ont conservé à l'Espagne son véritable nom, que parce que les Romains avaient connu ce pays long-temps avant les Grecs européens;

Que ce sont les Grecs qui ont arbitrairement fait prendre à l'Espagne le nom d'Ibérie ; et que, par cette abusive importation, à l'occident de l'Europe du nom d'une petite contrée Asiatique, ils ont jeté, sur les temps primitifs de l'Hispanie, d'innombrables confusions qui n'ont pas encore obtenu un regard de la critique ;

Que le nom d'Ibère ne fut, dans l'antiquité, qu'une épithète distinctive, appliquée à une, ou à plusieurs peuplades Celtiques, et que celui de Celtibériens ne désigna que des réunions, ou des coalitions de plusieurs autres peuplades Celtiques, situées sur les bords d'un fleuve nommé Ibérus;

Que le nom d'Ibérus, qui était appliqué à deux fleuves de l'Hispanie et qui a fait, abusivement, donner le nom d'Ibérie à ce pays, et celui d'Ibères à ses habitans, n'était même pas indigène dans la péninsule Hispanique ;

Que l'antiquité n'a jamais connu ce qu'on veut entendre de nos jours par des origines *Ibériennes;*

Que les systèmes de Scaliger de Fréret, de MM. G. de Humboldt, Michelet, de Brotonne, Bory de Saint-Vincent, Adrien Balbi et Petit-Radel, sur l'origine, ou la désignation des prétendus peuples

Ibériens, et sur l'existence d'une ancienne langue *Ibérienne* ne reposent que sur des bases chimériques;

Que les célèbres étymologies tirées de la langue biscayenne, l'une des bases fondamentales de tous les systèmes Ibériens, ne sont que des renseignemens illusoires et systématiques, qui ne peuvent que détourner la critique des investigations qu'elle pourrait faire sur l'origine des peuples Biscayens et de l'idiôme qu'ils ont conservé jusqu'à nos jours; de celles même qu'elle pourrait faire sur l'origine des premières populations de l'Espagne;

Que la langue basque, loin d'avoir été, dans une haute antiquité, comme le prétendent de savans philologues, celle de presque tous les habitans de l'Hispanie, ne s'est jamais étendue au-delà du territoire qu'elle occupe aujourd'hui, et que son origine est encore un problème à résoudre;

Que la fondation du temple dédié à l'Hercule-Phénicien, dans la ville de Gaddir, par une colonie de Tyriens, environ quinze siècles avant l'ère chrétienne, et celle du temple de Diane, que des Phocéens asiatiques élevèrent, neuf siècles plus tard, près du promontoire Dianium, sont les seules illustrations héroïques qui appartiennent légitimement à l'ancienne Hispanie. En un mot,

qu'en ne considérant l'Espagne que dans des temps antérieurs à la seconde guerre punique, il est indispensable de faire table rase et de mettre au néant tout ce qui a été publié, dans les temps modernes, sur les plus hautes antiquités de ce pays; et, qu'enfin, ce ne sera qu'après avoir rempli cette condition, qu'il deviendra possible, j'oserais même dire facile, de remonter jusqu'à l'origine, au moins secondaire, de ses premières populations.

Je ne me dissimule point qu'il peut y avoir une sorte d'imprudence à porter la main sur les échafaudages des plus anciennes illustrations d'un peuple aussi jaloux que les Grecs de ses titres de gloire, réels ou imaginaires. La sévère impartialité dont je ne m'écarterai jamais me donne l'espoir que tout lecteur, qui ne sera pas né sur le territoire espagnol, me rendra justice sur les intentions qui, seules, ont pu m'attacher avec persévérance à des études toujours pénibles, souvent fastidieuses.

Le titre seul de cet essai m'autorise cependant à présumer qu'il pourra franchir les Pyrénées. J'aime à me persuader que, même au-delà de ces montagnes célèbres, je serai jugé sans passion par

des hommes éclairés; qu'ils applaudiront aux efforts que j'aurai faits pour débarrasser les véritables illustrations de leur pays des inventions fabuleuses dont il n'avait nullement besoin pour tenir un rang très distingué dans l'histoire générale des nations.

Mais, ne dois-je pas m'attendre à y trouver des juges, ou moins éclairés, ou moins impartiaux? Un ouvrage sur l'Espagne, intitulé *Critique*, ne leur paraîtra-t-il pas prononcer d'avance sa propre condamnation? Obtiendrai-je que ce mot qui, sous ma plume, ne peut exprimer que *recherche de la vérité*, ne soit pas hostile à leurs préoccupations nationales, ou systématiques? A quoi me servira de leur rappeler que, sous le burin du célèbre Cochin, *la Critique* est en droit de nous montrer des taches jusque dans le disque du soleil? Loin de m'entendre, peut-être ne me répondront-ils que par l'imputation de n'avoir étudié les antiquités de leur patrie que dans un esprit de basse jalousie et de dénigrement. Mais une inculpation de cette nature n'obtiendrait de moi qu'un sentiment que je me dispenserai d'exprimer; ou, plutôt, sans daigner lever les yeux, je laisserais passer sur ma tête des nuages inoffensifs.

C'est donc uniquement pour obéir aux lois de l'impartialité, que je crois devoir préluder à mes investigations critiques par un aperçu rapide des véritables illustrations de l'ancienne Hispanie.

Il est incontestable que nul peuple de l'Europe, à l'exception des Grecs et des Romains, n'a pris place, avant les Hispaniens, dans les fastes de l'histoire et ne s'y est montré, dès son début, avec plus d'éclat et d'héroïsme.

Les Celtes, sous leurs Druides superstitieux et sanguinaires; les Germains prosternés devant le glaive avec lequel, à l'instar des Druides, ils immolaient des victimes humaines; les Bretons, les Scots et les Hiberniens, vivant pêle-mêle, comme des brutes, dans leurs forêts marécageuses, sans distinction d'âge, de sexe, ou de parenté, étaient plongés dans la plus profonde barbarie, lorsque les contrées orientales et méridionales de l'Hispanie avaient reçu, depuis plusieurs siècles, des Phéniciens, des Carthaginois et des Grecs asiatiques, non seulement des germes de civilisation, mais encore la connaissance des lettres et de quelques arts industriels.

Les premiers temps historiques de l'Hispanie soutiennent même, pendant deux siècles, avec un

immense avantage, la comparaison avec ceux de tous les peuples que les Romains eurent à combattre.

Aussitôt que Rome jeta les yeux sur la Grèce, elle en fit successivement et sans peine la conquête; Dès qu'elle eût une marine, ses flottes attaquèrent, presque toujours avec succès, celles de la célèbre Carthage, et la troisième guerre punique fit disparaître de la scène du monde cette riche et puissante rivale de son empire : Dans une seule campagne, Pompée, marchant sur les traces de Lucullus, porta les aigles romaines au-delà du Caucase, et dompta, dans l'Albanie et dans l'Ibérie asiatiques, ces Scythes redoutables dont, quoiqu'en disent des flagorneries prétendues historiques, Alexandre n'avait même pas osé s'approcher; après une lutte de dix ans, les Gaules, perdant leur indépendance, semblent n'avoir combattu que pour illustrer le nom de Jules-César; une campagne suffit à Tibère pour faire oublier les exploits du célèbre Arminius, soumettre la Dalmatie, la Pannonie, et ne laisser aux farouches Germains, refugiés dans l'épaisseur de leurs forêts, que la ressource de quelques révoltes partielles, derniers et vains efforts de leur liberté ex-

pirante : Dès que les barbares et belliqueuses peuplades de la Grande-Bretagne eurent à combattre un Agricola, elles firent bientôt partie de l'empire Romain.

L'Hispanie, mais l'Hispanie seule, eut la gloire de soutenir, pendant deux siècles, une lutte héroïque contre l'élite des légions romaines, commandées par leurs plus célèbres généraux; et si, dès les commencemens de la seconde guerre punique, les valeureuses peuplades celtiques, situées sur les bords de l'Ibérus, n'eussent pas été déterminées par la haine qu'elles portaient aux Carthaginois, à se ranger sous les drapeaux des Romains, comme nous l'atteste Tite-Live [1], jamais ces conquérans du monde n'auraient eu la témérité de songer à soumettre l'Hispanie. Strabon, du moins, partageait cette conviction, lorsqu'il écrivait que, si les Ibériens (et, sous cette dénomination générale, il comprenait tous les peuples de l'Hispanie) n'eussent pas été divisés, jamais ils n'auraient été conquis par un peuple quelconque [2].

Et quels moyens honteux, quelles infâmes per-

(1) Tit. liv. lib. 34, cap 18.
(2) Strabon, lib. 3, pag. 109. Casauboni, edit. 1587.

fidies les Romains ne furent-ils pas obligés d'employer pour triompher des vaillantes peuplades de la péninsule Hispanique!

En violation d'un traité solennel, conclu avec le célèbre Viriathe, le consul Q. Serv. Cépion le surprend par des marches nocturnes, lorsqu'il se livrait sans défiance aux douceurs de la paix; et, désespérant de vaincre un simple berger, il met un terme à ses quinze années de gloire, en le faisant lâchement assassiner : Sous les murs de Numance, le consul Quint. Pompée se voit dans la nécessité de signer un traité humiliant pour les aigles romaines; le sénat annule aussitôt ce traité et fait marcher contre Numance le consul C. Host. Mancinus, à la tête de quarante mille hommes; mais, attiré dans un défilé, Mancinus ne peut préserver ses légions d'un massacre inévitable, qu'en souscrivant à un traité plus humiliant encore : Le sénat romain, déguisant sa perfidie sous un acte de bassesse, rompt encore ce traité et fait livrer aux Numantins Mancinus dépouillé de tous ses vêtemens et les mains attachées derrière le dos : *Nudus ac, post tergum, manibus religatis*[1]. Mais les braves

(1) Vel. paterc., lib. 2, cap. 1. — L. J. Florus, lib. 2, cap. 18. *Eutrop.*, lib. 4, etc.

Numantins refusent noblement de recevoir cette innocente victime de la trahison des Romains.

Pour réduire une ville dépourvue de remparts, et qui, avec une faible garnison de quatre mille hommes [1], avait mis en fuite deux puissantes armées consulaires, en leur imposant des capitulations humiliantes, il ne faut rien moins que le grand Scipion, le destructeur de Carthage; encore, lorsqu'il peut y entrer, n'y trouve-t-il que des ruines et des cendres [2]. Lorsqu'ils ont Sertorius à leur tête, les Lusitaniens et les Celtibériens tiennent, pendant huit ans, la victoire incertaine entre Rome et l'Hispanie. Mais de sourdes machinations pour rendre ce guerrier odieux aux peuples qu'il commande, la corruption et un lâche assassinat délivrent encore le sénat romain d'une guerre dont Metellus et le grand Pompée pouvaient à peine soutenir le poids.

Tels sont, entre mille autres faits héroïques, les véritables titres de gloire de l'ancienne Hispanie. Le burin de l'histoire les a gravés en traits ineffaçables. Ils sembleraient même fabuleux s'ils

(1) Florus, ibidem : *Sine muro, sine turribus, quatuor millibus celtiberorum sola sustinuit.*

(2) Florus, *ibid.*, etc.

ne nous étaient pas attestés par des historiens latins qu'on ne peut pas soupçonner d'avoir élevé des trophées aux peuples qu'ils nommaient barbares, sur les humiliations, souvent même sur la honte de leur propre pays. Nous sommes donc obligés d'admettre leurs témoignages lorsqu'ils nous disent que les soldats romains ne pouvaient pas, sans trembler, soutenir les regards ou entendre la voix d'un Numantin : *ut ne oculos quidem, aut vocem Numantini viri quisquam sustineret* [1]; ou lorsque, peignant à grands traits l'héroïsme des Hispaniens, ils nous attestent que les guerres d'Espagne ébranlèrent la puissance romaine au point que, pendant cinq années, il fût même incertain si les Hispaniens subjugueraient les Romains, ou s'ils seraient subjugués par eux : *uterque populus alteri pariturus foret* [2].

Si les lois romaines voulaient que les prêtres ne fussent pas exemptés du service militaire, lorsqu'il s'agissait de soutenir une guerre contre les Gaulois, étaient-ils donc moins belliqueux que nos ancêtres les peuples qui, dès le milieu du

(1) Florus, lib. 2, cap. 18.
(2) Vel. Paterc., lib. 2, cap. 47.

deuxième siècle avant l'ère chrétienne, s'étaient fait un nom si redoutable, que les soldats romains et même leurs généraux refusaient d'aller faire la guerre dans l'Hispanie [1]?

Cependant, si l'Hispanie était, suivant l'expression de Florus, une pépinière de héros, elle vit naître aussi des hommes qui s'illustrèrent dans les lettres et dans les plus hautes dignités de l'empire Romain.

L'Espagne fut la patrie des Sénèques et de Martial, qui, dans des genres si divers, brillent aux premiers rangs de la littérature latine; auxquels nous devons des traits de mœurs et d'histoire, qui, sans eux, nous seraient inconnus; de l'orateur Porcius Ladron qui ne nous est connu que par les éloges qu'il obtint de Cicéron; de Lucain, dont presque tous les poèmes sont également perdus pour nous, et qui, dans sa *Pharsale*, compense, par des beautés de premier ordre et par des traits de génie, des défauts que nous devons attribuer à sa jeunesse et au temps où il écrivait; de Pomponius Mela, l'un des géographes de l'antiquité qui ont le plus de titres à notre estime et à

(1) *Fastes universels*, année 151 avant l'ère vulgaire.

notre confiance; de Columelle qui fit oublier les ouvrages de Caton et de Varron sur l'agriculture, et qui nous a laissé, dans un style digne du temps d'Auguste, des préceptes d'économie rurale que nous pouvons encore consulter avec fruit; de Quintillien, dont le nom dispense de tout éloge, et qui, suivant toutes les traditions, dût naître dans l'ancienne Calagurris, puisqu'on ne leur oppose qu'un passage dans lequel Martial le nomme la gloire de la toge romaine [1]; de Silius Italicus, rival souvent heureux de Virgile, dont le surnom serait inexplicable s'il n'était pas né dans la célèbre Italica; de Lucius Corn. Balbus, illustre citoyen de la ville de Gadès, qui, par les ordres d'Auguste, fit, en Afrique, la conquête du vaste pays des Garamans, et qui, suivant les témoignages de Pline, fut le premier des étrangers qui obtinrent à Rome les honneurs du triomphe [2]; de Trajan, d'Adrien, de Théodose-le-Grand, qui tiennent dans l'histoire une place assez honorable pour que l'Hispanie puisse se glorifier d'avoir été le berceau de ces maîtres du monde.

(1) *Gloria romanæ, Quintilliane, Togæ.* Martial, lib. 2, Ep. 90.

(2) Pline, lib. 5, cap. 5; et lib. 7, cap. 43.

Quel serait donc l'Espagnol, même en le supposant passionné pour les anciens titres de gloire de son pays, qui, sur cette simple ébauche des illustrations historiques de l'Hispanie, pourrait désirer qu'elles restassent confondues avec des illustrations fabuleuses?

Mais, il est un genre d'illustrations dont la plus grande partie des historiens et des philologues espagnols ont voulu gratifier les temps primitifs de leur pays, et que jamais une saine critique ne pourra leur accorder : C'est l'origine des premières populations de l'Hispanie qu'ils font remonter jusqu'à Thubal, ou à Tarsis, fils et petit-fils de Noë, ou même à ces deux patriarches.

Quoique cette opinion soit encore prédominante dans la littérature espagnole, je ne me permettrai point de la combattre dans mes recherches critiques, parce qu'elle ne me paraît pas exiger une sérieuse réfutation. Je me bornerai donc, pour ne pas négliger entièrement cette question, à jeter, ici même, un coup-d'œil rapide sur la source et les bases de cette hypothèse chimérique.

Il faut avoir mille fois appris jusqu'à quel point des idées systématiques peuvent égarer les esprits

les plus éclairés, pour s'expliquer comment des écrivains, doués d'une vaste érudition, ont pu adopter très sérieusement l'opinion que, peu de temps après le déluge, les enfans de Noë sont venus en Espagne, jeter les fondemens de ses premières populations.

Cette hypothèse prit naissance en Italie, dans les dernières années du quatorzième siècle. L'évêque d'Avila, infatigable écrivain, connu en Espagne sous le nom de l'*Abulense*, en France sous celui d'*Alphonse Tostat*, ne tarda pas à la saisir et à l'appuyer de sa haute réputation littéraire. Vers la même époque, la publication des rêveries historiques qu'*Annius de Viterbe* dédia à Isabelle de Castille, achevèrent de lui donner un grand crédit en Espagne. Les historiens *Florian d'Ocampo*, *Garibay*, *Beuter* et *Vassée*, s'en rendirent successivement les zélés défenseurs, et, par une déplorable inconséquence, les célèbres *Mariana*, *Joseph Moret*, *Gabriel de Henao* et même l'illustre *Ferreras* rejetèrent le faux Bérose, et appuyèrent l'arrivée de Thubal en Espagne. Tous les écrivains espagnols suivirent alors des autorités si nombreuses et si imposantes.

Cependant, comme s'il eut voulu nous enlever

le droit de critiquer les aberrations systématiques de nos voisins, le savant *Bochart*, exhumant l'une des nombreuses extravagances de *Goropius Bécanus*, ne repoussa l'arrivée de Thubal en Espagne que pour lui substituer son neveu Tarsis, et prodiguer, à l'appui de ce nouveau système, ses profondes connaissances dans les langues orientales [2].

Ces nouvelles semences d'erreur ne tombèrent point sur un terroir ingrat. *Ponce de Léon*, et surtout *Joseph Pellicer* consacrèrent, au soutien de cette hypothèse, les trésors d'une érudition inépuisable. Vainement fut-elle combattue, ainsi que l'arrivée de Thubal, par *Grégoire Mayans y Siscar*, l'un des plus savans et des plus judicieux philologues de la littérature espagnole : vainement encore *Louis de Velasquez* et quelques autres écrivains moins connus soutinrent-ils que les temps primitifs de l'Espagne, comme ceux de toute l'Europe, étaient ensevelis dans une nuit profonde. La nouvelle opinion recruta bientôt de nombreux partisans. A leur tête se placèrent

(1) Samuel Bochart, *Phaleg.*, lib. 3, cap. 7. — Et *Chanaan*, cap. 33. Cadomi édit. 1646.

Fernandez Prièto y Sotèlo, Xavier de Garma y Salcèdo et *Mánuel de la Huerta y Végas.*

Dès lors, le fondateur de la première population de l'Espagne fut irrévocablement Thubal, suivant les uns, Tarsis suivant les autres. Il eut été imprudent de combattre l'une de ces décisions, sans se déclarer ouvertement pour l'autre. Le dogme fut appelé à prononcer sur une question purement littéraire : quoique profane, elle fut placée sous l'égide de la foi.

L'histoire littéraire d'Espagne, publiée dans l'année 1766, par les *frères Mohédano*, a nécessairement été écrite sous cette influence. Ces écrivains judicieux se sont cru obligés de préluder à cette question délicate par la concession *que les descendans de Thubal et de Tarsis ont pu venir en Espagne.* Mais, ensuite, ils se sont déterminés à battre en ruine la question principale et tous ses accessoires. Moins excusable que tous ses prédécesseurs, puisqu'il écrivait dans un pays étranger; qu'il donnait à son ouvrage le titre d'*histoire critique*, et qu'il connaissait parfaitement celui *des frères Mohédano*, le savant *Masdeu* soutenait encore, dans les dernières années du dix-huitième siècle, que Thubal a été la souche des anciens Celtes

Hispanicns et Tarsis celle des anciens Ibériens.

On serait tenté de croire que des idées si étranges, si manifestement dépourvues de critique, ont dû reculer devant les lumières du dix-neuvième siècle : ce serait une erreur. M. *Jean Baptiste de Erro y Aspiroz*, très connu par ses étymologies biscayennes, prétend, même de nos jours, démontrer qu'une grande nation basque existait avant le déluge; qu'elle parlait la langue des pays biscayens, parce qu'en sortant des mains de son Créateur, Adam l'avait reçue par inspiration; que Noë, n'ayant point participé à la construction de la tour de Babel, avait conservé cette langue dans sa famille, et que, peu de temps après le déluge, ses descendans l'apportèrent eu Espagne.

Il n'est pas facile de s'expliquer comment presque tous les écrivains espagnols, et même le savant Masdeu, ont pu prendre, pour base fondamentale de leur système thubalien, un passage, évidemment inapplicable à l'Espagne, des antiquités judaïques de *Josèphe*. En effet, l'historien des Juifs s'exprime en ces termes :

« Mado fut le fondateur des Madiens, que les « Grecs nomment Mèdes ; Thobel donna son nom « aux Thobeliens, que l'on nomme maintenant

« Ibériens; Mescho donna le sien aux Meschiniens, « car celui de Cappadociens qu'ils portent maintenant est nouveau[1]. »

Jamais la préoccupation nationale ne s'est plus complètement fourvoyée que quand elle s'est obstinée à fonder des hypothèses systématiques sur des traditions réputées orthodoxes. Sans cet étrange aveuglement, eut-il été possible à des savans d'une haute réputation de fermer les yeux sur la nécessité de reconnaître que, dans ce passage, Josèphe ne pouvait parler que des Ibériens asiatiques, qui étaient exactement placés entre les Mèdes et les Cappadociens?

Si Josèphe, à l'époque où il écrivait, n'avait pas pu connaître des Ibériens *situés, comme dans son texte, entre la Médie et la Cappadoce*, peut-être, qu'à la rigueur, il eut été possible de prendre ses Ibériens pour les anciens peuples de l'Espagne. Mais l'Ibérie et les Ibériens asiatiques commencèrent à être connus des Romains dès l'année 65 avant l'ère chrétienne, puisqu'à cette époque, Pompée avait fait la conquête de tous les pays situés entre le Pont-Euxin et la mer Caspienne[2].

[1] JOSÈPHE, *Hist. des Juifs*, lib. 1, cap. 6, alias 7.

[2] PLUTARQUE, *Vie de Pompée*, chap. 5 de la trad. d'AMYOT.



Or, Josèphe, qui vivait à Rome depuis vingt ans, nous apprend lui-même qu'il écrivait dans la treizième année du règne de Domitien, qui correspond à l'an 93 ou 94 de notre ère [1] : il y avait donc alors plus d'un siècle que l'Ibérie asiatique était gouvernée par des rois tributaires, ou par des préteurs de l'empire Romain. Les dernières décades de Tite-Live qui sont perdues pour nous, mais qui ne l'étaient pas pour Josèphe, puisque Plutarque, de son propre aveu, en avait tiré tous les détails qu'il nous donne sur les guerres Pontiques [2]; les ouvrages de Varron, de Salluste, de Diodore de Sicile, de Trogue Pompée, de Denys le Périégète, de Pline et de tant d'autres écrivains qui offraient déjà tous les renseignemens qui nous sont parvenus sur l'ancienne Ibérie asiatique, étaient incontestablement connus de l'un des historiens les plus érudits de l'antiquité.

Serait-il possible de supposer que Josèphe n'ait pas connu les chants d'Horace et les horribles maléfices dans lesquels Canidie employait des herbes de l'Ibérie asiatique? Quoiqu'il partageât avec

(1) Josèphe, *Hist. des Juifs*, lib. 20, cap. 9, et ult.
(2) Plutarque, *Vie de Lucullus*, chap. 15, trad. d'Amyot.

Valérius Flaccus l'honneur d'être admis dans l'intimité de Vespasien, croira-t-on qu'il n'ait pas connu le poème si célèbre de ce chantre de la Toison-d'Or, de la Colchide et de l'héroïque Ibérie caucasienne? Qu'il n'ait jamais entendu parler des communications qui existaient depuis longtemps entre Rome et ces contrées asiatiques, quoiqu'elles fussent si fréquentes et portées à un tel excès, que, plusieurs fois, elles parurent scandaleuses à la philosophie chagrine de Pline : « C'est « pour le ventre, dit-il, que l'avarice exerce toute « son industrie ; c'est pour lui que la sensualité « est portée jusqu'aux recherches les plus voluptueuses ; qu'on sonde les profondeurs de la mer « et que nos vaisseaux se transportent jusqu'aux « rives du Phase [1]. »

Il était donc évidemment impossible que Josèphe ignorât le nom et la situation des Ibériens asiatiques, lorsqu'il y avait près d'un siècle que cette connaissance était vulgaire dans toute l'Italie. Dès lors, il devenait également impossible qu'il eût voulu placer l'origine des anciens Ibères de l'Hispanie entre celles des Mèdes et des Cappado-

[1] Pline, lib. 26, cap. 8 ; et lib. 19, cap. 4, etc.

ciens. Aussi, le célèbre Masdeu n'a-t-il pu, dans son histoire critique, satisfaire aux exigences de son système thubalien, qu'en tronquant le texte qu'il citait. La phrase de l'historien des juifs se compose de trois membres *dont la corrélation réciproque et obligée est d'une évidence incontestable:* Cependant, Masdeu s'est permis de ne citer que le membre de phrase qui est relatif aux Ibériens [1], dans l'espoir de dissimuler qu'il faisait placer à Josèphe l'origine d'un peuple européen et très occidental, au beau milieu des origines de deux peuples asiatiques et très orientaux.

Faut-il donc s'étonner, si, pour soutenir ce système, Masdeu s'autorise aussi de quelques passages dans lesquels Saint-Jérôme a dit, tour à tour, que les Thobéliens de Josèphe devaient être les Espagnols, les Italiens, ou les Ibériens orientaux [2]. Mais, les hésitations de ce père de l'Église étaient-elles donc une autorité dont Masdeu put se prévaloir, dans un ouvrage critique, pour soutenir une opinion qu'il n'osait même pas présenter sans mutiler le texte de Josèphe?

[1] Masdeu, *Historia critica de España*, tome 2, p. 66.
[2] Hieroninus, *in Genes*, cap. 10, et *sup*. Ezech., cap. 52, etc.

Je ne dirai rien de plus sur l'opinion qui attribue, même de nos jours, à Thubal, ou à son neveu Tarsis, la fondation des premières populations de l'Espagne. Je me serais même dispensé de reconnaître succinctement ici qu'elle ne repose que sur des fondemens ruineux, et j'aurais cru devoir passer sous silence une question qui n'est plus de notre siècle, si, tout récemment encore, le célèbre Masdeu et M. de Erro ne l'eussent pas exhumée de la poussière où elle devait rester ensevelie.

Il ne me reste qu'à parler du plan que je me propose de suivre dans la rédaction de ces études : il est déjà presque indiqué par l'énumération que j'ai faite des principales questions que j'entreprends d'aborder ; celles qui s'y rattacheront n'en seront que des corollaires indispensables.

Je diviserai donc mon travail en chapitres, dont l'étendue sera subordonnée à l'importance relative, ou à la complication des diverses questions que j'aurai à examiner. Je n'aurai point la prétention d'en traiter une seule à fond. La privation de secours littéraires que j'ai éprouvée dans un pays étranger; bien plus encore, l'insuffisance de mes propres moyens, ne me permettront trop

souvent que de les effleurer. J'ose espérer, néanmoins, que je n'abandonnerai point une discussion critique sans l'avoir suffisamment éclairée, ou sans laisser, à de plus capables que moi, des renseignemens utiles pour achever de mettre au grand jour les vérités nouvelles sur lesquelles je n'aurai pu diriger que de faibles lumières.

Quant à mon style, il aura, sans doute, besoin de beaucoup d'indulgence : ayant perdu, dans le pays où mes fonctions m'ont retenu pendant plus de vingt ans, l'habitude de parler la langue française, il est plus que probable qu'il me sera impossible d'éviter de nombreuses incorrections. Mais, dussé-je encourir le reproche de tomber dans de fréquentes redondances, je m'attacherai toujours à ne pas mériter celui de me renfermer dans un sens obscur, ou amphibologique; persuadé que, dans un essai essentiellement critique, il faut sacrifier le nombre et le choix des mots aux expressions les moins équivoques, je ne rechercherai jamais l'élégance du style. Je croirai enfin devoir me tenir entre les deux extrêmes, de laisser trop désirer, ou de prodiguer des citations. Je ferai donc connaître mes autorités lorsque je devrai les opposer à des

opinions généralement accréditées, ou lorsque je me croirai dans l'obligation de justifier quelques observations critiques; je les reproduirai même lorsque ces répétitions me paraîtront préférables à des renvois fastidieux; mais je me dispenserai, autant qu'il me sera possible, de surcharger ces faibles études de citations pédantesques.

Je n'essayerai point de justifier la témérité qu'il peut y avoir à entreprendre de démontrer que presque tout ce qui a été écrit dans les temps modernes, même de nos jours, sur les plus hautes antiquités de l'Espagne, n'est qu'un tissu d'erreurs systématiques, ou d'inventions purement fabuleuses. Mon excuse est dans ma profonde conviction; dans la certitude de n'avoir jamais recherché que la vérité, et dans l'espoir de la faire prévaloir sur des erreurs et des systèmes dont une critique éclairée n'a pas encore daigné s'occuper sérieusement.

Cependant, je suis bien loin de me flatter que je n'adopterai jamais une erreur pour une vérité. Je répondrai donc d'avance aux critiques judicieuses qui pourront m'être adressées, si toutefois cet opuscule obtient cet honneur, que j'ai des prétentions à faire toujours preuve de bonne foi, d'im-

partialité et d'un éloignement très prononcé pour toute conception purement systématique ; mais que, n'ayant point la ridicule présomption de me croire infaillible, je serai toujours prêt à reconnaître et à rétracter les erreurs qu'il ne m'aura pas été possible d'éviter.

Au reste, tout ce que je pourrais ajouter, pour me concilier la bienveillance de mes lecteurs, serait inutile, si mon faible travail ne présentait pas au moins le mérite d'avoir été fait en conscience. Je me persuade qu'il sera difficile de le lui refuser. C'est dans cette confiance que je me détermine à le publier; car je désire, bien plus que je n'ose espérer, qu'il obtienne l'application de ce précepte d'Horace :

. . . . . . *Ubi plura nitent . . . . . non ego paucis*
Offendar maculis.

DE L'IBÉRIE,

OU ESSAI CRITIQUE

SUR L'ORIGINE DES PREMIÈRES POPULATIONS DE L'ESPAGNE.

CHAPITRE PREMIER.

DU PREMIER NOM DE L'ESPAGNE, SUIVANT LES FABLES DES GRECS ET SUIVANT UNE ERREUR DE TROGUE POMPÉE.

Nullius addictus jurare in verba magistri.
(HORAT. Epist. I. lib. I.)

Si les plus hautes antiquités de l'Espagne étaient restées, jusqu'à nos jours, complètement inconnues, la critique n'aurait pas à faire de grands efforts pour diriger quelques rayons de lumière sur les ténèbres qui les envelopperaient ; il n'y aurait qu'à soulever un voile surchargé de la poussière des siècles. Les obligations que j'ose m'imposer seront plus épineuses et plus pénibles à remplir. Par une accumulation, toujours progressive, d'équivoques involontaires, ou systématiques, d'erreurs capitales, de nombreuses usurpations, de

savans systèmes d'antiquité, les temps historiques de l'Espagne semblent toucher au berceau du monde et ses illustrations mythologiques remonter jusqu'aux premiers temps héroïques de la Grèce. Mais, ni les siècles ni les hommes, a dit Tertullien, ne peuvent prescrire contre la vérité.

J'oserai donc entreprendre de démontrer que ces prétendues antiquités, historiques et héroïques, ne sont que des inventions fabuleuses qui ne permettent même pas d'admettre la supposition d'un cannevas historique, ou que des conceptions systématiques qui s'évanouissent au souffle de la critique, lorsqu'elles ne se détruisent pas réciproquement.

Il me serait donc impossible de considérer les temps primitifs de l'Espagne sous un point de vue entièrement nouveau, sans combattre des opinions qui, depuis plusieurs siècles, dominent dans toutes les branches de la littérature, et qui, réputées inattaquables, ont, de nos jours encore, pour puissans défenseurs, des écrivains dont les ouvrages ont justement acquis le droit de faire autorité. Cette nécessité de me frayer un passage à travers des difficultés non moins graves que nombreuses, ne me permettra pas de suivre, dans le cours de

ces études, un plan rigoureusement méthodique.

En effet, dès mon entrée dans cette carrière épineuse, plusieurs questions fondamentales se présentent de front : chacune d'elles semble réclamer la priorité, parce que la solution de chacune d'elles peut également contribuer à la solution des autres. Des recherches critiques sur les plus hautes antiquités de l'Espagne exigeraient, sans doute, dans un travail moins hérissé de difficultés, que je dirigeasse mes premières investigations sur l'origine de ses premières populations.

Mais, ce serait condamner à la stérilité les semences de quelques vérités nouvelles, en les jetant au hasard sur les monumens de l'erreur. A chaque pas, il me faudrait livrer combat et disputer le terrain contre de nombreux envahissemens, contre des titres frauduleux et contre les témoignages d'une possession immémoriale.

Ce n'est point sur le tronc du chêne, dont la tête domine tous les arbres de la forêt et qui fléchit sous le poids des siècles, que le bucheron porte ses premiers coups : il le cerne de loin, le sépare de ses plus fortes racines et l'ébranle longtemps avant de faire pencher sa cîme vers la terre. De même aussi, docile à ce conseil de la simple

nature, je ne jeterai un coup-d'œil sur l'origine des premières populations de l'Espagne qu'après avoir combattu les équivoques, les erreurs et les systèmes qui ont fait des anciens Ibériens des peuples indigènes. Je rechercherai donc d'abord quel fut le véritable nom de l'Espagne, dès l'époque la plus reculée où la critique puisse remonter. Ces premières investigations me jeteront involontairement dans quelques digressions plus apparentes que réelles.

De quel pays vais-je parler? Sous quel nom désignerai-je l'Espagne, en la considérant dans ses temps les plus anciens? Sous celui d'Ibérie, répondent unanimement tous les échos littéraires. Mais, les échos littéraires ne seront point mes autorités. Je dirai, au contraire, que, depuis plus de trente-trois siècles, l'Espagne est incontestablement en possession du nom qu'elle porte aujourd'hui dans la langue espagnole.

C'est dans les fables, non dans l'histoire, qu'il faut chercher les plus hautes antiquités de tous les peuples. Une ancienne tradition, recueillie par Varron et qui nous a été conservée par Pline [1],

[1] Varro, *Apud Plinium*, lib. 3, cap. 1.

faisait dériver des noms de Pan, compagnon de Bacchus, et de Lusus son fils, les noms de *Spania* et de *Lusitania*. Cette tradition suffirait pour établir l'antériorité du nom d'Hispanie sur celui d'Ibérie, puisque l'idée de cette fable n'a pu être suggérée aux Grecs que par le premier nom de l'Espagne. Il serait difficile de révoquer en doute cette ancienne tradition, puisqu'elle est confirmée par l'historien Sosthènes de Cnide, qui, suivant une citation du *Traité des fleuves* attribué à Plutarque, disait aussi que Bacchus, après avoir fait la conquête de l'Espagne, la laissa sous le commandement de Pan qui lui fit prendre son nom (1).

On pourrait encore moins refuser aux Grecs l'invention de cette fable, puisque Varron nous apprend lui-même que tout ce qui avait quelque rapport aux voyages de Bacchus dans l'Hispanie, avait été inventé par les Grecs : *Origo, in heis omnibus, Græca* (2).

Quoique le Bacchus Thébain n'ait été qu'un

(1) Sosthènes, *Ibéric :* lib. 3, ap. Plutarch., *De fluviis*, *in Nilo.*

(2) Varro, *De linguâ lat. :* lib. 6, pag. 79. Scaligeri edit. Parisiis, 1585.

être imaginaire, puisqu'il est avéré que le fils de Sémélé mourut en bas âge; quoique le dieu Pan des Grecs, simple divinité champêtre de l'Arcadie, n'ait été qu'un travestissement de l'un des plus grands dieux Égyptiens, et que les Grecs n'aient même pas su à quelle époque ils devaient placer sa naissance, parce qu'ils ignoraient celle de son importation dans le Péloponèse, il résultera toujours de ces deux traditions fabuleuses, que les plus anciens écrivains Grecs admettaient eux-mêmes que l'Espagne avait reçu le nom de *Spania* dès l'époque où vivait la fille de Cadmus, c'est-à-dire quatorze ou quinze siècles avant l'ère vulgaire.

On ne pourrait, probablement, s'appuyer que sur une seule autorité pour prétendre que, vers l'époque où vivait la fille de Cadmus, le nom *d'Ibérie* était déjà appliqué à l'Espagne.

C'est à Trogue-Pompée, ou à Justin, son abréviateur, que nous devons la seule tradition qui donne au nom d'Ibérie l'antériorité sur celui d'Hispanie. Encore faut-il remarquer que cette fable attribue, au nom d'Hispanie même, une antiquité qui remonterait au-delà des temps de la guerre de Troie, puisqu'elle le fait dériver du

nom d'Hispanus, prétendu roi de l'Ibérie et qui, suivant la mythologie des Grecs, était fils d'Hispalus, contemporain et lieutenant d'Hercule, ce qui placerait son fils Hispanus une génération avant la guerre de Troie. Examinons donc dans quels termes et sur quels titres Trogue-Pompée a pu se permettre d'affirmer que, dans une si haute antiquité, le nom d'Ibérie a précédé celui d'Hispanie.

« Les anciens, dit Justin, son interprète, donnèrent d'abord à l'Espagne le nom d'Ibérie, de « celui du fleuve Ibérus : ils la nommèrent ensuite Hispanie, du nom d'Hispanus : *hanc, veteres « ab Ibero amne, primùm Iberiam; posteà, ab Hispano, Hispaniam cognominaverunt* [1]. »

Que d'erreurs, que de contes absurdes Justin ne semble-t-il pas avoir accumulés dans ce peu de mots! Si l'ouvrage de Trogue-Pompée n'avait pas obtenu l'estime de tous les écrivains qui ont pu le connaître; et, s'il était permis de juger avec précipitation un historien qui fait autorité, ne serait-on pas tenté de l'accuser d'avoir fabriqué les règnes de Gargoris, d'Habis et d'Hispanus qu'il

(1) JUSTIN, lib. 44, cap. 1.

place en Espagne, et qui, dans toute l'antiquité, n'ont été connus que de lui seul? Mais une assertion si formelle, sous la plume d'un écrivain classique, mérite un examen d'autant plus sérieux qu'elle bouleverse toutes les antiquités de l'Espagne.

Quels sont les renseignemens historiques, ou même fabuleux, que Trogue-Pompée aurait pu se procurer sur des Ibériens qu'il fait remonter jusqu'à des temps anciens, relativement à son Hispanus, quoique cet Hispanus dut exister avant les temps de la guerre de Troie?

Les Phéniciens sont évidemment les seuls peuples qui auraient pu recueillir quelques notions historiques sur les temps primitifs de d'Hispanie: mais, s'ils sont parvenus à en obtenir, ils ne les ont communiquées ni aux Grecs, ni aux Romains, ni même aux Carthaginois, puisqu'il serait impossible de trouver, dans un ancien écrivain quelconque, grec ou latin, un seul fragment d'origine phénicienne, ou carthaginoise, sur les plus hautes antiquités historiques de l'Espagne. Les Phéniciens ont toujours enveloppé dans un mystère impénétrable, non seulement leurs relations commerciales avec ce pays, mais encore le secret de leurs

navigations sur ses côtes : nous savons même, par le témoignage de Strabon, que, lorsqu'ils craignaient d'être suivis, ils faisaient échouer leurs navires sur des plages éloignées, et que leurs pilotes recevaient du trésor public une récompense de ce dévouement national [1].

Pour se convaincre que ce secret fut toujours bien gardé, il suffit de se rappeler qu'Homère ne put obtenir de ces peuples aucun renseignement sur l'Hispanie, et qu'il ignorait jusqu'au nom de la fameuse Tartesse; que c'est même bien gratuitement qu'on a supposé qu'il avait entendu parler de l'heureux climat de la Bétique ; car, si Protée, dans le quatrième livre de l'Odyssée, parle à Ménélas des champs Élyséens, il les place *à l'extrémité de la terre, dans les lieux où le sage Rhadamante donnait des lois*; expressions si vagues qu'on ne peut y trouver aucune indication quelconque; que, cinq siècles plus tard, Hérodote ne fut pas beaucoup plus heureux qu'Homère, puisqu'il ne put entendre parler que de Tartesse, et que, de son propre aveu, il n'avait rien pu savoir de positif sur les contrées situées à l'extrémité occidentale de l'Eu-

[1] Strabon, lib. 3, p. 121. Casauboni édit. 1587.

rope [1]. Il serait donc impossible d'admettre que, par un privilège unique et inexplicable, Trogue Pompée ait pu se procurer des renseignemens sur les temps historiques de l'Hispanie, antérieurs à l'expédition des Argonautes.

En ne considérant même que les temps reculés auxquels Justin fait remonter les noms d'Ibérie et d'Hispanie, il est facile de se convaincre que l'une de ces antiquités est aussi chimérique que l'autre.

J'aurai plus tard à constater que le nom d'Ibérie ne fut donné par les Grecs à l'Espagne que vers le commencement du cinquième siècle avant l'ère chrétienne, et que cette dénomination ne fut même pas alors appliquée à tout le territoire de la péninsule hispanique, mais seulement à la lisière de ses côtes orientales et méridionales. Quoique le développement de cette assertion appartienne à un autre chapitre, je crois qu'il me suffira, pour la justifier provisoirement, de l'appuyer du témoignage de Polybe.

Cet écrivain, qui avait parcouru l'Espagne en historien et en géographe, à la suite et sous la protection du destructeur de Carthage, nous atteste,

(1) Hérodote, lib. 3, cap. 115.

qu'à l'époque où les Romains pénétrèrent pour la première fois dans ce pays, il ne portait point encore le nom d'Ibérie : « qu'on n'appliquait alors « cette dénomination qu'à la partie de l'Espagne « qui s'étendait sur la Méditerranée jusqu'aux « colonnes d'Hercule, et que toutes les autres « parties de la péninsule n'avaient encore reçu « *aucune dénomination générale* [1]. »

Je ne tirerai point encore de ce témoignage du judicieux écrivain qui fut le premier à bien reconnaître l'Espagne, toutes les conséquences qui doivent en résulter : je me bornerai à remarquer qu'il faut nécessairement en conclure que le nom, je ne dirai pas de *Spania*, mais d'*Hispania*, ne peut pas remonter, comme le prétend Justin, jusqu'aux premiers siècles héroïques et, qu'à aucune époque, il n'a pu être donné à l'Espagne du nom d'un prétendu roi Hispanus.

Il ne faudrait peut-être rien de plus pour anéantir le passage de Justin : mais il n'est point, relativement aux plus hautes antiquités de l'Espagne, de fait historique plus important à bien établir que l'impossibilité où était Trogue Pompée de

[1] POLYBE, lib. 3, pag. 191. Casauboni, édit. Parisiis, 1609.

placer dans la péninsule hispanique les règnes de Gargoris, d'Habis et d'Hispanus. J'essayerai donc d'en offrir une justification plus complète, non seulement parce qu'elle sera plus décisive dans l'objet qui m'occupe, mais encore parce qu'elle pourra jeter quelques lumières sur plusieurs autres questions capitales.

Il m'importe même d'établir que ces trois règnes tombent nécessairement dans le domaine de la fable, *relativement à l'Espagne, quoiqu'il ne soit pas possible de supposer que Trogue Pompée ait inventé des règnes imaginaires.*

J'ai déjà reconnu que ce n'est point le mot *Hispania*, mais le mot *Spania*, que les Grecs faisaient unanimement dériver du nom de leur dieu Pan. Celui d'Hispania n'en fut donc qu'une modification euphonique. Il est vrai que la langue latine dut exiger de très bonne heure cette modification, puisque, dans les fragmens qui nous restent de Varron, l'Espagne n'est désignée que sous le nom d'Hispania, et que, suivant Strabon, les Romains ne la connaissaient de son temps que sous cette dénomination et sous celle d'Ibéria [1].

[1] Strabon, lib. 3, p 113.

Néanmoins, le nom de Spania fut nécessairement celui sous lequel les Romains commencèrent à connaître et à désigner l'Espagne, puisque ce nom de Spania ne cessa pas, même après sa modification en celui d'*Hispania*, d'être admis dans les langues grecque et latine, comme une expression surannée, mais technique. Cette assertion est facile à justifier.

Le savant Bochart, qui ne pouvait pas négliger ce point d'antiquité, puisqu'il se rattachait à des origines phéniciennes, et qu'il traduisait le mot Spania par *Cuniculosa*, *terre abondante en lapins*, n'a pas manqué de constater, *par de très nombreuses citations*, que plusieurs écrivains *Grecs* et *Latins* se sont refusés à admettre la modification euphonique adoptée par les Romains, et qu'ils n'ont donné à l'Espagne que le nom de Spania [1]. Ce profond Philologue remarque aussi que, suivant Anastase, les Latins continuaient à donner à l'argent qui provenait des mines d'Espagne, le nom d'*argent de Spania*, *Spanicum argentum*, et que, suivant Nonius, ils continuaient aussi à désigner

[1] Bochart, *Chanaan*, lib. 1, cap. 33, pag. 699.

la couleur brune, très usitée en Espagne, par les mots : *couleur de Spania*, *color Spanus*.

N'est-il donc pas permis de conclure de ces observations que les Latins même conservèrent à l'argent d'Espagne le nom que les Phéniciens avaient donné au pays qui le produisait; que la couleur brune, si connue encore aujourd'hui en Espagne, sous le nom de *Parda*, dût aussi recevoir des Phéniciens et conserver chez les Latins le premier nom du pays où, dès une haute antiquité, elle était nationale et populaire; car nous savons, par Columelle, qu'elle provenait d'une laine indigène [1], et, par Catulle et Martial, qu'elle était pour la classe du peuple d'un usage général [2]. Nous trouvons donc encore ici la preuve que la dénomination de *Spania* fut antérieure à celle *d'Hispania* ?

A ces premiers motifs de rejeter le passage de Justin, *mais uniquement dans son application à l'Espagne*, on pourrait en ajouter plusieurs autres qui ne seraient pas moins concluans. Ne détruit-il pas lui-même l'authenticité des trois règnes qu'il est le

(1) COLUMELLE; *De Re rusticâ*, lib. 7, cap. 2.

(2) CATULLE, *Epith.*, *pelei*, *etc.*, carm. 59, v. 227. — MARTIAL, lib 1, Epig. 96.

seul à placer en Espagne, lorsqu'il contredit toutes les traditions fabuleuses, en prenant les forêts de Tartesse pour le théâtre de la guerre des Titans; lorsqu'il accumule, sur les premières années du petit-fils de Gargoris, la fable de Romulus et de Remus nourris par une louve; puis celle de Cyrus allaité par une chienne, puis encore les miracles de Moïse exposé à la fureur des flots, et de Daniel sorti sain et sauf de la fosse aux lions? Mais, sans m'arrêter à ces égaremens de l'esprit humain qui se retrouvent dans les origines de tous les peuples, je n'insisterai que sur les inconséquences et les contradictions historiques qu'il présente à notre crédulité.

Parfaitement d'accord avec les témoignages de Polybe et de Strabon, Justin nous dit que, pendant une longue série de siècles et jusqu'au temps de Viriathe, les habitans de l'Hispanie furent plongés dans une telle barbarie, qu'ils approchaient plutôt de la bête féroce que de l'homme, *Adeo feris propriora quam hominibus ingenia gerunt* [1].

Cependant, il nous donne aussi pour historique

[1] Justin, lib. 44, cap. 2.

qu'ils furent civilisés et réunis dans sept grandes villes, par le prédécesseur d'Hispanus. Si nous voulions en croire Diodore de Sicile, les Pélasges auraient été également civilisés, et même auraient connu les lettres un grand nombre de siècles avant l'arrivée d'Inachus dans l'Argolide, et replongés ensuite dans la barbarie par un cataclisme dont les ravages n'épargnèrent que quelques pâtres réfugiés sur les sommets des plus hautes montagnes. Mais, les Grecs comptaient cinq ou six déluges, la submersion de l'Atlantide, de nombreuses invasions de peuples barbares. Or, nous chercherions vainement des traces de ces révolutions physiques et morales dans la péninsule hispanique, surtout depuis le prétendu règne d'Hispanus.

Des peuples, si nous en exceptons ceux de la frontière méridionale, dont les Phéniciens avaient commencé la civilisation, qui, de l'aveu même de Justin, furent plongés dans une barbarie complète jusqu'au temps de Viriathe; qui, lors de la première entrée des Romains en Espagne, étaient encore, suivant Polybe, Strabon, Tite-Live, Pomponius Méla, et, surtout, suivant Pline et Ptolémée, divisés en une multitude de petites peu-

plades[1], étaient, par conséquent, même à l'époque de la seconde guerre punique, bien éloignés de pouvoir se constituer en corps de nation civilisée. Comment donc, dans des siècles bien plus reculés et plus barbares encore, l'Espagne aurait-elle été réunie sous une dynastie de rois législateurs; et comment aurait-elle pu recevoir une dénomination générale de l'un des chefs si nombreux qui ne commandaient qu'à de petites peuplades?

Mais, quoique les règnes de Gargoris, d'Habis, et d'Hispanus soient évidemment fabuleux *relativement à l'Espagne*, il serait plus que téméraire de supposer qu'ils n'ont jamais existé que dans l'imagination de Trogue-Pompée, et qu'ils doivent être confondus avec les inventions historiques que nous devons à Annius de Viterbe sur les temps primitifs de l'Hispanie. Un historien classique, qui jouissait dans l'antiquité d'une haute réputation; que Vobiscus plaçait sur la même ligne que Salluste, Tite-Live et Tacite; dans lequel Pline reconnaissait un écrivain d'une très grande exac-

(1) Polybe, loc. cit., et *passim*. — Strabon, lib. 3, *passim*. — Tite-Live lib. 22, cap. 20. — Ptolémée, lib. 2, Cap. 4, 5, 6. — Pline, lib. 3, cap. 1, 2, 3.

titude : *Trogus et ipse severissimus auctor* [1], ne se serait certainement pas permis de nous transmettre ces règnes, s'il ne les eut pas tiré de quelque source qui lui paraissait authentique. Par quelle erreur involontaire, peut-être même inévitable, ce judicieux écrivain a-t-il donc pu placer ces règnes en Espagne? Je dois attacher la plus haute importance à obtenir la solution de ce problême : elle me conduira à la solution de plusieurs autres.

Sous ce nom d'Ibérie, est-ce donc nécessairement de l'Espagne que devaient parler les traditions, ou les autorités que Trogue-Pompée a dû suivre? Cela ne me paraît ni prouvé, ni même probable. Mais, il me faudra, pour justifier cette opinion, invoquer le souvenir de quelques faits historiques et produire quelques témoignages des usurpations que les Grecs se sont toujours permis de faire sur les plus hautes antiquités de tous les pays, spécialement sur celles des contrées asiatiques, pour les transporter dans la Grèce et dans *leur nouvelle Ibérie* [2].

(1) Pline, lib. 11, cap. 32.

(2) Ne pouvant pas présenter, dans un tableau synoptique, toutes mes observations critiques, je ne puis que me réserver ici de constater plus tard que l'Hispanie ne fut que pour les Grecs *une nouvelle Ibérie*.

Les premiers temps historiques d'une Ibérie bien plus anciennement connue que l'Ibérie occidentale des Grecs, de l'Ibérie asiatique, dont les hautes antiquités appartiennent à l'histoire comme aux temps héroïques, puisqu'elles remontent jusqu'aux monumens de Sémiramis et au voyage des Argonautes, ne sont-ils pas ensevelis dans une obscurité trop profonde pour que nous puissions affirmer que Gargoris, Habis et Hispanus ne furent pas ses premiers rois historiques? Nous ne connaissons authentiquement, pour chef, ou roi de ce pays, qu'Artocès, ou Artchir, qui fut vaincu par Lucullus et par Pompée. Cependant, Strabon nous fait connaître que, de temps immémorial, les peuples de l'Ibérie asiatique étaient divisés en quatre classes ; que la première se composait de la famille royale, et que le plus âgé des proches parens du roi était toujours son successeur [1].

Nous avons, dans ce passage de Strabon, une confirmation très formelle des traditions orientales suivant lesquelles l'Ibérie asiatique eut une longue série de rois qui, sous le nom de *Caïfs*, régnèrent

(1) STRABON, lib. 11, pag. 346.

pendant douze cents ans consécutifs, à partir d'environ dix-huit siècles avant l'ère chrétienne. Il résulte donc de ces témoignages historiques, même en les supposant exagérés, que, dès les temps les plus reculés, l'Ibérie asiatique avait reçu une sorte d'organisation sociale et que, dès cette époque, ses rois montaient sur le trône par droit héréditaire. Nous savons, au contraire, par toutes les autorités classiques, par celle même de Justin, que, jusqu'au temps de Viriathe, l'Hispanie, loin d'être réunie en un corps de nation, était, comme les Gaules, les Iles Britanniques et la Germanie, divisée en une multitude de petites peuplades barbares.

Si donc nous devons nous refuser à croire que les règnes de Gargoris, d'Habis et d'Hispanus n'aient existé que dans l'imagination de Trogue-Pompée, et si les traditions que cet historien a pu connaître les ont placé dans un pays nommé Ibérie, n'est-ce pas nécessairement de l'Ibérie asiatique qu'elles devaient parler? A peine connaissons-nous, sous le nom d'Azon, le dernier de ses Caïfs; mais les règnes successifs que lui donnent les traditions orientales nous étant attestés par Strabon, ne sommes-nous pas involontairement conduits à ad-

mettre que, parmi ces rois, ou caïfs, Trogue-Pompée a dû trouver, dans quelque source qui nous est inconnue, les noms de Gargoris, d'Habis et d'Hispanus? Ne résulte-t-il même pas de l'impossibilité absolue où nous sommes de les appliquer à l'ancienne *Hispanie*, qu'ils n'ont pu appartenir qu'à l'Ibérie asiatique?

Une seule difficulté, car je n'éluderai jamais celles qu'il me sera possible de prévoir, pourrait être opposée à une explication si simple et si naturelle. On serait, en quelque sorte, fondé à prétendre que les sources dans lesquelles Trogue-Pompée a dû puiser, n'ont pu placer ces règnes que dans l'Ibérie occidentale, parce que c'est sur les Cunètes et sur les forêts des Tartessiens que Justin fait régner Gargoris.

Ce ne serait, selon toutes les apparences, que remonter à l'origine la plus probable de cette erreur. Pour réfuter cette objection aussi complètement qu'il me serait facile de le faire, il me faudrait anticiper sur les pages que je consacrerai à des investigations sur l'origine des plus anciennes dénominations géographiques de l'Hispanie : je me bornerai donc ici à lui opposer que nous n'avons sur les *Cunètes* et sur la ville de *Tartesse* que

des traditions très incertaines ; que l'antiquité elle-même n'a point connu la situation positive des Cunètes, et qu'elle n'a pu nous indiquer celle de Tartesse que par des hypothèses hasardées et même contradictoires; que, cependant, les noms géographiques de *Cunètes*, ou de *Cynètes*, car ce n'est que le même mot et la même ortographe dans les langues grecque et latine; que ceux de *Tarsus* et de *Tarseium*, etc., dont il est au moins très possible que les Grecs aient fabriqué leur *Tartessus*, étaient assez multipliés dans l'ancienne géographie des contrées qui touchaient à l'Isthme du Caucase, comme je le constaterai plus tard, pour que les règnes de Gargoris, d'Habis et d'Hispanus, aient pu appartenir historiquement à l'Ibérie asiatique.

En élevant quelques doutes sur ce qu'il ait existé, dans les temps primitifs de l'Hispanie et vers l'embouchure du Bétis, une ville nommée Tartesse, je n'oublie point que, suivant les Grecs, des Phocéens d'Ionie durent aborder, sept ou huit siècles avant l'ère vulgaire, à la cour du célèbre Arganthonius, roi de Tartesse, auquel ils ont donné un règne d'une durée plus ou moins fabuleuse. Mais, pour se convaincre que ce brillant épisode des antiquités Hispaniques est entièrement fabu-

leux ; que ni les chants de Stésichore et d'Anacréon, ni même un passage d'Hérodote [1], ne peuvent lui faire prendre un caractère historique, il eut suffi à la critique, qui ne s'est jamais arrêtée sur ce point d'antiquité, de se rappeler que, *dès une époque antérieure à la guerre de Troie,* le nom de cet Arganthonius était plusieurs fois revendiqué par des contrées asiatiques, même suivant la mythologie et la géographie des Grecs.

En effet, Strabon donne le nom d'Arganthonius à la montagne au pied de laquelle le bel Hylas, favori d'Hercule, fut enlevé par des nymphes [2]. Le premier livre de l'Argonautique d'Apollonius de Rhodes, place le Mont Arganthonius chez les Mysiens, près du fleuve Cius, où les héros navigateurs abordèrent : suivant la mythologie des Grecs, Rhésus, roi de Thrace, en allant au secours de la ville de Troie, donna sa foi à la jeune Arganthonis, qui succomba à sa douleur en apprenant la mort de son amant. Il est donc évident que l'Arganthonius de Tartesse n'a été, comme le fait entendre Strabon [3], qu'un être chimérique de la

(1) Hérodote, lib. 1, cap. 163.

(2) Strabon, lib. 12, pag. 388.

(3) Strabon, lib. 3, pag. 104.

création de Stésichore, et que ce n'est que sur cette autorité et sur une allusion très équivoque d'Anacréon, qu'Hérodote s'est permis d'en faire un personnage historique, et de transporter dans l'Hispanie une ancienne illustration asiatique.

La ville de Tartesse, elle-même, réputée si ancienne que de savans philologues l'ont prise pour la Tarsis de l'Ecriture, n'a probablement pas plus de droits pour être comptée au nombre des anciens monumens géographiques de l'Hispanie. L'antiquité n'a jamais connu cette ville, ni même quelques débris de ses ruines. La tradition la plus générale voulait que, dans des temps inconnus, elle eut existé vers l'embouchure du Bétis. Cependant, Strabon, qui nous fait connaître cette tradition, nous dit aussi que, suivant d'autres autorités, la ville nommée Carteia, située près du Mont Calpé, dût être l'ancienne Tartesse [1]. Rufus-Festus-Avienus place les Tartessiens sur la rive gauche de l'Ibérus des Turdétani [2], c'est-à-dire, suivant les géographes espagnols, sur la rive gauche du *Rio-Tinto* qui parcourt l'extrémité occidentale de la Bétique. L'antiquité a donc placé

(1) STRABON, lib. 3, pag. 102 et 104.

(2) AVIENUS, *in oris maritimis*, vers. 254.

l'ancienne Tartesse au centre et aux deux extrémités des côtes occidentales de la Bétique.

Des contradictions si frappantes, bien plus encore, les confusions innombrables que les Grecs ont jetées sur les antiquités géographiques et historiques de l'Hispanie, en y important des illustrations fabuleuses, ou étrangères à son territoire; les probabilités, fondées sur la similitude des noms géographiques, qui donnent au nom de Tartesse, comme à celui des Cynètes, une origine asiatique(1); peut-être aussi la considération que ce nom de Tartesse, si célèbre, suivant les Grecs, dans les plus hautes antiquités de leur Ibérie occidentale, n'a été connu ni d'Homère, ni de Scylax, ni même de Pomponius-Méla, pourraient autoriser la supposition, qu'à l'époque où les Grecs ont fait venir des Phocéens asiatiques à la cour d'un roi de Tartesse, il n'existait encore dans l'Hispanie ni une ville qui portât ce nom de Tartesse, ni des peuples Tartessiens.

Quoiqu'il en soit, si je suis parvenu à établir que nous sommes réduits à l'alternative de considérer les règnes de Gargoris, d'Habis et d'Hispa-

(1) Voyez mon *Appendice*, extrait géographique concernant la Betique (ou la Turdetanie) aux articles *Tarseium* et *Zélès*.

nus, même celui d'Arganthonius, comme des créations purement fabuleuses, ou de les rejeter de l'Hispanie pour les restituer à des pays asiatiques, il résultera toujours, de l'une comme de l'autre hypothèse, qu'il faut mettre au néant l'origine et l'antiquité que Justin donne au mot *Hispania*, et, par conséquent, l'antériorité qu'il attribue à celui d'*Iberia*.

Je n'ai donc plus qu'à constater qu'il n'est nullement étrange qu'un historien, aussi judicieux que Trogue-Pompée, ait involontairement transporté en Espagne des traditions historiques qui ne pouvaient concerner que des pays asiatiques.

Il est d'autant plus important de remonter aux sources de cette erreur, que nous y trouverons les véritables causes de la multitude d'équivoques et de confusions de même nature qui ont concouru à faire substituer aux antiquités historiques de l'Espagne, des antiquités fabuleuses, ou systématiques. Mais, je ne pourrai qu'esquisser à grands traits ces justifications, parce que les unes n'appartiendront qu'accessoirement à mon objet principal, et que les autres en feront trop essentiellement partie pour que je puisse me dispenser de les soumettre plus tard à des investigations spéciales.

CHAPITRE II.

DES CAUSES DE L'ERREUR DE TROGUE-POMPÉE.

Les ouvrages immortels, les chefs-d'œuvre inimitables que les Grecs ont légués à notre admiration, même à notre reconnaissance, ne doivent point nous faire oublier que leurs temps héroïques sont presque entièrement fondés sur des usurpations, contre lesquelles la barbarie qui les environnait ne pouvait pas élever la voix. Il est généralement admis que ces temps héroïques finissent au retour des prétendus Héraclides dans le Péloponèse. Cependant, depuis cette époque, et long-temps après, tous les pays que les Grecs commencèrent à connaître furent condamnés à subir un système particulier d'illustrations historiques et mythologiques, qui dut se coordonner avec le système général de leurs illustrations nationales.

Aussitôt qu'ils entendirent parler de l'Assyrie, les Grecs n'hésitèrent point, suivant le témoignage d'Hérodote, à bouleverser sa chronologie pour

faire entrer Bélus et Ninus dans la descendance de leur Hercule [1].

Les premiers vers de l'Odyssée donnaient le nom d'*Atlas* au père de Calypso : Homère avait tiré, non seulement la composition de cette figure majestueuse et les attributs allégoriques qu'il lui donnait, *mais ce nom même d'Atlas*, d'un symbole égyptien [2], circonstances que la critique a, peut-être, beaucoup trop négligées et sur lesquelles je serai obligé de revenir. Dès que les Grecs connurent la chaîne des hautes montagnes, qui, comme nous l'attestent égale ment Strabon et Pline, n'avait, chez les Africains, d'autre nom que celui de *Dyris*[3], ils lui firent prendre ce nom d'Atlas, et ne tardèrent pas à fabriquer, *sur ce symbole égyptien et sur cette nouvelle dénomination géographique*, un vaste système d'illustrations *atlantiques*.

Les pays que les Grecs ne connaissaient encore que par des relations incertaines, n'étaient point à l'abri de ces usurpations. Quoiqu'ils n'aient connu l'Asie que par les conquêtes d'Alexandre,

(1) Hérodote, lib. 1, cap. 7.

(2) Les Égyptiens donnaient le nom d'*Atlas* à une figure humaine qui, symbole de l'astronomie, portait un globe sur ses épaules, comme je le justifierai plus tard.

(3) Strabon, lib. 17, pag 568. — Pline, lib. 5, cap. 1.

long-temps auparavant, et sur l'unique autorité de Mélampe, ils avaient fait parcourir les Indes à un héros imaginaire. A peine sûrent-ils vaguement que les pays situés au-delà du Pont-Euxin étaient habités par des peuples barbares et inhospitaliers, qu'ils firent passer dans la Tauride leur Oreste et leur Iphigénie. Ils n'imaginèrent même cette fable que plus de huit siècles après la mort d'Agamemnon, puisqu'Eschyle ne la connaissait point lorsqu'il écrivait ses Euménides : encore ne fut-elle établie que sur un métachronisme de deux générations, puisque, suivant le vingt-troisième livre de l'Illiade, et le second livre de l'Argonautique de Valérius-Flaccus, Thoas avait été fait grand-prêtre de Diane, dans l'île de Lemnos, avant que les Argonautes y eussent relâché.

Il m'importe encore de constater que les Grecs ne respectaient ni la géographie de leur propre système mythologique, ni même leur géographie classique, lorque des changemens arbitraires pouvaient ajouter à leurs illustrations fabuleuses ou historiques; qu'ils ont jeté dans des confusions, souvent inextricables, la situation de plusieurs points géographiques dont les noms se rattachaient à leurs plus hautes antiquités héroïques. S'ils ne

nous ont point fait connaitre, s'ils n'ont même appris à aucun écrivain latin dans quelle partie des contrées septentrionales ils plaçaient leurs monts Riphées et leurs monts Hyperboréens, ils ont placés leurs monts Cérauniens en Italie, en Sicile, en Illyrie, dans l'Épire et même dans les chaînes du véritable Caucase.

Cependant, le supplice de Prométhée, la délivrance de ce fils de Japet par les traits si redoutables de leur Hercule, et le voyage des Argonautes attachaient au nom du Caucase une grande célébrité. Il fallut donc aussi, dès qu'ils purent s'approprier la gloire du vainqueur de Darius, que des montagnes très éloignées du Caucase usurpassent cette dénomination géographique. Quoiqu'ils ne vissent dans la Macédoine qu'un pays barbare, elle fit partie de la Grèce lorsque les conquêtes du héros Macédonien purent jeter un dernier éclat sur leurs temps héroïques.

Dès lors, ce fût peu que les Onécicrite, les Clitarque, les Policrite, les Antigènes, eussent fait passer, du troisième livre de l'Illiade sur les bords du Thermodon, la race des Amazones, inventé l'héroïque aventure de Thalestris, l'existence d'un temple d'Esculape dans la ville d'Ecbatane, où le

Polythéïsme des Grecs n'avait jamais profané la plus sublime des religions de l'antiquité ; il fallut encore que le Caucase dont, suivant Arrien, Alexandre ne s'était même pas approché, s'éloignât de l'Isthme de la mer Caspienne de plus de 6,000 stades, vint abaisser sa cîme sous les pas du vainqueur de l'Asie, et recevoir les fondemens d'une Alexandrie chimérique, pour que les illustrations des temps héroïques de la Grèce et celles du héros Macédonien rejaillissent réciproquement les unes sur les autres.

Il m'importe, surtout, de constater que les Grecs, comme Strabon lui-même en fait l'aveu [1], ne se départirent jamais de l'habitude d'imposer un nouveau nom à tout pays remarquable qu'ils commençaient à connaître.

Le plus souvent, ils lui faisaient prendre, soit le nom d'un héros Grec, ou barbare, c'est-à-dire d'un héros plus ou moins anciennement passé dans la Grèce; soit celui du premier fleuve qu'ils y rencontraient, ou de la mer qui baignait ses côtes. Ils ne suivaient même point, dans ces innovations, un système méthodique.

(1) Strabon, lib. 3, pag. 114.

Les Grecs connurent le Danube sous le nom d'Ister, et ne firent prendre celui d'Istrie qu'à une petite contrée des vastes pays qu'il parcourait. Lorsqu'ils eûrent connu la rivière qui portait le nom de Zariaspe, ils lui donnèrent celui de Bactrus, et réunirent, sous le nom de Bactriane, tous les pays dont l'Oxus était le plus grand fleuve. Ils changèrent probablement le nom de Perkès en celui de Bétis, et comprirent, sous le nom de Bétique, toutes les contrées qu'il arrosait, quoiqu'elles fussent habitées par des peuples de diverse origine. Dès que les chants d'Homère et les prédictions de Protée eûrent donné le nom d'Egyptus au grand fleuve qui fécondait le berceau des arts et de la civilisation, ce vaste pays ne fut connu que sous ce nom d'Egyptus, quoique ses prêtres, dans leur langue sacrée, continuassent toujours à lui donner celui de Chémi. C'est ainsi, comme j'ai l'espoir d'en offrir des preuves convaincantes, que les Grecs, dès qu'ils eurent appris que l'un des plus grands fleuves de l'Hispanie portait le nom d'*Ibérus*, imposèrent celui d'*Ibérie* à toute la péninsule Hispanique.

C'est donc à ce système d'envahissement sur les traditions historiques et mythologiques, sur les

dénominations géographiques de tous les peuples et de tous les pays, constamment suivi par les Grecs; c'est, surtout, à l'extension sans bornes qu'ils donnèrent à leurs illustrations héroïques, en les transportant jusque dans des pays dont ils connaissaient à peine les noms : c'est bien plus encore à la facilité qu'ils éprouvèrent à faire entrer leur nouvelle Ibérie dans le cercle brillant de ces inventions fabuleuses, que nous devons remonter pour trouver la source des nombreuses confusions qui ont fait involontairement attribuer à l'Ibérie occidentale, des traditions historiques, ou mythologiques, qui n'appartenaient qu'à une petite Ibérie, dont le souvenir et le nom même étaient absorbés par les illustrations fabuleuses de l'Ibérie des Grecs.

Nous allons reconnaître sommairement que ce système prit même, dans la nouvelle Ibérie des Grecs, toute l'extension et toute la célébrité qu'il pouvait recevoir d'une imagination qui ne reculait devant aucune difficulté.

S'il parut impossible aux Grecs d'enlever à la véritable, à l'ancienne Ibérie asiatique, les monumens historiques et géographiques des conquêtes de Ninus et de Sémiramis, ils se flattèrent, à trop

juste titre, que les noms d'Osiris, de Sésostris, d'Homère, de Licurgue, de Tharaca, de Nabuchodonosor, etc., ne se refuseraient point à passer de l'Ibéric asiatique dans leur Ibérie occidentale. Si les Argonautes laissèrent des monumens irrécusables de leur passage sur les rives du Phase, dans la Colchide et dans l'Ibérie asiatique, l'Ibérie des Grecs n'acquit pas moins une haute célébrité du retour fabuleux de ces héros navigateurs. Quoiqu'Homère eut dit formellement, dès le début de l'Odyssée, que de tous les héros Grecs qui n'avaient pas trouvé la mort sous les murs d'Ilion, Ulysse était le seul qui ne fut pas rentré dans ses foyers ; l'élite de tous ces héros, Teucer, Diomède, Amphilochus, Ménesthée, Ulysse et quelques autres héros Grecs et Troyens, dûrent fonder des colonies, ou laisser des monumens géographiques de leur passage sur les côtes méridionales et septentrionales de cette nouvelle Ibérie.

Mais, les chants d'Orphée et les chants d'Homère laissaient encore une lacune à remplir. L'Hispanie manquait à la gloire du grand Alcide, comme le nom d'Hercule manquait à la célébrité de cette Ibérie. Bientôt donc le champ d'Erythie et son triple Géryon, abandonnant l'Epire et les monts

Cérauniens [1], furent transportés sur les plages de l'antique Tartesse, et l'Ibérie des Grecs devint le théâtre des travaux d'Hercule.

Les Grecs ne se bornèrent point à faire entrer leur nouvelle Ibérie dans le système de leurs plus brillantes illustrations héroïques : il fallait aussi qu'elle fut admise à partager leurs usurpations mythologiques les plus ingénieuses. Tant que la Thesprotie fut pour eux les bornes de la terre, ils y placèrent toute la mythologie des enfers qu'ils avaient reçue d'Egypte, plus probablement par Danaüs que par Mélampe, ou par Orphée. Ils la transportèrent en Italie, dès qu'ils surent qu'elle était encore plus à l'occident de la Grèce. Plus tard enfin, lorsqu'ils crûrent, sur la foi de leurs propres écrivains, que le soleil se plongeait, en frémissant, dans les mers de Tartesse, ils établirent sur ces nouveaux parages leur Tartare et tout l'empire de Pluton.

On ne supposera pas que l'Espagne n'ait pu jouir que très tard, sous ce nom d'Ibérie, de la grande célébrité que devaient lui donner tant d'il-

[1] Toutes les assertions que je me permets d'émettre, sans les appuyer sur des autorités classiques, seront justifiées dans les chapitres suivans.

illustrations héroïques et mythologiques importées sur son territoire. Très long-temps avant l'époque où Trogue-Pompée écrivait son histoire universelle, les ouvrages de Scylax, d'Hérodote, d'Ephore, d'Erathostènes, de Mégasthènes, de Polybe, de Posidonius, d'Artémidore, de Diodore de Sicile, etc., l'avaient mise en possession irrévocable de ce nom d'Ibérie; quelques-uns de ces écrivains, et plusieurs autres, s'autorisant, comme nous le dit formellement Strabon, du témoignage adulateur d'un Asclépiade de Myrlée, maître d'école chez les Turdétains, ne s'étaient fait aucun scrupule de confirmer l'existence des monumens que les plus célèbres héros Grecs et Troyens avaient laissés de leur séjour dans cette Ibérie [1].

La perte de la totalité, ou de la plus grande partie des ouvrages de ces écrivains, nous laisse même dans une ignorance complète du plus grand nombre des fables héroïques dont les Grecs se sont permis de fabriquer les temps primitifs de l'Hispanie. Mais, nous pouvons nous en faire une idée par un passage de Strabon. Cette autorité irrécusable nous atteste : « Que les Grecs placèrent

(1) Strabon, lib. 3, pag. 108

« dans leur Ibérie une ville du nom d'Ulysse, « ornée d'un temple de Minerve : qu'ils comptè- « rent, sur son territoire, *six cents* témoignages du « passage de ce héros; qu'ils n'*infestèrent* pas « moins ce pays de héros fugitifs après le siège de « Troie, que de héros triomphateurs. *Sed, in Hispaniâ*, (dit son fidèle traducteur) *quoque Urbs « Ulyssea ostenditur, et Minervæ templum, et alia « sexcenta errorum Ulyssis vestigia, et aliorum qui « è bello Trojano cùm evassissent, non minus Tro- « jæ, victores quam victos* INFESTARUNT [1].

Dès lors, que pouvait-il donc manquer à cette Ibérie pour rivaliser, même avec la Grèce, en célébrités historiques et mythologiques? Sous ce nom d'Ibérie, *sans désignation accessoire*, était-il seulement possible, lorsque Trogue-Pompée écrivait, de concevoir l'idée qu'il pût être question d'une petite contrée de l'isthme du Caucase dont le souvenir était totalement effacé depuis plusieurs siècles? Or, si cet historien a pu découvrir et suivre d'anciennes traditions orientales, il est évident que, sous le nom d'Ibérie, ces traditions ne parlaient pas de l'Espagne, puisqu'à l'époque où elles de-

[1] STRABON, lib. 3, pag. 103.

vaient remonter, l'Espagne n'était encore connue de l'Europe, ou de l'Asie, sous aucune dénomination : elles ne pouvaient pas non plus attacher au mot d'Ibérie une désignation accessoire, puisqu'il n'existait encore qu'une seule Ibérie, celle de l'isthme du Caucase.

Il est vrai que Trogue-Pompée dût écrire vers le commencement du règne d'Auguste, et, qu'alors, les Romains venaient d'acquérir, par les victoires du Grand Pompée, quelques notions géographiques de l'isthme du Caucase. Mais, jusqu'à ce moment, le nom de cette petite Ibérie asiatique avait été tellement éclipsé par la célébrité de l'Ibérie occidentale, qu'avant les guerres pontiques, il pouvait leur paraître aussi fabuleux que les dragons aux pieds et aux cornes d'airain qui gardaient la toison d'or.

En effet, Strabon nous apprend, qu'avant les conquêtes de Pompée, les pays qui avoisinaient le Pont n'étaient point connus des Romains et n'avaient même encore reçu, dans leur langue, aucune dénomination géographique [1]. Cet écrivain nous dit aussi que les Romains n'obtinrent encore,

[1] Strabon, lib. 10, pag. 381.

par les conquêtes de Pompée, que des connaissances très imparfaites des peuples qui habitaient l'isthme du Caucase; qu'ils ne les connûrent d'abord que sous le nom de *mangeurs de Poux* (1), trait de mœurs que nous pourrions prendre plus à la lettre que Strabon, puisqu'Hérodote nous dit que les Budins, peuples des régions pontiques, mangeaient effectivement la vermine dont ils étaient couverts (2).

Ce ne fut donc, suivant les témoignages de Strabon, que par les expéditions qui suivirent celle de Pompée, par conséquent, qu'après la publication de l'ouvrage dont nous devons peut-être la perte à l'abrégé de Justin, que les Romains commencèrent à bien connaître, non la Colchide qui était déjà, depuis quelque temps, le *nec plus ultra* de leurs navigations, mais l'Ibérie asiatique; ce ne fut qu'alors, enfin, qu'ils purent savoir que les illustrations historiques de cette petite contrée se perdaient dans la nuit des plus hautes antiquités asiatiques; mais que, pendant une longue série de siècles, elle avait été plongée dans la barbarie et

(1) Strabon, lib. 11, pag. 344.
(2) Hérodote, lib. 4, cap. 109

dans un profond oubli, par les hordes Scythiques et Sarmatiques qui l'avaient successivement envahie.

Il est donc bien facile de s'expliquer comment un écrivain aussi judicieux que Trogue-Pompée a pu confondre l'obscure Ibérie asiatique avec la célèbre Ibérie occidentale. Nous devons même lui rendre la justice de reconnaître que, lorsqu'il écrivait, cette erreur était presque inévitable. Et, qui pourrait lui refuser cette justice, en considérant que, déjà séduit par la fabuleuse célébrité de l'Ibérie des Grecs, Mégasthènes, qui écrivait plus de deux siècles avant l'ère vulgaire, ne recula pas devant l'absurdité de faire passer Nabuchodonosor de la Syrie jusque dans l'extrémité occidentale de l'Europe; qu'environ cinq siècles plus tard, saint Jérôme, entrainé par la même séduction, a pu croire un moment que l'historien des juifs parlait des premiers habitans de l'Espagne, lorsqu'il écrivait que les Ibériens portaient d'abord le nom de Thobéliens; que, de nos jours encore, le célèbre Ferreras, Masdeu et autres savans se sont obstinés à donner la même interprétation à ce passage de Josèphe, quoiqu'il plaçât ses Ibériens entre les Mèdes et les Cappadociens.

Mais, quel critique impartial pourrait encore élever des doutes sur cette erreur involontaire de Trogue-Pompée, et sur les nombreuses équivoques de même nature qui ont été les conséquences inévitables de l'application que les Grecs ont faite à l'Espagne du nom d'une petite contrée asiatique, et des illustrations qu'ils ont accumulées sur leur nouvelle Ibérie, en lisant dans la traduction française du commentaire de Blount sur Apollonius de Tyanes, le passage suivant : « Arsace avait le « gouvernement de l'Arménie que son père lui « avait donné : il fut tué par ses sujets subornés « *par Mithridate* et *par Pharasmes*, *princes d'Espa*- « *gne* » [1] ? Cependant ce traducteur était J. F. de Castillon, docteur de l'université de Pise, commentateur estimé de Locke et de Newton, auteur lui-même de plusieurs ouvrages scientifiques.

Je conçois, néanmoins, que ces premières données, dont je serai souvent obligé de m'autoriser, resteraient incomplètes, si je ne parvenais pas à constater :

1° Que les écrivains Latins ont dû donner à

[1] *Vie d'Apollonius de Tyanes*, liv. 1, chap. 21, tome 2, page 45, edit. d'Amst., 1772.

l'Espagne *son véritable nom* parce que les Romains l'ont connue dès une époque bien plus reculée qu'on ne le croit généralement ; que ce nom fut *Spania*, et que la langue espagnole le lui conserve encore, *sans aucune modification*.

2° Que les Grecs européens n'ont pu connaître l'Espagne que long-temps après les Romains :

3° Que ce sont les Grecs qui, vers les commencemens du cinquième siècle avant notre ère, lorsqu'ils n'en connaissaient encore que quelques points géographiques, lui ont abusivement imposé le nom d'Ibérie.

Ces trois questions étant évidemment dans une dépendance réciproque, je les examinerai dans les trois chapitres suivans.

CHAPITRE III.

DE L'ÉPOQUE A LAQUELLE LES ROMAINS ONT DU CONNAÎTRE L'ESPAGNE; DE LEUR PERSÉVÉRANCE A NE LUI DONNER QUE LE NOM D'HISPANIE ET DU VÉRITABLE NOM DE CE PAYS, DANS L'ANTIQUITÉ ET DE NOS JOURS.

Il doit résulter de ce que les Romains furent de très bonne heure dans la nécessité de modifier le nom de *Spania*, qu'ils n'en fûrent point les inventeurs. Ce nom fut donc celui sous lequel ils entendirent, pour la première fois, parler de l'Espagne. Cette conséquence immédiate vient même à l'appui de l'opinion générale qui a donné à cet ancien nom de l'Espagne une origine phénicienne. Ces premières indications vont nous conduire à des recherches qui nous confirmeront, qu'en effet, les Romains dûrent nécessairement connaître le nom primitif de ce pays avant que les Grecs européens en eussent jamais entendu parler.

Je n'adopterai point de confiance l'opinion de

quelques savans de nos jours, qui ont pensé que la ville de Rome dût, elle-même, avoir une marine marchande sous le dernier de ses rois.

Mais, à travers l'obscurité, les contradictions même, que nous offrent les anciens écrivains des premiers siècles de l'histoire romaine, il demeure constant que, sous les règnes d'Ancus Martius et de Tarquin l'ancien, tout le Latium, dont faisaient partie les villes de Laurentium, d'Ardée, d'Antium, de Circei et de Terracine, célèbres par leur commerce maritime, avait été soumis par les Romains, et que Servius Tullius fit entrer plus directement encore tous les peuples du Latium dans la dépendance de la métropole, en les y attachant par les liens d'une fédération religieuse et politique.

Nous savons également que ce sixième roi de Rome porta ses conquêtes, à l'occident du Tibre, jusqu'à la ville de Cœré, qui avait alors une marine très puissante, et qu'il contracta avec elle une alliance très étroite. Nous savons enfin que, pour assurer la dénomination de la métropole sur les peuples et sur les villes maritimes du Latium, le dernier des Tarquins établit des colonies militaires dans les villes de Signia et de Circei, qui dès-

lors, tombèrent dans la dépendance absolue des Romains [1].

Cette domination de Rome, dès une époque si reculée, sur les villes maritimes du Latium, nous est pleinement confirmée par le premier traité qui fut conclu entre les Romains et les Carthaginois, dès la première année de la république romaine, sous les consuls Junius Brutus et Marcus Horatius, plus de cinq siècles avant l'ère chrétienne. Il fut stipulé par ce traité, écrit dans un style barbare et que Polybe nous a conservé « Que les Romains et « leurs alliés d'Ardée, d'Antium, de Circei, de « Laurentium, de Terracine, etc., s'abstiendraient « à l'avenir de naviguer au-delà du cap situé au-« dessus de Carthage, nommé le beau promon-« toire. » Il fut ajouté : « Que ni les Romains, ni « leurs alliés, ne pourraient aller faire aucune « capture, ni le commerce, ni former des établis-« semens au-delà des villes Mastia et Tarseium : « *Romani (et socii) vltra pvlchrvm promontorivm*, « *Mastiam et Tarseivm prædas ne facivnto*, *âd* « *mercatvram ne evnto*, *vrbem nvllam condvnto* [2]. »

[1] Denis d'Hal., et tous les écrivains des premiers temps de Rome.

[2] Polybe, lib. 3, pag. 176 et seq.

A moins de récuser l'autorité de Polybe, ne faut-il pas reconnaître, qu'avant l'époque où ces stipulations furent arrêtées, la marine des peuples du Latium, déjà tombés sous la domination des Romains, celle même de Circei, qui était alors une colonie romaine, avaient assez souvent passé, non seulement le beau promontoire, mais encore la ville de Tarseium qui touchait aux colonnes d'Hercule, pour avoir porté des préjudices considérables au commerce que les Carthaginois faisaient sur les côtes de l'Espagne? Il résulte donc des termes de ce traité, que les Romains ne pouvaient pas ignorer le nom d'un pays qui avait de fréquentes relations commerciales avec les peuples du Latium et avec leur colonie de Circei : ils dûrent apprendre, au moins, le nom de ce pays, et cela me suffirait encore, lorsqu'ils contractèrent l'engagement d'interdire à leurs alliés et à leur colonie la fréquentation de ses côtes.

Il serait probablement impossible de trouver, dans les anciens écrivains, une autre autorité qui nous confirmât que les Romains, ou leurs alliés du Latium, ont fréquenté les côtes orientales, ou méridionales de l'Espagne, vers le milieu du sixième siècle avant l'ère chrétienne. Mais, quoique

ces navigations ne nous soient connues que par le traité dont Polybe nous a transmis le texte, j'essayerai de constater que, loin d'être frappées d'invraisemblance, elles dûrent être la conséquence de plusieurs faits historiques qu'il n'est pas possible de révoquer en doute.

Rien n'est plus avéré dans l'antiquité que les relations très intimes et très constantes qui commencèrent à s'établir, plus de six siècles avant notre ère, entre les Romains et les peuples asiatiques qui furent, après les Phéniciens et les Carthaginois, les premiers à connaître l'Espagne et à s'établir sur ses côtes orientales. Pour ne pas m'appesantir sur une série de citations historiques, je rassemblerai, sous un seul point de vue, les diverses autorités qui concourent à nous donner cette certitude.

Suivant les témoignages d'Hérodote, de Thucydide, de Tite-Live, d'Aulu-Gelle, de Justin et d'Ammien Marcellin, les Phocéens d'Ionie furent les premiers des Grecs asiatiques qui osèrent entreprendre de longues navigations et reconnaître les côtes de l'Adriatique, de la Tyrrhénie et de *l'Hispanie* : quoique leur établissement à Marseille ne date que de la première année du sixième siècle

avant notre ère, ils s'étaient présentés, avant cette époque, à l'embouchure du Tibre et s'étaient liés d'amitié avec les Romains. Ces premières liaisons, contractées sous le règne de Tarquin l'ancien, devinrent plus intimes encore peu de temps après qu'ils eurent fondés Marseille. Ils ne tardèrent pas à les cimenter par une alliance *offensive et défensive.*

Constamment fidèles à cette alliance, les Phocéens fournirent des secours aux Romains dans les guerres qu'ils eûrent à soutenir. Ce fut en reconnaissance de cette constante fidélité, qu'il leur fut accordé de prendre place parmi les sénateurs dans tous les spectacles publics des Romains. Sous le règne de Cyrus, c'est-à-dire vers le milieu du sixième siècle avant notre ère, leur marine, qui dominait dans la mer Égée, remporta plusieurs victoires sur celle des Carthaginois, même sur les forces maritimes de ces peuples réunies à celles des Tyrrhéniens; ce fut enfin vers cette même époque qu'ils fondèrent la colonie d'Emporium sur les côtes de l'Hispanie, et la ville d'Hiela, non loin de Rome, sur les plages de l'Italie même [1].

[1] Hérodote, lib. 1, cap. 163, 166 et 167. — Thucydide, lib. 1, cap. 13. — Tite-Live, lib. 34, cap. 9. — Aulu-Gelle, lib. 10, cap. 16. — Justin, lib. 43, cap. 3 et 5. — Ammien Marcellin, lib. 15, cap. 9.

Si nous rapprochons ces faits historiques des clauses du traité conclu, dans l'année 508 avant l'ère chrétienne, entre Rome et Carthage, ne reconnaîtrons-nous pas que les peuples maritimes du Latium qui, à cette époque, étaient, depuis plus d'un siècle, sous la domination des Romains, avaient dû, long-temps avant la conclusion de ce traité, obtenir, par les Phocéens, la connaissance de l'Hispanie? Ne serons-nous pas également convaincus que, sur ces communications, ils dûrent s'empresser de diriger leur navigation jusque sur les côtes de ce pays, puisqu'ils étaient certains d'être bien accueillis par leurs fidèles alliés, dans le port d'Emporium.

Serait-il même possible de concevoir que les Phocéens qui s'étaient établis dans le voisinage de Rome, en transportant une colonie dans la ville d'Hiéla, et qui avaient nécessairement avec les Romains des relations très intimes et très actives, par suite de l'alliance *offensive et défensive* qu'ils avaient contractée avec eux, n'eussent pas agi contre leurs propres intérêts politiques et commerciaux, s'ils leur eussent fait un mystère des établissemens considérables qu'ils avaient transportés sur

les côtes de l'Hispanie et des Gaules? Ne faut-il donc pas conclure de cette parfaite coïncidence de plusieurs renseignemens historiques avec les clauses du traité qui nous a été conservé par Polybe, que les Romains et leurs alliés ont nécessairement connu l'Espagne vers le milieu du sixième siècle avant notre ère et, par une conséquence inévitable, le nom primitif qu'elle avait reçu des Phéniciens?

Ce ne sera que dans le chapitre suivant qu'il me sera possible de confirmer pleinement cette conclusion, en constatant, qu'à la même époque, les Grecs européens ne connaissaient encore l'Espagne sous aucune dénomination.

C'est donc parce que les Romains avaient connu le nom primitif, le véritable nom de l'Espagne, *avant que les Grecs lui eussent imposé celui d'Ibérie*, que les Latins qui ont écrit en prose, lui ont toujours conservé le nom d'Hispania, qu'ils substituèrent à celui de Spania, et que leur poésie seule osa prendre la licence d'emprunter aux Grecs celui d'Ibérie.

Comment, en effet, cet usage, *invariablement suivi par les plus graves écrivains latins*, quoique leurs prédécesseurs et leurs maîtres dans toutes

les branches de la littérature donnassent toujours au même pays le nom d'Ibérie, aurait-il pu s'établir et se perpétuer avec une persévérance si constante, s'il n'eût pas été fondé sur des traditions historiques et inattaquables ?

Il est évident que le génie de la langue latine, ou les exigences de l'euphonie, n'ont pu exercer aucune influence sur l'adoption de cet usage. Il n'a même pas été indistinctement admis dans toutes les productions de la littérature latine; il s'est toujours renfermé dans les limites qui attestaient son origine historique : partout où la géographie, l'histoire, la morale, ou la philosophie ont réclamé le langage sévère de la vérité, *la littérature latine n'a donné à l'Espagne que le nom d'Hispanie :* presque toujours, au contraire, cette même littérature a emprunté aux Grecs le nom d'Ibérie, dans les poëmes où les jeux et les caprices de l'imagination ont permis plus de hardiesse dans l'expression, d'heureux larcins dans une littérature étrangère et des excursions dans le champ de la mythologie.

Une distinction, si constante et si rigoureusement observée, méritait peut-être une attention qu'elle n'a point encore obtenue.

Il serait permis de croire que, jusqu'à nos jours, la critique n'a vu dans le mot Hispanie que la traduction latine du mot Ibérie, tandis que tous les écrivains latins, par la ligne de démarcation qu'ils ont toujours établie entre ces dénominations, semblent nous avoir transmis la première comme historique, et la seconde comme appartenant à la mythologie des Grecs.

Il est peut-être plus digne encore d'attention que la poésie même des Latins s'est souvent assujétie à reconnaître cette importante distinction; que, malgré l'usage qui rendait le mot Ibérie beaucoup plus poétique que le mot Hispanie, elle a presque toujours conservé à l'Espagne son véritable nom historique, lorsqu'elle a voulu dégager ses chants de toute apparence de fiction. C'est ainsi qu'Horace, lorsqu'il chante les louanges d'Auguste, dit à Mécène :

Servit, Hispanæ vetus hostis oræ,
Cantaber, serà domitus catenà,

C'est encore ainsi, qu'écrivant à Auguste même,

il lui dit :

Cæsar, Hispana repetit penates
Victor ab orâ.

Lorsque Tibulle chante, sur les tons les plus élevés de la poésie latine, le panégyrique de Messala et qu'il passe en revue ses exploits les plus glorieux, il se garde bien d'employer une expression qui ne serait pas historique et lui dit :

Non te vicino remorabitur obvia marte
Gallia, nec Latis audax Hispania terris.

Quand Silius Italicus, qui recherche toujours l'expression poétique des Grecs, passe historiquement en revue l'armée du farouche Annibal, c'est de l'Hispanie, non de l'Ibérie, qu'il tire les troupes qui avaient glorieusement servi sous Asdrubal :

Altera complebant Hispanæ castra cohortes
Auxilia Europa genitoris parta tropæis.

Quoique Martial, entraîné par les exigences du style poétique, ne se soit pas toujours refusé l'em-

ploi du mot Ibérie, il est facile de reconnaître qu'il répugne à donner à son pays un nom fabuleux. C'est donc, *presque toujours*, sous le nom d'Hispanie, qu'il se rappelle, avec une tendresse filiale, le souvenir de sa patrie :

Vir celebris non tacende gentibus
Nostræ laus Hispaniæ,
Videbis altam, Liciniane, bilbilis.

Claudien même, qui écrivait dans le temps de la décadence de la littérature latine, et qui recherchait tant la pompe des expressions, abandonne le nom d'Ibérie lorsqu'il chante la gloire d'Honorius et que, lui citant un trait historique de la vie de son père, il lui dit que, si le Bosphore retentit des exploits de l'auteur de ses jours, le couchant et l'Hispanie revendiquent l'honneur d'avoir été son berceau :

.... Hispania patrem
Auriferis eduxit aquis. Te Gaudet alumno
Bosphorus ; hesperio de limite surgit origo.

Il me serait facile de constater, par de plus nombreuses citations, que la poésie même des Latins rejetait le mot Ibérie, lorsqu'elle affectait de ne pas

s'égarer, sur les traces des Grecs, dans la sphère des exagérations, ou des illusions poétiques ; que, s'assujétissant aux lois de la vérité historique, elle baissait les cordes de sa lyre et ne modulait que l'humble nom d'Hispanie, lorsqu'elle craignait que celui d'Ibérie, plus pompeux et plus poétique, n'imprimât à ses chants une teinte fabuleuse, ou, du moins, hyperbolique.

Aussi, l'Espagne, qui a toujours été, plus que l'Orient peut-être, la terre classique du stabilisme, n'a même point adopté la légère modification euphonique que les Romains ont fait subir à son nom primitif. Il est étonnant qu'on n'ait pas encore remarqué que les Espagnols ne donnent, même de nos jours, à leur pays que le nom de Spania, sans aucune autre altération que celle qu'ils ont été obligés, par le mécanisme de leur langue, d'introduire dans son orthographe. Cependant, il eut été bien aisé de le reconnaître.

Pour éviter le sifflement que la lettre S produit dans le commencement d'un mot, lorsqu'elle est immédiatement suivie d'une autre consonne, la langue espagnole exige impérieusement qu'elle soit précédée de la voyelle E. Les noms propres ne peuvent même pas se soustraire à cette loi générale.

On ne dit point, on n'écrit jamais, en espagnol, Stobée, Strabon, Spartacus, ou Sparta : il faut absolument dire et écrire Estobée, Estrabon, Espartacus, Esparta. Cette langue n'a donc nullement modifié la première syllabe du mot Spania, en l'écrivant *España :* elle n'a pas davantage modifié sa dernière syllabe, quoiqu'elle en ait supprimé la pénultième voyelle.

Cette langue veut encore qu'un léger trait horizontal placé sur une N, lorsqu'elle est suivie d'une voyelle, fasse prendre à cette consonne une prononciation très rapprochée de celle qu'elle aurait dans notre langue, si la voyelle qui la suit était précédée d'un I. Ainsi, dans le mot España, la dernière syllabe prend, en espagnol, une prononciation qui tient le milieu entre celles que les mots *nia* et *gnia* ont dans la langue française.

Il résulte donc de ces explications que le nom de *Spania*, qui fut donné à l'Espagne par les Phéniciens, il y a plus de trois mille ans, est encore, pour tous les Espagnols, sans la moindre altération, le véritable nom de leur pays.

CHAPITRE IV.

DE L'ÉPOQUE A LAQUELLE LES GRECS ONT COMMENCÉ A CONNAÎTRE L'ESPAGNE.

Rechercher à quelle époque les Grecs ont commencé à connaître l'Espagne, c'est s'exposer à s'égarer dans le pays des fables.

Quoiqu'il soit incontestable que les Grecs n'ont jamais connu l'Espagne par les Phéniciens, ou par les Carthaginois, un passage de l'historien Cornélius Bocchus prétendait que les Zacynthiens avaient fondé Sagonte deux cents ans avant la guerre de Troie. Si nous pouvions en croire cette tradition, qui n'a été recueillie que par Pline [1], et qui ne nous a été confirmée par aucun autre écrivain de l'antiquité, les Grecs, même Européens, auraient connu l'Espagne et se seraient établis sur son territoire presque aussitôt que les Phéniciens.

(1) Pline, lib. 16, cap. 40.

Une réfutation spéciale de cette hypothèse ne pourra trouver sa place que dans le chapitre que je consacrerai à l'examen des illustrations fabuleuses de l'Espagne. Je m'en tiendrai donc ici à jeter succinctement un regard critique sur les plus anciennes navigations qui soient attribuées aux Grecs, dans l'espoir d'arriver à l'époque où ils ont pu connaître l'Espagne pour la première fois.

Nulle tradition n'est moins historique et plus invraisemblable que celle qui nous a été transmise par Denys d'Halicarnasse du passage par mer des colonies arcadiennes qu'Œnotrus et Evandre conduisirent en Italie, l'une dix-sept générations, l'autre soixante ans avant la guerre de Troie. Quoique de savans philologues prennent encore toutes les fables des Grecs pour des faits historiques, il doit être permis de récuser, sur ces navigations, l'autorité d'un historien qui a tellement abusé du droit de recueillir les traditions fabuleuses des Grecs, que son premier livre n'est qu'une compilation des contes les plus puérils et les plus absurdes.

Le judicieux témoignage d'Homère suffirait pour faire rejeter ces prétendues navigations, puisqu'il ne fait aller les Arcadiens à la guerre de Troie

qu'en leur faisant fournir par Agamemnon des vaisseaux *complètement équipés* : mais Thucydide les condamne bien plus formellement encore puisqu'il nous affirme, qu'avant la guerre de Troie, il n'existait aucune marine dans toute la Grèce [1].

Comment donc serait-il possible d'admettre que soixante ans, que plus de cinq siècles même avant cette époque héroïque, des populations entières aient pu s'embarquer dans un port quelconque du Péloponèse, traverser toute la mer d'Ionie et poursuivre leur navigation jusqu'aux côtes occidentales de l'Italie? Aussi ces deux navigations ont-elles été rejetées par les plus judicieux écrivains des temps anciens et modernes. Tout en reconnaissant la haute antiquité des Œnotriens dans l'Italie, Strabon ne daigne même pas parler de la colonie d'Œnotrus et ne fait mention de l'expédition bien postérieure d'Évandre, que pour la déclarer fabuleuse [2]. Dans l'une de ses plus savantes dissertations, Fréret a démontré, jusqu'à l'évidence, que les anciens Pélasges n'ont pu pénétrer en Italie que par les Alpes septentrionales [3].

(1) Thucydide, lib. 1, cap. 4.
(2) Strabon, lib. 5, pag. 139.
(3) Fréret, *Œuvres complètes, hist des colonies grecques*, etc., 4e vol. pag. 209 à 225.

Les exploits maritimes de Minos second, roi de l'île de Crète, sont aussi des titres que les Grecs font valoir à la possession d'une marine très ancienne. Mais, aux yeux d'une critique impartiale, ces titres ne peuvent être qu'une usurpation sur l'antiquité de la marine phénicienne. Pour s'en convaincre, il suffit de parcourir rapidement ce que l'antiquité nous a transmis sur la naissance et sur la famille de ce législateur de l'île de Crète.

Quoique Hérodote n'eût fait que de vaines recherches pour savoir quels avaient été les ravisseurs d'Europe, Diodore, Ovide et Hygin nous disent que ce fut Jupiter même qui, sous la forme d'un taureau et par le secours de Mercure, enleva cette fille d'Agénor, roi de Phénicie. Long-temps avant ces écrivains, Paléphate avait dit que son ravisseur était un habitant de Gnosse, ville de l'île de Crète, et qu'il se nommait Taurus. Des autorités, recueillies par saint Augustin, prétendaient que ce ravisseur se nommait Xantus et qu'on lui donnait encore un autre nom : *Cujus, apud alios, aliud nomen invenimus.* Suivant Apollodore et Eusèbe, ce fut Astérius, roi de l'île de Crète, qui enleva Europe et qui en eut trois enfans. C'est donc évidemment pour concilier des opinions si diver-

gentes, que les mythologistes ont réuni les plus vraisemblables, en supposant que la fille d'Agénor fut enlevée par un Astérius, roi de l'île de Crète et surnommé Jupiter.

Cependant, aucune de ces traditions ne nous faisant connaître la famille de cet Astérius, ou son origine, et Pausanias ne nous apprenant rien en le disant fils d'Anax et petit-fils de la Terre [1], nous ne pouvons pas supposer qu'il faille chercher son origine dans la Grèce. Diodore est probablement le seul qui nous dise que Teutame, petit-fils d'Hellen et fils de Dorus, avait transporté dans l'île de Crète une colonie d'Œliens et de Pélasges, et qui, ayant épousé la fille de Crétès, en eut un fils qui fut cet Astérius, ce qui ne nous indique nullement encore l'origine de ce fabuleux Crétès, prétendu roi de l'île de Crète avant Astérius. D'ailleurs, cette expédition maritime de Teutame doit nécessairement être rejetée dans le grand nombre des compilations fabuleuses de Diodore, lorsqu'on lui oppose les passages de Thucydide que j'ai déjà cités, et lorsqu'on lit encore dans cet historien: « Qu'après le retour des

[1] Pausanias, *in attic.* lib 1, cap. 53.

« Héraclides dans le Péloponèse, c'est-à-dire qua-
« tre-vingts ans après la guerre de Troie, la Grèce
« fut trop agitée par des divisions intestines pour
« qu'elle put envoyer des colonies dans d'autres
« pays; que, *long-temps après*, les Athéniens en
« firent passer dans l'Ionie et dans la plupart des
« îles; les Péloponésiens dans l'Italie et dans la
« plus grande partie de la Grèce; mais que tous
« ces établissemens furent postérieurs au siège de
« Troie [1].

Quelle était donc l'origine du père de Minos premier? L'autorité de Thucydide ne nous permet pas d'admettre qu'il eût passé dans l'île de Crète d'aucune partie de la Grèce. Nous ne pouvons donc la chercher que chez des peuples qui eûssent, avant les Grecs, porté des colonies dans les îles de la mer Égée. Or, il est évident que ces peuples ne pouvaient être que les Phéniciens.

Si je consulte nos plus savans orientalistes, il me sera encore démontré que l'île de Crète n'a pu être habitée que par les Phéniciens jusqu'à l'époque où, suivant Thucydide, les Grecs ont pu y faire passer des colonies, car ils m'attesteront que,

(1) THUCYDIDE, lib. 1, cap. 12.

dans les langues arabe et syriaque, le premier nom de la Palestine fut Keritta ou Creth; que les peuples de cette partie de la Phénicie n'étaient connus des Hébreux que sous le nom de Créthi, ou Crétim, et que les Septante les ont souvent nommés Krettas; que dans le voisinage de Gaza, qui appartenait à la Phénicie avant de faire partie de la Palestine, il existait une ville, connue de saint Jérôme sous le nom de Minoa, et que ce nom de ville fut l'unique origine de la fable, recueillie par Étienne de Bysance, du voyage de Minos dans la Palestine [1].

Si j'ajoute, à des renseignemens déjà si positifs, que l'île de Crète n'a pu être prise par les Grecs pour le berceau de presque tous leurs dieux, que parce que leur culte y avait été apporté par les Phéniciens; qu'Atymnus, prince phénicien puisqu'il était frère d'Europe, avait un temple dans Cortys, ville de l'île de Crète; que, dans celle de Gaza, on célébrait des jeux et des courses de char en l'honneur du dieu Marnas, nom qui, en langue orientale, signifiait : *le seigneur des hommes*, et que ce

[1] Bochart, *Phaleg.* lib. 1, cap. 14, pag. 436 et seq.
Fourmont l'aîné, *Réflexions critiques sur les hist. des anc. peup.*, tome 2, lib. 3, cap 3, page 22.

nom de Marnas était, suivant Platon, celui du ministre de Minos premier ; que la femme de ce roi se nommait Ithone, nom qui, suivant le savant évêque d'Avranches, ne pouvait pas être d'origine grecque, puisqu'en langue chaldaïque, il signifiait *ancienne*, je croirai avoir suffisamment établi qu'Astérius, surnommé Jupiter, qui enleva, ou fit enlever Europe, que sa famille même et ses ministres, n'étaient pas moins d'origine phénicienne que cette fille du roi de Sidon; que, par une conséquence inévitable, la marine de Minos second, qui imposa un tribut à la ville d'Athènes, pour venger la mort de son fils Androgée ; qui subjugua toutes, ou presque toutes les îles de la mer Égée, mais qui ne fit aucune excursion à l'occident du Péloponèse, ne pouvait être qu'une marine phénicienne, absolument étrangère aux premières expéditions maritimes des Grecs.

Ce n'est donc pas à tort, qu'annulant eux-mêmes une partie de leurs anciennes illustrations héroïques, les Grecs nous ont transmis l'expédition des Argonautes comme leur premier essai de navigation. En effet, si le canevas historique de cet événement nous est trop formellement attesté par une multitude d'anciens monumens géographiques

et par l'opinion de plusieurs écrivains de l'antiquité, tels qu'Hérodote, Strabon, Cicéron, Eustathe, etc., pour qu'il soit possible de n'y voir, avec le savant Dupuis, qu'une fiction symbolique du mouvement des astres, il nous atteste aussi, qu'avant cette téméraire entreprise, les Grecs n'avaient point encore essayé d'ajouter la puissance d'une voile au simple mécanisme de la rame. Ainsi que le poëme de Valérius Flaccus, celui d'Apollonius de Rhodes nous présente une multitude de détails qui concourent à repousser toutes les traditions fabuleuses qu'on pourrait opposer à ce fait historique.

Suivant le poète grec, Jason, après s'être arraché des bras paternels, annonce à ses compagnons qu'Apollon va lui-même les guider à travers l'immensité des mers : il n'a fallu rien moins que le bras de Minerve pour construire le navire Argo. Cependant, avant de partir, Jason le fait entourer d'un cable bien tendu pour le fortifier contre la violence des flots : ce navire s'enfonce sous le poids d'Hercule et, dès qu'il est à la voile, les nymphes du mont Pélion, attirées par ce spectacle nouveau, se réunissent pour admirer cet ouvrage de la déesse d'Itone : Sténélus obtient même de Proserpine la permission de sortir de son tombeau pour

contempler avec avidité le navire qui porte ses anciens compagnons d'armes. Toutes les fois que la chute du jour, ou l'agitation des flots obligent les héros navigateurs à s'arrêter dans un port, ou dans une baie, ils abattent le mât de leur navire et ne se servent, pour ancre, que d'une pierre qu'ils changent auprès de la fontaine Artacie, parce qu'elle n'était pas assez pesante. Surpris enfin, dans un golfe dont ils ne peuvent plus sortir, ils portent sur leurs épaules, au travers des déserts, pendant douze jours et douze nuits, leur navire et tout ce qu'il contient.

Plus fidèle encore, non seulement dans la description géographique des pays que parcouraient les Argonautes, mais même dans la peinture des mœurs et des usages de leurs habitans, suivant les traditions que les Grecs en avaient conservées, Valérius Flaccus nous présente bien plus formellement cette expédition comme un fait héroïque qui frappait d'étonnement les hommes et les dieux, et faisait surgir les ombres de leurs tombeaux.

Pour exprimer que, suivant les Grecs eux-mêmes, le navire Argo fut la première embarcation qui eut osé s'aventurer sur l'élément des tempêtes,

le poète latin nous peint la surprise et l'épouvante de Borée à la vue d'une *masse extraordinaire* qui marche sur les flots : à la première bourasque qui vient assaillir les Grecs, il fonde le profond découragement qui les saisit sur la persuasion où ils sont que la mer est toujours en fureur et que, *si leurs ancêtres ont eu la prudence de ne jamais s'éloigner de ses rivages*, c'est parce qu'ils n'ignoraient point que cette violente agitation était constamment son état naturel : il fait enfin dire à Neptune que le navire Argo ouvre aux humains, pour descendre aux enfers, *une route qui leur était encore inconnue.* C'est aussi comme interprète de ces traditions des Grecs que, dans le troisième livre de la Pharsale, Lucain dit que la mort doit au navire Argo toutes les victimes que les flots et les vents conjurés précipitent dans le sombre empire.

Ce n'est pas qu'il fût possible que les Grecs eussent perdu le souvenir des navires qui, longtemps avant cette expédition, étaient entrés dans leurs ports, surtout celui de Danaüs, qui portait cinquante rames et dont l'entrée dans Argos n'avait que deux siècles d'antériorité sur le voyage des Argonautes. Mais ils ne tenaient compte des antiquités phéniciennes, ou égyp-

tiennes, que lorsqu'ils pouvaient se les approprier.

C'est donc par cela même que le navire Argo fut la première embarcation sur laquelle les Grecs osèrent élever une voile, qu'ils en firent, pour tous les peuples, le premier navire qui eut ouvert au genre humain une route encore inconnue pour descendre aux enfers. Leurs îles, à cette époque, même les plus célèbres, et toutes les côtes du Pont-Euxin, sans en excepter celles sur lesquelles, depuis plusieurs siècles, Sésostris avait abandonné des peuplades égyptiennes [1], étaient encore, suivant le témoignage de Valérius Flaccus, bien éloignées de ce premier pas dans l'art de la navigation. Lorsqu'il fait aborder les Argonautes dans l'île de Lemnos, l'une des plus considérables de la mer Égée, il nous dit que c'était sur des radeaux, tissus de branches de saules, ou d'osiers, que ses habitans passaient dans la Thrace, pour s'y livrer à des incursions hostiles et en rapporter un riche butin. Il nous dit aussi, qu'après l'enlèvement de Médée, lorsque le roi de la Colchide voulut envoyer à la poursuite de Jason, il ne fallut qu'un jour pour

(1) Je ne fais ici que déférer à l'autorité d'Hérodote et à la tradition la plus accréditée, car il me semble plus probable que Sésostris ne laissa que des Éthiopiens dans la Colchide.

abattre des arbres, les faire descendre d'une montagne, construire et mettre à flot toutes les embarcations avec lesquelles Absyrthe eut bientôt rejoint les fugitifs, et qu'elles ressemblaient à une nuée d'oiseaux qui nageaient sur la surface de la mer.

Telle fut donc, jusqu'à une époque qui, suivant tous les synchronismes, ne peut pas remonter au-delà de quarante ans avant la guerre de Troie, la marine des Grecs, même des Grecs insulaires : elle devait nécessairement se borner soit aux radeaux, ou aux pirogues creusées dans des troncs d'arbres, dont se servaient les habitans de l'île de Lemnos et ceux des côtes du Pont-Euxin, soit à de faibles barques, tissues d'osiers et couvertes de cuir dont, suivant Hérodote, Timée de Sicile, Strabon, Pline, Lucain, Sidoine Apollinaire, etc., faisaient usage, beaucoup plus tard encore, les Assyriens, les Ethiopiens, même des peuples Egyptiens, les Vénètes, les Saxons et les anciens Hispaniens.

Or, sans remonter jusqu'à la prétendue navigation d'Œnotrus, serait-ce donc avec des embarcations si fragiles que, plus de cent cinquante ans avant l'expédition des Argonautes, les Zacynthiens auraient pu transporter une colonie depuis

la mer d'Ionie jusqu'aux côtes orientales de l'Hispanie ? Serait-ce enfin contre une impossibilité si manifeste, et contre plusieurs témoignages d'Hérodote et de Thucydide[1], que pourrait prévaloir une obscure et fabuleuse tradition, recueillie par Cornélius Bocchus qui nous est complètement inconnu ?

Quand bien même Thucydide ne nous dirait pas formellement que la célèbre expédition de la guerre de Troie fut très éloignée d'avoir l'importance que lui ont donnée les récits des poètes[2], les chants d'Homère suffiraient pour nous démontrer que les mille vaisseaux des Grecs ne furent que de faibles barques, dont quelques-unes seulement pouvaient rivaliser avec celle qui avait porté les Argonautes aux rives de la Colchide.

Sans nous arrêter aux exagérations poétiques, dont il faut cependant tenir compte, nous voyons dans l'Illiade que les vaisseaux d'Achille et ceux de Philoctète étaient les seuls qui portassent cinquante hommes, comme le navire Argo, et que ces plus fortes embarcations n'avaient aussi pour ancres que des pierres portatives; qu'on n'employait que des rouleaux et la force des bras pour

(1) Thucydide, lib. 1, cap. 10 et 11.

les fréquentes opérations de les mettre à sec et de les remettre à flot : nous voyons aussi que le vaisseau choisi par Agamemnon et placé sous la conduite d'Ulysse, pour renvoyer solennellement la belle Chryséis à son père, n'était, comme les autres embarcations, qu'une misérable barque armée de vingt rameurs.

Il faut donc en conclure que les Grecs n'avaient pas encore fait un second pas dans l'art de la navigation ; et il ne me sera pas inutile de l'avoir constaté, lorsque j'aurai à réfuter les traditions fabuleuses qui ont fait aborder sur plusieurs points des côtes de l'Hispanie, immédiatement après la guerre de Troie, les plus célèbres héros Grecs et Troyens.

Après la guerre de Troie, les Cariens, dont le pays a d'abord porté le nom de Phénicie; les Lydiens, qui avaient avec eux tant de rapports de mœurs et de voisinage; les Pélasges et les Thyrrhéniens passent pour avoir été les plus anciens navigateurs, c'est-à-dire, suivant plusieurs témoignages d'Hérodote et de Thucydide, les plus anciens peuples qui aient fait, sur des barques et sans perdre les côtes de vue, le métier, alors honorable, de pirates et de brigands. Mais, ni l'histoire, ni même la fable, ne les ayant fait passer à l'Occident des îles

de Sardaigne, ou de Corse, il n'est pas possible de supposer qu'ils aient eu connaissance des côtes de l'Hispanie.

Les Rhodiens, suivant quelques traditions moins invraisemblables, sont venus, avant l'établissement des Olympiades, fonder Rhodope, aujourd'hui Rosas, en Catalogne. La plus importante des autorités qu'il soit possible de produire en faveur de ces traditions, est celle de Strabon. En parlant d'Emporias et des autres colonies que les Phocéens d'Ionie, établis à Marseille, avaient fait passer dans l'Hispanie, ce géographe s'exprime en ces termes : « Ici est Rhodope, ville des Emporiens : *quelques-* « *uns disent* qu'elle a été fondée par les Rhodiens ; « la Diane d'Ephèse y a un temple comme à Empo- « rias : j'en dirai la cause lorsque je parlerai de « Marseille [1]. » Lorsqu'il entre ensuite dans tous les détails qui concernent Marseille, il explique en vertu de quel oracle, les Phocéens d'Ionie commençaient par élever un temple à la Diane d'Ephèse dans toutes leurs colonies [2].

Il me semble donc qu'il serait difficile, surtout, lorsqu'on considère qu'Emporias et Rhodope

(1) Strabon, lib. 3, page 111, et lib. 14, page 450.
(2) *Idem*, lib. 4, pag. 124.

étaient situées dans un petit golfe, à deux lieues de distance et en face l'une de l'autre, de conclure du rapprochement de ces deux textes, que Strabon adoptait la tradition qui attribuait aux Rhodiens la fondation de cette dernière ville. Aussi, de savans philologues, tels que Cellarius, l'évêque d'Avranches et même les frères Mohedano, n'ont-ils vu dans la première population de Rhodope qu'un démembrement de la colonie d'Emporias. Quoiqu'il en soit, pour se convaincre que les Rhodiens n'auraient pu donner leur nom à la ville de Rhodope, que deux ou trois siècles avant l'ère vulgaire, il suffit de se rappeler que la marine de l'île de Rhodes n'a eu que deux époques célèbres; que la première, comme le savant Bochart l'a démontré jusqu'à l'évidence, non par des étymologies hasardées, mais par des rapprochemens historiques et géographiques, était phénicienne et ne s'étendit point au-delà de la mer Egée [1]; et que la seconde n'a commencé que sous les successeurs d'Alexandre.

Après les Rhodiens et vers le milieu du 8e siècle avant notre ère, les habitans de Milet en Ionie,

[1] Bochart, Phaleg., lib. 1, cap. 15.

originaires, suivant Strabon, de l'île de Crète, et dont, par conséquent, la première marine devait être phénicienne, se sont rendus célèbres par le nombre considérable de colonies qu'ils ont fondées. Plusieurs chapitres des 4e 5e et 6e livres de Pline et toute l'antiquité nous attestent qu'ils transportèrent de nombreux établissemens dans le fond de la mer Egée, dans la Phrygie, dans la Thrace, sur divers points des côtes du Pont-Euxin et jusque dans l'Arabie heureuse. Mais, on chercherait vainement encore, dans les anciens écrivains, un seul passage historique, ou même fabuleux, qui put autoriser la supposition qu'ils connûrent les côtes de l'Hispanie, ou même qu'ils s'approchèrent des parties occidentales de la Méditerranée. Il est donc temps, enfin, d'abandonner la fable et d'interroger l'histoire, pour savoir à quelle époque les Grecs ont commencé à connaître l'Hispanie.

Hérodote nous atteste « *que les Phocéens d'Ionie furent les premiers des Grecs* qui aient entrepris de « longues navigations, et *qui aient fait connaître* « *aux autres Grecs* la mer Adriatique, les côtes de « la mer Thyrrhénienne, l'*Ibérie et Tartesse*[1]. »

[1] Hérodote, lib. 1, cap. 163

Il nous dit ensuite : « Que le pilote Coléus de « Samos, en voulant se rendre de l'île de Platée « en Egypte, fut jeté par une tempête sur les côtes « de Tartesse et que la vente de sa cargaison lui « procura des bénéfices très considérables, *parce « que nul autre navire n'était encore entré dans ce « port* [1]. »

A l'appui de ces témoignages historiques, Thucydide nous dit : « Que les Corinthiens furent « les premiers des Grecs à construire des trirêmes « et qu'Aminoclès de Corinthe en construisit « quatre pour les Samiens. » Il ajoute : « Que « depuis l'époque où ce constructeur vint à Samos, « jusqu'à la fin de la guerre du Péloponèse, il ne « s'était écoulé que trois cents ans tout au plus [2]. »

Ne résulte-t-il pas évidemment de la concordance de ces renseignemens authenthiques : 1° Que ni les Grecs européens, ni même les Grecs asiatiques, n'ont connu l'Hispanie avant la relâche involontaire de Coléus de Samos à Tartesse : 2° Que la première marine de l'île de Samos ne pouvait remonter qu'à l'an 703 avant l'ère chrétienne ; 3° Que la relâche de Coléus à Tartesse, événement

(1) Hérodote, lib. 4, cap. 152.
(2) Thucydide, lib. 1, cap. 13

que les calculs du savant Ussérius, adoptés par le célèbre Mayans y Siscar, ont placé vers l'an 640 avant la même ère [1], ne fit point encore connaître ce pays aux autres Grecs, *puisqu'ils ne le connûrent que par les Phocéens d'Ionie.*

Voyons donc à quelle époque ces peuples Asiatiques ont commencé eux-mêmes à connaître l'Hispanie et à y former des établissemens. Ici, du moins, nous n'aurons pas à regretter la perte des monumens historiques.

Ce fut sur la fin de 7e siècle avant l'ère chrétienne que des Phocéens d'Ionie, *qui n'avaient pas encore navigué au-delà de l'île de Corse*, osèrent, pour se soustraire au joug des Perses, parcourir les côtes de la Méditerranée : ils entrèrent dans le Tibre, contractèrent avec les Romains des liaisons très intimes et, de là, fûrent jeter les fondemens de Marseille. Peu de temps après, la ville de Phocée étant tombée sous la domination des Perses, et la plus grande partie de ses habitans ayant été chercher un asile auprès de cette première colonie, Marseille, surchargée de population, en envoya la surabondance former, sur les côtes de l'Hispanie,

(1) Mayans y Siscar, *Origines de la Leng. Española*, tome 2, page 13.

les établissemens d'Emporias, de Dianium et de Menaca, qui prirent ensuite de grands accroissemens [1].

Cependant, je ne crois pas hasarder une assertion téméraire en disant que, pendant tout le siècle qui suivit la fondation de Marseille, c'est-à-dire jusqu'à l'époque du voyage du Scylax, on chercherait en vain des traces historiques de la navigation de quelques autres Grecs, sur un point quelconque des côtes de l'Hispanie. Ce n'est donc, comme je vais essayer de l'établir, que par la publication du périple de ce navigateur, que les Grecs européens ont commencé à connaitre l'Hispanie.

[1] Hérodote, lib. 1, cap. 163, 166 et 167. — Thucydide, lib. 1. cap. 13. — Strabon, lib. 3, passim — Tite-Live, lib. 34, cap. 9. — Aulu-Gelle, lib. 10, cap 16. — Justin, lib. 43, cap. 3-5. — Amm. Marcel., lib. 15, cap. 9., etc., etc.

CHAPITRE V.

ORIGINE DE LA FAUSSE DÉNOMINATION QUE LES GRECS ONT FAIT PRENDRE A L'HISPANIE, EN LA NOMMANT IBÉRIE.

Nous venons de reconnaître, qu'avant la publication du voyage de Scylax, l'Espagne n'était encore connue que des Phéniciens, des Carthaginois et des Phocéens d'Ionie établis à Marseille; que ce fait historique nous est même confirmé par l'impossibilité de trouver, dans un écrivain quelconque, antérieur au voyage de ce navigateur, le nom d'Ibérie *appliqué à l'Espagne.*

Cependant, par le plus étrange, par le plus inexplicable des phénomènes littéraires, la critique n'a pas encore daigné s'arrêter à une observation si simple, qui aurait évidemment suffi pour la conduire à examiner sur quels titres Scylax a donné à l'Espagne le nom d'Ibérie, et pour lui faire reconnaître qu'il n'a fait que lui imposer arbitrairement le nom du premier, ou plutôt du seul fleuve de l'Hispanie dont il ait pu connaître l'embouchure. Je vais donc essayer de soumettre à une

critique impartiale le premier monument qui ait fait usurper à l'Espagne le nom d'Ibérie.

Le périple de Scylax de Caryande est généralement placé vers l'an 500 avant l'ère chrétienne. Les faibles notions que ce navigateur avait obtenues de l'Espagne, en parcourant ses côtes méridionales et orientales, se réduisent à ce peu de mots que j'emprunte à la traduction de S. Ch. Poncelin. « Les premiers peuples de l'Europe qui se pré-« sentent sont les Ibères, nation indigène dont le « territoire est arrosé par le fleuve Ibère. Là, sont « deux îles qui portent le nom de Gadès. Dans « l'une d'elles est une ville éloignée d'un jour de « chemin des colonnes d'Hercule. On y voit aussi « une ville grecque nommée Emporium : elle a « été peuplée par une colonie de Marseillais. Les « côtes de l'Ibérie comportent une navigation de « sept jours et sept nuits. A la suite des Ibères, « sont les Ligures dont la population est mélangée « avec celle des premiers; ils s'étendent jusqu'au « fleuve Rhodanos [1]. »

Toute la géographie que Scylax nous donne de l'ancienne Hispanie étant renfermée dans les

[1] Scylax, à la suite de la *Trad. de Pausanias*, tome 4, page 318; Paris, 1797.

noms *du fleuve Ibère*, *des colonnes d'Hercule*, *des îles de Gadès et de la ville d'Emporium*, il est évident qu'il n'y avait connu que ces quatre points géographiques. Or, il n'avait pu trouver, dans les îles de Gadès et auprès des colonnes d'Hercule, que les Phéniciens qui s'y étaient établis depuis plus de neuf siècles : il n'avait vu, de son propre aveu, que des Grecs asiatiques à Emporium. Il est donc de toute impossibilité qu'il ait pu voir de prétendus peuples Ibères sur tout autre point de l'Hispanie que vers l'embouchure du fleuve Ibère.

Nous allons reconnaître qu'il doit nécessairement résulter de ce premier aperçu qu'il a cru *que des peuples qui n'étaient ni Phéniciens, ni Grecs, et dont l'origine lui était inconnue, ne pouvaient être que les indigènes du pays, et qu'il devait leur donner le nom d'Ibères, parce qu'ils habitaient sur les bords d'un fleuve qui portait ce nom d'Ibère*, comme les Grecs avaient déjà donné le nom d'Egyptiens aux habitans d'un vaste pays dans lequel Homère avait placé un fleuve Egyptus.

Cependant, et cette remarque est très importante, Scylax n'avait pas pu voir des peuples nommés Ibères sur le seul point géographique de

l'Hispanie où il n'eut pas trouvé des Phéniciens, ou des Grecs. Suivant Strabon, il n'avait pu voir, à l'embouchure de l'Ibérus, que la ville Dertossa, située sur l'Ibérus même; et, vers l'embouchure de ce fleuve, que les villes Cherronesus, Oleatrum et Cartalias [1]. Suivant Ptolémée, il n'avait pu y voir que les Ilercaones, que le promontoire Tenebrium et le port Tenebris [2]. Suivant Rufus Festus Avienus, il n'avait pu y voir que le Lacus Naccararum, ou Naccararum, qui touchait à l'embouchure de l'Ibérus, et qu'une petite île auprès de laquelle avaient été situées les villes Hylactes, Hystra, Sarna et Tyrichæ qui n'existaient plus de son temps [3]. Or, ni ces noms de villes, ni ces noms de lieux n'autorisent à supposer qu'ils fussent habités par de prétendus Ibères.

On ne pourrait même pas avoir recours à une fausse analogie de noms et prétendre que les Celtibériens pouvaient s'étendre jusqu'à l'embouchure de l'Ibérus, puisque toute l'antiquité repousse cette supposition. Strabon et Ptolémée placent, en première ligne des peuples divers qui séparaient

(1) Strabon, lib. 3, page 110.
(2) Ptolémée, lib. 2, cap. 6.
(3) Avienus, *in oris maritimis*, vers. 492-498.

les Celtibériens de la Méditerranée, les Edétani, ou Sédétani, qui étaient situés dans l'intérieur des terres [1] : Tite-Live dit aussi que la Celtibérie était placée entre les deux mers, au centre de l'Hispanie : *Celtiberia, quæ* MEDIA *inter duo maria est* [2]. Scylax n'avait donc pu voir dans l'Hispanie ni des Ibères, ni même des Celtibériens.

Plusieurs noms géographiques de peuples et de lieux, qui étaient situés entre l'Ibérus et les Pyrénées, pourront nous attester plus tard que Scylax n'avait pu voir que des peuples Celtiques vers l'embouchure de l'Ibérus. Mais, dès ce moment même, il devient impossible d'en douter lorsque nous voyons, qu'en arrivant, dans les Gaules, aux fleuves *Il-Iberis* et Ruscino, et aux deux villes qui portaient les noms de ces deux fleuves, retrouvant un autre fleuve *Iberis* et *les mêmes peuples Celtiques*, il donne encore à ces peuples le nom d'Ibères : car ici, ce ne sont plus des peuples dont l'origine puisse être controversée par des idées systématiques, ce sont des Celtes purs suivant Polybe, les plus anciens Celtes des Gaules suivant Strabon, qu'il nomme encore Ibères, *uniquement*

(1) STRABON, lib. 3, pag. 112. PTOLÉMÉE, lib. 2, cap. 6.
(2) TITE-LIVE, lib. 28, cap. 1.

parce que la ville qu'ils habitaient et le fleuve sur lequel ils étaient placés portaient, l'une et l'autre, le nom d'Ibéris.

Il n'est même pas possible d'élever un doute à cet égard, puisque Polybe, dans les fragmens qui nous en restent et dans un passage de son 34e livre qui nous a été conservé par Athénée, nous atteste deux fois que les villes *Il-Iberis* et Ruscino n'étaient habitées que par des peuples Celtiques [1]; que Diodore ne connaissait que des Celtes entre Marseille et les Pyrénées [2]; que Strabon reconnaissait aussi les habitans de Ruscino et d'Il-Iberis *pour les plus anciens Celtes des Gaules* [3], et que Tite-Live, en donnant toujours le nom de Gaulois à ces peuples, nous confirme surabondamment ces témoignages historiques [4].

Je dirai plus, les Ligures qui, suivant Scylax, étaient mélangés jusqu'au Rhône avec les Celtes qu'il nommait Ibères, ne pouvaient être eux-mêmes que des peuples celtiques de la famille des Om-

(1) Polybe, lib. 3, pag. 191, et lib. 34, *apud Athén.* lib. 8, *ab initio.*
(2) Diodore de Sicile, lib. 5.
(3) Strabon, lib. 3, pag. 115
(4) Tite Live, lib. 2, cap. 34, etc.

bri, puisque, indépendamment des justifications que l'antiquité pourrait nous fournir, suivant l'autorité si imposante du célèbre Fréret (lorsqu'il ne parle pas des peuples Ibériens) le nom de Ligures n'était qu'un surnom donné à une tribu des peuples celtiques, et que, dans la langue de ces peuples, le mot *Lli-gour* signifiait homme de mer [1].

S'il faut nécessairement conclure de ces observations que Scylax n'a pu connaître, sur les côtes de l'Hispanie et des Gaules, que des Phéniciens, des Grecs, des peuples Celtiques et des Ligures qui étaient aussi des Celtes, il devient évident qu'il n'a pu donner le nom d'Ibères aux peuples qu'il prenait pour les indigènes de l'Hispanie, *tant dans les Gaules que sur les bords de l'Ibérus*, qu'en leur imposant arbitrairement le nom identique de leurs fleuves Il-Ibéris et Iberus, et que, dès lors, *tous les Ibères de ce navigateur ne sont que des peuples imaginaires qu'il a substitués à des peuples celtiques.*

Cependant des erreurs si manifestes, reproduites inconsidérément par Hérodote, ont été la base fondamentale des divers systèmes Ibériens

[1] Fréret, *OEuvr. compl.*, tome 4, page 206.

que les temps modernes ont fabriqués sur les antiquités de l'Hispanie, car, très certainement, je le répète, il serait impossible de trouver les noms d'Ibérie, ou d'Ibériens, appliqués à l'ancienne Hispanie, ou à ses habitans, comme une dénomination nationale, par un seul écrivain antérieur à Scylax. A l'appui de cette assertion, je me bornerai à rappeler que, vers la fin du quatrième siècle avant l'ère chrétienne, le nom d'Ibérie était encore tellement inconnu dans la littérature ancienne, qu'Ephore, suivant le témoignage de l'historien des Juifs, prenait ce nom géographique pour celui d'une ville [1].

Après Scylax, Hérodote est le premier des écrivains qui ait donné à l'Espagne le nom d'Ibérie. Il ne pouvait en parler que sur l'autorité de ce géographe, puisqu'il nous prouve lui-même qu'il ne connaissait nullement ce pays. Il prenait, pour le nom d'une ville, celui des Pyrénées et plaçait les sources de l'Ister auprès de cette ville imaginaire ; il convenait même, en propre termes, qu'il ne pouvait rien dire de positif sur les contrées situées à l'extrémité occidentale de l'Europe [2].

[1] Josèphe contre Appien, lib. 1, cap. 3.
[2] Hérodote, lib. 2, cap. 33 — Lib. 3, cap. 115.

Mais, quoique Hérodote ne donnât à l'Espagne le nom d'Ibérie que d'après les erreurs capitales de Scylax, les Athéniens qui, l'an 444 avant notre ère, lui décernèrent, à la fête des Panathénées, la gratification de dix talents après avoir entendu la lecture de son histoire; qui firent prendre les noms des neuf muses aux neuf livres de cet ouvrage, ne lui demandèrent pas s'il était bien certain que les contrées nouvellement découvertes dont il leur parlait portaient à juste titre le nom d'Ibérie. Dès lors, ce nom d'Ibérie qui préparait d'innombrables confusions entre les antiquités d'une petite contrée asiatique et celles de l'Hispanie; qui devait être le germe de plusieurs systèmes contradictoires sur l'origine des chimériques peuples Ibériens, fut pour tous les Grecs, pour leurs géographes, leurs historiens, leurs philosophes, comme pour leurs poètes, le seul nom historique et géographique de l'Espagne.

Une erreur si grave, qui ne pouvait enfanter que de nouvelles erreurs, ne tarda pas à jeter des racines si profondes que, dans l'antiquité, dans le moyen-âge et dans les temps modernes, il ne fut possible qu'à la langue latine de parler de l'ancienne Hispanie sans lui donner ce nom d'Ibérie;

que toutes les traditions d'un pays asiatique fûrent attribuées à l'Espagne et que de savans philologues mirent très sérieusement en question si les Ibériens asiatiques étaient venus donner à la péninsule hispanique le nom d'Ibérie, ou si les anciens Hispaniens avaient porté dans l'ithsme du Caucase le prétendu nom de leur pays.

J'ai déja reconnu que, si la littérature latine repoussa toujours, en parlant de l'Espagne, cette fausse dénomination d'Ibérie et ne l'admit jamais qu'à titre de licence poétique, c'est parce que les Romains et leurs alliés maritimes avaient nécessairement connu le nom qu'elle avait reçu des Phéniciens, long-temps avant que Scylax et Hérodote lui eussent fait prendre celui d'Ibérie. J'ose croire qu'il me sera facile de prouver que Scylax est tombé dans une grande erreur, même en prenant le nom de l'Ibérus pour une dénomination indigène ; mais je dois essayer d'abord de constater que les Celtibériens n'étaient, comme les prétendus Ibères, que de véritables peuples Celtiques.

CHAPITRE VI.

DE L'ORIGINE DU NOM DES CELTIBÉRIENS.

Lorsqu'on lit dans l'histoire d'Hérodote, de l'un des plus graves écrivains de l'antiquité, que les Lydiens, pressés par une horrible famine, parvinrent, pendant dix-huit ans, à se distraire de la faim qui les tourmentait, par des jeux de dés et d'osselets, même par des exercices violens, et qu'ils finirent par embarquer assez de vivres pour entreprendre une longue navigation [1]; quand on considère que ces absurdités historiques et des accessoires non moins fabuleux ont été répétés par des écrivains judicieux, tels que Strabon et Velleius Paterculus, et que, jusqu'à nos jours, la critique n'avait pas encore fait justice de ces contes ridicules, on conçoit facilement, qu'à force de répéter, sur l'unique autorité d'un ON DIT de Diodore de Sicile, que les Celtibériens étaient un

(1) HÉRODOTE, lib. 1, cap. 94.

mélange de Celtes et d'Ibères, on soit parvenu à faire passer cette fable pour un fait historique.

Nous lisons dans le cinquième livre de Diodore, c'est-à-dire dans la partie la plus fabuleuse de ses compilations historiques et mythologiques, que l'embrâsement des Pyrénées en fit couler des ruisseaux d'argent ; que les îles Cassitérides étaient situées au-dessus de la Lusitanie ; que les Pyrénées avaient reçu leur nom de la belle Pyrène qui fut l'amante d'Hercule. C'est dans ce livre que Diodore nous donne, sur les mœurs des Gaulois et des Celtibériens, des détails qui ne ressemblent nullement à ce qu'en ont dit, avant et après lui, Polybe et Strabon ; c'est enfin dans ce même livre qu'il ajoute : « On raconte que les Celtes et les Ibériens se firent « long-temps la guerre au sujet de leur habitation : « Mais, que ces peuples, s'étant enfin accordés, « habitèrent en commun le même pays et que, « s'alliant les uns aux autres par des mariages, « ils prirent le nom de Celtibériens, composé « des deux autres [1]. »

La première des conditions à remplir, pour porter sur cette tradition un jugement impartial, est

[1] Diodore, lib. 5, trad. de Terrasson, tome 2, page 242.

de remonter jusqu'aux plus anciens renseignemens qui nous aient été transmis sur les Celtibériens et sur les peuples de l'intérieur de l'Hispanie, par des écrivains dignes de confiance. Je vais donc consigner ici ce que Polybe et Strabon nous ont dit des temps primitifs de ces peuples.

Nous savons que ce fut comme homme de lettres, honoré de l'estime et de l'amitié de Scipion Emilien, que Polybe le suivit au siège de Numance. Il voulut acquérir par lui-même, sur l'Hispanie, des connaissances que les Grecs *n'avaient pas encore pu obtenir*. C'est ce qu'il nous atteste lui-même dans un passage trop important pour que je puisse me dispenser d'en donner un extrait.

« De tous les écrivains, dit cet historien, qui « ont parlé de la situation et de la nature des pays « qui sont relégués à l'extrémité du monde, il n'en « est aucun, ou presque aucun, qui ne soit tombé « dans de fréquentes erreurs...... Dans les temps « où ils vivaient, il arrivait rarement que les « Grecs attachassent quelque intérêt à connaître « des lieux qui sont les bornes de la terre. *Cette « connaissance leur était même impossible.* On ne « pouvait pas alors voyager par mer sans s'expo-

« ser à une infinité de dangers : les voyages par « terre étaient encore plus dangereux. Lors même « que la nécessité, ou une impulsion volontaire, « conduisait un étranger sur ces parages, il n'en « rapportait aucun renseignement. Comment, en « effet, eut-il été possible qu'il obtint par lui-« même des éclaircissemens *dans des lieux qui « étaient ou déserts, ou absolument barbares, et « dont les habitans n'auraient pu lui fournir au-« cune lumière*, soit en raison de leur grossière « ignorance, soit parce qu'il n'eut pas entendu « leur langage ?

« Il ne serait donc pas juste de censurer avec « trop de rigueur les historiens qui se sont trom-« pés quelquefois, ou qui n'ont pas communiqué, « *sur ces extrémités de la terre, des lumières qu'il « leur était, non seulement difficile, mais impossible « d'obtenir*........ Je supplie donc mes lecteurs de « vouloir bien m'accorder la plus sérieuse atten-« tion. J'ose les assurer que j'y ai quelques droits « par les travaux pénibles que je me suis imposés « et par les dangers qui ne m'ont pas effrayé *dans « mes voyages en Afrique, dans l'Ibérie et dans les « Gaules*, dans mes navigations sur l'Océan, au-« tour des côtes de ces pays, pour reconnaître les

« erreurs des anciennes relations et procurer aux « Grecs ces connaissances [1]. »

Après avoir parlé des Gaules, voici comment Polybe s'exprime encore sur l'Hispanie.

« Le reste de l'Europe qui, à partir des Pyré- « nées, appartient au couchant et aux colonnes « d'Hercule, est environné d'un côté par la Mé- « diterranée, de l'autre par l'Océan. *La partie « qui s'étend de la Méditerranée jusqu'aux colonnes « d'Hercule a reçu le nom d'Ibérie* [2] *: celle qui est « située sur l'Océan n'est encore désignée par aucune « dénomination générale, parce qu'il n'y a que peu « de temps qu'elle a été explorée, et qu'elle est habitée « par une grande quantité de peuplades barbares* [3].

Dans plusieurs passages de son 3e livre, Strabon nous atteste aussi l'état de barbarie complète dans lequel étaient plongées toutes les peuplades de l'Hispanie, à l'époque où les Romains commencèrent à les connaître, en n'exceptant que celles qui étaient situées sur les côtes de la Médi-

(1) Polybe, lib. 3, pag. 209 et seq.

(2) Il est très important de ne pas perdre de vue que Polybe n'accorde le nom d'Ibérie qu'à la partie des côtes de l'Hispanie qui avait reçu de Scylax cette fausse dénomination. Il ne fait donc que suivre la géographie de ce navigateur.

(3) Polybe, lib. 3, pag. 191.

terranée et qui avaient été plus ou moins civilisées par la fréquentation des Phéniciens, des Carthaginois et des Grecs asiatiques. Il nous dit même, en propres termes, que tous les peuples de l'Hispanie, principalement ceux des contrées septentrionales, *ressemblaient à des bêtes féroces, autant par leur barbarie et la férocité de leurs mœurs, que par leur intrépidité : neque fortitudine tantum, sed crudelitate et furore feras imitantur* [1]. Dans un autre passage, *en parlant spécialement des Celtibériens*, il nous dit, qu'avant d'avoir été civilisés par les Romains, ils étaient beaucoup plus barbares et plus féroces que toutes les autres peuplades de l'Hispanie : *celtiberi quondam* OMNIUM MAXIME FERI INHUMANIQUE HABITI [2].

Cependant, Strabon, dans un parfait accord avec le passage capital de Polybe que je viens de citer, nous dit aussi que les Lusitaniens, dont la plupart vivaient sur leurs montagnes, couchant par terre, ne mangeant que du gland, ne buvant que de l'eau, se livraient tous au brigandage ; que tous les Hispaniens, attachés à la vie des forêts, avaient une répugnance invincible à se réunir

(1) STRABON, lib. 3, pag. 113 et 114.
(2) *Idem*, lib. 3, pag. 103.

dans des villages ; qu'à l'exception de ceux qui habitaient les environs des côtes de Malaca, ils tenaient tous de la bête féroce par leur état de barbarie complète, et qu'ils se livraient tous au brigandage comme les Lusitaniens; que les Galiciens n'avaient aucune idée d'une divinité quelconque : il compare enfin les mœurs barbares des Cantabres et des nombreuses peuplades celtiques de l'Hispanie à celles des Thraces et des Scythes [1].

Quel devait donc être l'état de barbarie des Celtibériens, puisqu'ils étaient BEAUCOUP PLUS BARBARES ENCORE ET PLUS FÉROCES que toutes les autres peuplades de l'Hispanie !

Ce n'est donc pas sur ces témoignages de Polybe et de Strabon que M. Adrien Balbi a pu voir, dans les Celtibériens, *un mélange de Celtes et d'Ibériens purs*, en se fondant sur ce qu'ils étaient, lorsqu'on a commencé à les connaître, *très avancés dans la civilisation* [2].

Un véritable savant serait le premier à me condamner si je me dispensais de soumettre à son propre jugement les erreurs qu'il me semble

(1) STRABON, lib. 3, pag. 106, 107, 112, 113 et 114.

(2) M. BALBI, *Atlas Ethnographique*, planche XI, 1er tableau.

avoir adoptées de confiance sur les Celtibériens, sur les Ibères et sur l'ancienne langue ibérienne.

Je me permettrai donc de supposer que des peuples qui, suivant Polybe, étaient si barbares et plongés dans une ignorance si grossière, *qu'il eût été impossible d'en obtenir quelques renseignemens sur le pays qu'ils habitaient;* qui, suivant Strabon, étaient *les plus barbares et les plus féroces de toutes les peuplades de l'Hispanie*, n'avaient pu ni transmettre, ni même conserver le souvenir des circonstances de leur premier établissement dans ce pays; car on aurait probablement dû conclure de ce que le druidisme n'a jamais pénétré dans l'Hispanie, que les Celtes devaient y être établis longtemps avant qu'ils eussent reçu, dans les Gaules, la très ancienne institution des Druides.

Si déjà, sur cette seule considération, la tradition de Diodore doit nous paraître dépourvue de tout caractère d'authenticité, pouvons-nous hésiter à la déclarer fabuleuse, lorsqu'il nous est démontré que, de part et d'autre, ce sont des peuples barbares jusqu'à la férocité qui, suivant elle, auraient terminé, par la plus affectueuse réunion de leurs noms et de leurs familles, une

guerre d'extermination ? Ce n'est pas, du moins, aussi paisiblement que, dans la plus haute antiquité, les Scythes, les Celtes, les Pélasges et toutes leurs subdivisions terminaient leurs guerres d'envahissement.

Il est vrai qu'il serait possible de m'opposer que la tradition de Diodore a été répétée par Silius-Italicus, par Martial, par Lucain et même par Appien. Mais tous ces témoignages se réduisent à la seule autorité de Diodore qui ne répétait lui-même qu'une fable populaire. S'autoriser des citations de Martial, de Silius-Italicus et de Lucain, ce serait oublier qu'une tradition, même évidemment fabuleuse, peut obtenir une place dans un badinage érotique et dans des poëmes épiques qui ne vivent que de fictions. En nous prouvant qu'il connaissait la tradition de Diodore, Appien, qui écrivait sous Antonin, ne nous a laissé qu'un trait d'érudition qui ne peut pas faire autorité.

Au reste, la signification primitive du mot *Celtibérien* n'a point encore été classiquement déterminée. Si Étienne de Bysance, l'estimable dictionnaire de Calepin, et les savans traducteurs latins de la géographie de Ptolémée ont reconnu que

cette dénomination ne pouvait désigner *que des Celtes situés sur les bords de l'Ibérus*, on retrouve encore la tradition de Diodore dans le *Dictionnaire encyclopédique* de Mentelle, et même dans celui de Masselin. Ce n'est donc qu'en remontant aux sources qu'il me sera possible d'établir, sur des autorités irrécusables, sa véritable signification.

La Celtibérie n'eût point dans l'antiquité, comme les autres divisions et subdivisions de l'Hispanie, des limites fixes et invariables. Diodore nous dit plusieurs fois, dans son cinquième livre, que les Celtibériens touchaient aux Pyrénées. Strabon lui-même n'avait pas une idée bien précise des limites orientales de la Celtibérie, puisqu'il prend, plusieurs fois, les monts Idubeda pour cette limite et qu'il place ensuite sur son territoire la ville de Bilbilis qui était incontestablement située sur le Salo, entre les Monts Idubeda et l'Ibérus. Pline et Ptolémée reculent aussi, sur divers points, la Celtibérie de Strabon.

Si nous recherchons la cause de ces variations des limites de la Celtibérie, nous y trouverons déjà quelques lumières sur l'origine du nom des Celtibériens. Nulle tradition ne nous autorisant à supposer que ces peuples eussent étendu leur nom

et celui de leur pays par des conquêtes, nous devons croire que cette extension provenait des adhésions successives de quelques nouvelles peuplades celtiques aux premières coalitions des Celtes que leur situation sur les bords du fleuve Ibérus avait fait nommer collectivement *Celt-Ibéri*, ou *les Celtes de l'Ibérus*. Loin d'être alambiquée, cette étymologie n'est évidemment que la division de deux noms géographiques réunis en un seul. Loin d'être systématique, elle nous est confirmée par Strabon lorsqu'il dit, dans son 3e livre : « que la puissance des Celtibériens s'étant aug- « mentée, ils firent prendre leur nom aux pays « qui les environnaient : *nam Celtiberi, aucti* « *potentiâ, à se etiam regionibus circumjacentibus* « *nomen fecerunt.* » Ces expressions nous présentant une augmentation des forces des Celtibériens, sans insinuer même la conquête des peuplades circonvoisines, ne peuvent attester que l'extension des coalitions primitives qui se réduisaient d'abord aux peuplades celtiques situées sur les bords de l'Ibérus. Mais, Strabon nous offrira encore la condamnation bien plus formelle de la fable de Diodore.

Lorsque ce géographe nous fait connaître les

diverses dénominations générales que les Grecs ont données à des peuples dont ils n'avaient encore que des notions vagues et incertaines, il s'exprime en ces termes : « suivant l'opinion des plus « anciens écrivains grecs, *lorsqu'on commença à « connaître les régions occidentales*, les premiers « noms qu'on donna à leurs populations *furent « ceux de Celtes et d'Ibères, ou de Celtibères, de « la réunion de ces deux noms ;* et celui de Celto- « Scythes, parce que, *chaque nation n'étant pas, « encore connue, on les désignait toutes par un seul « nom* [1]. »

La première conséquence qui résulte de ce passage c'est que, suivant Strabon, le nom des Celtibères ne fut point composé de la réunion de deux peuples barbares qui s'étaient fait une guerre acharnée.

En prenant à la lettre ce texte du plus savant géographe de l'antiquité, il nous confirme que Scylax et Hérodote ont imposé aux anciens Hispaniens le nom d'Ibères *avant qu'ils eussent pu les connaître* ; que les premiers écrivains Grecs leur donnèrent aussi le nom de Celtes dès qu'ils com-

[1] Strabon, lib. 1, pag. 22.

mencèrent à savoir vaguement que l'Hispanie était remplie de peuples celtiques; *que ce fut enfin de la réunion de ces deux dénominations, et non du mélange de deux peuples, qu'ils formèrent celle de Celtibériens.* Ainsi Strabon condamnait formellement l'histoire fabuleuse de Diodore, même avant qu'il put connaître la véritable étymologie du nom des Celtibériens.

Avant de citer un passage, non moins remarquable, du même géographe, je dois appeler l'attention de tout critique judicieux sur l'observation très essentielle que Strabon avait trouvé l'Hispanie en possession irrévocable du nom d'Ibérie; que, par conséquent, il ne pouvait considérer que comme d'anciennes peuplades ibériennes toutes celles de cette prétendue Ibérie, qui n'étaient pas manifestement à ses yeux d'origine phénicienne, grecque, ou celtique. C'est donc sous le charme, tout-à-la fois évident et irrésistible, de cette fausse dénomination, qu'il disait : « Si les « Ibériens, qui étaient divisés en une multitude « de peuplades, eussent réuni leurs forces, la « plus grande partie de l'Ibérie n'eut pas été faci- « lement subjuguée par les Carthaginois et, aupa- « ravant, par les Phéniciens et par LES CELTES QU'ON

NOMME AUJOURD'HUI CELTIBÉRIENS et BERONES [1]. »

Croyant avoir suffisamment prévenu et réfuté tout spécieux et frivole argument que l'esprit de système pourrait tirer de ce passage, en faveur de l'existence des anciens peuples Ibériens, je m'en tiendrai à ses dernières expressions, qui nous attestent formellement encore que les Celtibériens, avant d'avoir reçu cette dénomination, *n'étaient, comme les Berones, que des peuples celtiques*. Que devient donc la tradition si invraisemblable de Diodore, en présence d'un texte si clair et si concluant?

Mais, avec un peu d'attention et, en abjurant toute idée systématique, il eut été bien facile de trouver, dans l'antiquité même, tous les éclaircissemens désirables sur l'origine du nom des Celtibériens.

Pline, qui avait étudié l'Hispanie sur les lieux mêmes et qui nous a fourni, sur les antiquités de ce pays, les renseignemens les plus complets, a placé dans la Lusitanie *d'autres peuples celtibériens*. « Les cérémonies religieuses, dit cet écri-« vain, le langage, les noms géographiques des « CELTES DE LA BÉTIQUE *attestent évidemment qu'ils*

(1) STRABON, lib. 3, pag. 109.

« *sont une colonie* DES CELTIBÉRIENS DE LA LUSITA-
« NIE [1]. » Voilà donc d'autres *Celtibériens* dont Pline lui-même fait de véritables Celtes. Il nous dit, dans le même passage, que ces *Celtes* (*auparavant nommés Celtibériens*) s'étaient fixés dans la partie de la Bétique qui touchait à la Lusitanie et sur les bords de l'Anas. Il ne me reste donc qu'à confirmer leur origine celtique, et à rechercher d'où ils avaient pu recevoir le *surnom d'Ibériens, lorsqu'ils étaient dans la Lusitanie.*

Strabon nous confirme ce passage de Pline, l'orsqu'il dit que le pays renfermé entre le Tage et l'Anas était peuplé, en très grande partie, de *Celtes* et de Lusitaniens que les Romains y avaient transportés *des pays situés au-delà du Tage* [2]. Il ne connaissait probablement point l'origine de tous les peuples de la Lusitanie, puisqu'il se borne à dire qu'il y avait entre le Tage et les Artabres trente peuplades distinctes, sans en nommer une seule [3]. Cependant, il nous confirme encore l'origine celtique des Celtibériens de Pline, puisqu'il reconnait que *les* CELTES *qui environnaient le pro-*

[1] PLINE, lib. 3, cap. 1.
[2] STRABON, lib. 3, pag. 95.
[3] *Idem*, lib. 5, pag. 106.

montoire Nerium étaient de la même famille que ceux qui étaient situés sur les bords de l'Anas [1].

Le rapprochement de plusieurs passages du 3e livre de Diodore démontre que, sous le nom de Cimbres, il ne voyait que des Celtes dans la Lusitanie. Ptolémée n'a pu reconnaître que neuf peuplades celtiques sur son territoire, parce qu'il y trouvait de nombreuses colonies romaines qui avaient fait perdre aux autres peuplades les traces de leur origine : Aussi ne désigne-t-il ces autres peuplades que sous le nom collectif de Lusitaniennes.

Mais, Pomponius Méla, qui écrivait un siècle avant Ptolémée, et qui, étant né dans la Bétique, est l'autorité la plus imposante qui nous soit parvenue sur l'origine des peuples de la Lusitanie, ne nous permet pas de la considérer comme problématique. Après avoir scrupuleusement décrit toutes les sinuosités, les angles, les golfes et les promontoires que forme la côte occidentale de l'Hispanie, depuis l'embouchure du Tage jusqu'au cap Celtique, ou Artabrum, ce géographe nous atteste *qu'elle était entièrement habitée par des*

(1) Strabon, lib. 3, pag. 106.

Celtes : totam Celtici colunt : il ajoute même que les Artabres, qui s'étendaient jusqu'au Astures, étaient également une nation celtique : *in Eà primùm Artabri sunt, etiamnum Celticæ gentis; deinde Astures* (1). Nul doute donc qu'il ne faille conclure de cet accord des anciens écrivains, que les Celtibériens de Pline, sortis de la Lusitanie suivant Strabon, étaient de véritables peuples Celtiques.

Cependant, nous savons, par Rufus Festus Aviénus, qu'il existait un petit fleuve *Ibérus* dans la partie occidentale de la Bétique. La carte de l'Hispanie, dressée par Brué, le fait tomber dans la baie de Gadès : suivant les antiquaires espagnols et la géographie de Mentelle, ce petit Ibérus était le *Rio-Tinto*, ce qui le rapprocherait un peu plus des limites de la Lusitanie. Mais, dans l'une comme dans l'autre hypothèse, il passait sur le territoire des peuples celtiques que Strabon, Pline et Ptolémée se sont accordés à placer dans la partie occidentale de la Bétique. Nous venons aussi de reconnaître que, suivant Strabon et Pomponius-Méla, depuis ces peuples celtiques jusqu'aux

(1) Pomp. Méla, lib. 3, cap. 1.

Astures, il n'y avait que des peuples de même origine.

Or, en parlant de cet Ibérus de la Bétique, Festus Aviénus nous fait connaître que les *Celtibériens* que Pline a connus dans la Lusitanie, et qui n'étaient que des Celtes suivant tous les témoignages que je viens de produire, *n'avaient reçu le* SURNOM *d'Ibériens que parce qu'ils étaient situés à l'occident de ce petit fleuve Ibérus.* Ce passage est trop concluant pour que je puisse me dispenser de le citer textuellement.

At Iberus inde manat amnis, et locos
Fecundat undâ : plurimi, ex ipso ferunt
DICTOS IBEROS; *non ab illo flumine*
Quod inquietos Vasconas prælabitur.
Nam quidquid amni gentis hujus adjacet
Occiduum ad axem, Iberiam COGNOMINANT :
Pars porro Eoa continet Tartessios
Et Cilbicenos (1).

Je traduirai littéralement : « Le fleuve Ibérus « arrose et fertilise ce pays. Plusieurs autorités « prétendent que c'est de ce fleuve que des peu- « ples ont été *surnommés Ibères*, et non de l'Ibé-

(1) R.-F. AVIENUS, *In oris maritimis*, vers. 248 et seq.

« rus qui baigne le territoire des turbulens *Vas-*
« *cons;* car on *surnomme Ibérie* toutes les con-
« trées qu'occupent *les peuples situés à l'occident*
« *de l'Ibérus de ce pays;* tandis, qu'à l'orient de son
« cours, sont les Tartessiens et les Cilbicéniens.»

Ce passage capital, d'un ancien géographe qui avait consulté des mémoires carthaginois, est assez explicite pour que je puisse me dispenser de le soumettre à un long commentaire. Il nous atteste évidemment que Festus Aviénus n'admettait pour primitif, ou national, ni le nom d'Ibère, ni celui d'Ibérie, qu'il ne les reconnaissait, l'un et l'autre, que pour *des surnoms tirés du nom d'un fleuve Ibérus;* qu'il ne voyait même point, auprès du grand fleuve Ibérus, des peuples qui portassent, à juste titre, le nom de Celtibériens, ce qui était d'une exactitude rigoureuse, comme je crois l'avoir suffisamment justifié.

Il n'y avait donc, suivant Festus Aviénus, dans toute l'Hispanie, que la partie de son territoire *située à l'occident du petit fleuve Ibérus qui eût reçu, du nom de ce fleuve, non le nom, mais le surnom* d'Ibérie, ce qui confirmait la dénomination collective de *Celtibériens* que Pline donnait à la réunion de quelques peuplades celtiques de

la Lusitanie, et expliquait parfaitement l'origine de cette dénomination collective.

Serait-il donc possible de désirer une explication plus claire de la véritable origine du nom des Celtibériens, et qui anéantisse plus complètement l'indigeste compilation de Diodore? Les plus savantes combinaisons de l'esprit de système ne devront-elles pas échouer contre des témoignages si formels? Serait-il possible encore, sur la seule autorité d'un ON DIT de Diodore, de soutenir que le nom des Celtibériens, situés sur le grand fleuve Ibérus, dut provenir de l'inexplicable réunion d'un peuple celtique et d'un peuple ibérien dont nous ne trouvons nulle part la plus légère trace historique, quoiqu'il nous soit démontré que ce même nom de Celtibériens n'était, dans la Lusitanie, qu'une dénomination générale composée du nom des Celtes, divisés en plusieurs peuplades, et d'une épithète indicative de leur situation à l'occident d'un autre fleuve Ibérus?

Cependant, il me reste à faire une observation qui suffirait, peut-être, pour combattre victorieusement la fable de Diodore. Soutenir que les Celtibériens provenaient du mélange d'un peuple celtique et d'un prétendu peuple ibérien, n'est-ce pas

ignorer, ou perdre de vue, un fragment historique très remarquable de Polybe? Cet historien nous apprend : « qu'après avoir conclu une trève avec « M. Claudius, chef de l'armée romaine, les Celti- « bériens envoyèrent à Rome des députés qui fu- « rent entendus séparément; que chacun d'eux « parla au nom de sa ville, et que, quoiqu'ils fus- « sent barbares, ils s'expliquèrent clairement *sur « les différentes espèces de peuplades dont ils se com- « posaient, et sur les diverses factions qui les agi- « taient* [1]. » Ne résulte-t-il pas encore de ce renseignement historique que les Celtibériens, loin de former un corps de nation, n'étaient que l'ensemble de plusieurs peuplades celtiques, agitées par des factions intestines, même en mésintelligence sur leurs intérêts respectifs, mais coalisés dans un intérêt commun et désignés collectivement par une dénomination générale?

Il faut, néanmoins, reconnaître que le nom des deux fleuves *Ibérus* et que le grand nombre des dénominations géographiques qui en étaient des dérivés, ou des composés, et qui se reproduisaient

[1] Polybe, *Polybii historiis excerptæ legationes*, n° 141, pag. 969.

sur tous les points de l'Hispanie, devaient remonter jusqu'aux temps primitifs de ce pays. Nul doute que la multiplicité de ces noms géographiques pourrait fournir encore des argumens spécieux pour soutenir l'ancienne existence d'un peuple *ibérien*. Je vais donc essayer de combattre, sous ce rapport, tous les systèmes *ibériens*.

CHAPITRE VII.

DE L'ORIGINE DU MOT IBÉRUS ET DE TOUS SES COMPOSÉS.

Je n'ai pu, jusqu'à présent, attaquer que les principales racines des divers systèmes d'antiquité, auxquels je me permettrai d'appliquer la qualification générale d'*ibérianisme*. Il est temps de porter la hache sur le tronc même de l'arbre; de reconnaître que le nom du grand fleuve *Ibérus*, qui a fait imposer à l'Hispanie la fausse dénomination *Ibérie*, et que tous les noms géographiques qui ont été des modifications du nom de ce fleuve, ne sont point des bases sur lesquelles on puisse établir l'existence d'un ancien peuple *ibérien*.

Loin de chercher à diminuer le nombre de ces dénominations, considérées comme *ibériennes*, je ferai mes efforts pour ne pas oublier celles que les plus zélés partisans de l'*ibérianisme* pourraient se croire en droit de réclamer.

Il ne me suffira donc point de reconnaître qu'il existait dans l'ancienne Hispanie deux fleuves

nommés Ibérus, des villes Ibéra et Ibéris. Je n'hésiterai point à reconnaître encore : 1° que l'antiquité employait, indistinctement l'une pour l'autre, les lettres *U* et *V*; qu'elle les remplaçait aussi arbitrairement par la lettre *B*, et que la langue espagnole a conservé l'usage de ne faire aucune distinction entre ces trois lettres [1]; 2° que la transposition d'une lettre, nommée méthatèse, était aussi, dans les temps anciens, d'un usage général et très fréquent, comme l'atteste Pausanias, en citant pour exemple le surnom de Carneus que reçut Apollon du nom de l'arbre Craneia [2]; et comme Pline en fournit un autre, dans l'Hispanie même, lorsqu'il dit que la ville Il-Iberis de la Bétique se nommait aussi Liberini : *Il-Iberi*, *quod Liberini* [3].

J'admettrai donc, d'après ces usages de l'antiquité, que les dénominations primitives d'*Iber* et d'*Ebro* devaient être identiques dans deux dialectes d'une même langue, et que les noms des villes

[1] Le divin Saavedra, dans son *Idea de un principe*, ecrit, dès les premières pages, *nvestro*, pour *nuestro*; *tuuo*, pour *tubo*; *avia*, pour *abia*; *davan*, pour *daban*, etc., etc.

[2] PAUSANIAS, *In Lacon.*, lib. 3, cap. 13.

[3] PLINE, lib 3, cap. 1.

Ebrum, Ebora, Ebura, Eburo, Ep-Ebro, Libora, Tiburi, S'euri, Terrebus, etc., etc., qui étaient si multipliés sur tous les points de l'Hispanie, ne pouvaient être que des dérivés immédiats de ces noms primitifs, et qu'il faut les comprendre dans la catégorie des dénominations géographiques réputées *ibériennes*. Comment donc, pourraient en conclure les défenseurs de l'*ibérianisme*, serait-il possible de concevoir qu'il n'eut jamais existé un peuple ibérien dans un pays où les noms géographiques *Iber* et *Ebro* se reproduisaient, soit identiquement, soit dans leurs composés, sur tous les points de son territoire ?

Je ne crois pas avoir affaibli l'un des plus spécieux argumens qu'il soit possible de produire en faveur de tous les systèmes ibériens. Mais il manque à cet argument une condition essentielle et vitale, sans laquelle il s'écroule de lui-même sur ses propres bases : c'est de démontrer que ces nombreuses dénominations géographiques étaient indigènes dans l'Hispanie, c'est-à-dire qu'il serait impossible d'en trouver la source primitive, ou du moins secondaire, dans des pays très éloignés de la péninsule hispanique. Or, il est très facile de se convaincre qu'elles étaient beaucoup plus multi-

pliées dans les Gaules et dans la Germanie que dans l'Hispanie, et qu'elles remontaient, de station en station, depuis les Colonnes d'Hercule jusqu'au-delà du Tanaïs.

Il est évident qu'une justification *complète* de cette assertion exigerait des recherches géographiques qui me feraient dépasser les limites que je dois m'imposer. J'essaierai donc seulement de relever les plus remarquables des jalons historiques et géographiques, qu'il est facile de retrouver sur la route et dans les diverses stations des peuples asiatiques qui ont probablement apporté, jusqu'aux extrémités occidentales de l'Europe, ces dénominations celtiques, scythiques, ou sarmatiques.

A peine passons-nous les Pyrénées pour entrer dans les Gaules, que nous trouvons le fleuve et la ville Il-Ibéris, dont nous avons déjà reconnu que les populations étaient celtiques. Non loin de là, une ville Hébro-Magus, était située sur l'Atax. On trouve ensuite, dans les Alpes maritimes, Ebro-Dunum; dans la première Aquitaine, Eboro-Lacum, ou Evro-Gilum; dans la grande Séquannaise, une autre Ebro-Dunum; dans la seconde Lyonnaise, les peuples Eburo Vices; dans la quatrième,

Eburo-Briga. Suivant la géographie de Baudrand, la montagne Trébéron, ou Tréveron, bornait le Dauphiné. La partie la plus occidentale de l'Armorique offrait seule les villes Trévérée, Tréversy, Trévérien, Tréveron, Quiberville et Quiberon. Deux rivières des Gaules portaient le nom de Sèvre qu'elles ont conservé, etc. [1]

Au-delà du détroit, la partie orientale de la Grande-Bretagne nous offre la ville Ebora-Lacum; la Calédonie avait ses peuples Sévéri; dans l'Irlande, nous trouvons sa dénomination générale d'Hiber-nia et ses peuples Iver-ni.

L'Italie avait une ville nommée l'Ibéro et des peuples Eury-Tanes; son fleuve Tibéris n'avait pas reçu cette dénomination *ibérienne* du fabuleux Tiberinus de Denys d'Halicarnasse, puisque Varron nous apprend que son premier nom fut Dehebris [2]. Réunie à la Grèce, elle reproduit trois fois le mot Ebro dans les trois fleuves Euro-tas.

La Grèce elle-même avait, suivant Euripide, la

[1] Dans le bas breton, reste de la langue celtique, le B et le V sont absolument la même lettre, tellement que la plupart des mots qui commencent par un B au singulier, le changent pour un V au pluriel, *Dictionnaire de Rostrénen ubique.*

[2] Varron, *De linguâ latinâ*, lib 4, pag. 13. Parisiis, 1585

fontaine Eury-tus ; le bras de mer qui séparait la Béotie de l'île d'Eubée se nommait Euri-pos ; l'Acarnanie avait ses peuples Euri-Sichœ ; la Thessalie réunissait la ville Eury-menœ, les deux rivières Ebrus et Euro-pas : suivant le savant abbé Banier, la Grèce avait des monumens consacrés aux anciens héros S'Ebrus et T'Ebrus [2]. Il existait enfin, dans la Laconie, un bois nommé Évoras, qui méritait peut-être de fixer l'attention des philologues, en ce que Pausanias nous dit qu'il était situé auprès du mont Tay-Gète, sur le sommet duquel était un édifice nommé Talet, consacré au soleil, et que les anciens habitans de ces lieux faisaient à cette divinité *des sacrifices de chevaux à la manière des Perses* [1].... Mais le temps n'était pas encore venu de reconnaître que les dénominations géographiques, prétendues *ibériennes*, pouvaient être des dénominations scythiques ou celtiques. Poursuivons donc.

En passant par la Belgique, nous reconnaissons que ses peuples les plus anciens étaient connus sous le nom d'Eburones. Si nous entrons dans la

(1) Banier, *Myt expl.*, tome 6, pag. 165 Paris, 1748.
(2) Pausanias, *in Lacon.*, lib 3, cap. 20.

Germanie, nous la trouvons remplie des dénominations géographiques qu'on croit indigènes dans l'Hispanie. Les Tr-Everi s'étendent depuis la Meuse jusqu'au Rhin ; le Rhin lui-même, suivant les Dionysiaques de Nonnus, qui écrivait dans les premières années du 5e siècle de notre ère, avait porté, dans la plus haute antiquité, le nom même d'Iber [1].

Si nous avançons vers les sources du Marus, nous trouvons une autre Eburo-Dunum, et sur les bords de la Vistule, une autre Eburum. Si, enfin, nous ouvrons le dictionnaire de Masseliu, nous comptons, sans interruption, vingt et une ville dont les noms commencent par le mot Eber, et qui appartenaient toutes à la Germanie. L'ancienne Illyrie avait, suivant Étienne de Bysance, un fleuve S'ibérus, et, suivant Diodore, un autre fleuve Ebrus. Si les commentateurs ont voulu que ce dernier fleuve fut le Druinus, le texte qu'ils ont tourmenté lui donnera toujours le nom d'Ebrus. La Sardaigne elle-même avait ses peuples Diag-Ebres.

Si nous entrons enfin dans l'Asie-Mineure, la

[1] Nonnus, *Dyonis.*, lib. 23, vers. 597, et lib. 43, vers. 747.

Carie nous présentera deux fois le mot Ebro dans ses villes Euro-pus et Euro-mus. La Macédoine nous le reproduira aussi dans ses deux villes Europus, que Pline a placées sur les rivières Axius et Rhædias; la Mœsie avait son fleuve Cebrus. Si nous suivons les côtes du Pont-Euxin, nous trouvons le Sangarius, dans lequel se jette le S'Ibèris. Vers l'embouchure de l'Halys, la ville Ybora nous rappelle l'Ibora et toutes les Ebora, ou Ebura de l'Hispanie. En approchant de l'isthme du Caucase, nous verrons, dans les T-Ibari, ou T'Ibar-eni, des peuples qui, suivant Apollonius de Rhodes et Valérius Flaccus, avaient l'étrange coutume de se mettre au lit et de se faire servir par leurs femmes lorsqu'elles venaient d'accoucher (1). Nous rappelant alors que cet usage, aussi extraordinaire que barbare, avait été apporté, suivant le 5e livre de Diodore, dans l'île de Corse, et, suivant Strabon, chez les Cantabres (2), il nous sera permis de supposer qu'une prononciation plus sonore avait fait changer, dans le nom de ces peuples scythiques, le primitif *Iber* en *Ibar*.

(1) Apol. de Rhodes, *Arg.*, lib. 2, v. 1012. — Val. Flac., lib. 5, v. 148.

(2) Diodore de Sicile, lib. 5, et Strabon, lib. 3, pag. 114.

En suivant la côte du Pont-Euxin sur les pas des Argonautes, on croit arriver enfin aux dernières dénominations *ibériennes*. Après avoir traversé les champs héroïques de la Colchide, il est facile de trouver, sur les indications de Pline, un fleuve *Ibérus* qui n'a point été oublié sur la carte de l'*Oriens vetus*. Ce fleuve arrose une contrée dont la célébrité remonte jusqu'aux plus hautes antiquités historiques et fabuleuses, et qui n'a jamais été connue que sous le nom d'*Ibérie*.

C'est à cette Ibérie asiatique que semblent se rattacher, comme à un tronc commun, les nombreuses ramifications des noms géographiques qui sont évidemment composés des primitifs *Ebro* et *Iber*. Faut-il en conclure que cette petite *Ibérie* a remplie toute l'Europe de ses peuples *ibériens*, ou de ses dénominations *ibériennes*; ou que l'*Ibérie* occidentale a été, comme la Scandinavie de Jornandès, la pépinière intarissable de toutes ces dénominations géographiques? L'une de ces hypothèses serait évidemment aussi absurde que l'autre.

Ce n'est donc point encore dans l'Ibérie asiatique qu'il faut chercher la source primitive de ces nombreuses dénominations. Aussi, je me ré-

serve de reconnaître plus tard qu'elles remontent bien plus loin. Mais, ne serait-il pas déjà permis d'en conclure que les hordes asiatiques qui, suivant toutes les traditions, ont successivement et dans des temps inconnus, traversé l'isthme du Caucase, ont pu seules apporter dans l'Asie-Mineure et dans toutes les parties de l'Europe, leur constante répétition? Il en résulterait nécessairement qu'il n'y avait point de véritables peuples *ibères, même dans l'Ibérie asiatique.* Mais, cette conséquence serait confirmée par tous les témoignages de l'antiquité, puisqu'elle n'a jamais connu dans l'isthme du Caucase qu'une multitude de peuplades scythiques et sarmatiques.

Dès-lors, cette petite contrée asiatique n'aurait pu recevoir la dénomination d'Ibérie que du nom de son fleuve Ibérus, *quoique ce nom même ne fût, sur son territoire, qu'une importation des contrées asiatiques situées bien au-delà du Tanaïs.* Il est vrai que cette conséquence trouverait nécessairement dans l'Hispanie une application très directe. Mais, serait-ce donc un motif pour qu'elle fût inadmissible?

Si, dès ce moment, je pouvais me permettre de pousser plus loin des inductions fondées sur

de nombreux témoignages historiques et géographiques, je me hasarderais *à supposer* que les primitifs *Iber* et *Ebro* ne pouvaient signifier, dans les dialectes des nations asiatiques qui ont probablement inondé toute l'Europe, que *fleuve*, ou *grand fleuve*, comme, dans le bas-breton de Vannes, quoique le mot rivière ne se traduise que par *rifyer*, ou *stear*, le mot fleuve se traduit par *river*, et le mot *embouchure* par *aber*, pluriel *aberyou;* que, puisqu'on trouve toujours, et sans exception, les dérivés, ou les composés de ces primitifs vers les sources, ou sur l'embouchure d'un fleuve, sur un confluent, ou entre deux rivières, ils devaient avoir, chez ces peuples asiatiques, diverses significations indicatives de la situation géographique des peuples, ou des lieux auxquels ils étaient appliqués. Ce fut même ainsi que le nom d'*Hebræus*, *l'homme qui vient d'au-delà du grand fleuve*, fut donné à Abraham, lorsqu'il passa de la Chaldée dans la Mésopotamie.

Dans cette hypothèse, que je n'ai point la prétention d'ériger en système, l'origine du mot *Europe*, ou *Ebro-pe*, que de savans philologues n'ont probablement pas mieux expliquée que la fable, serait facile à trouver : ce mot n'aurait pu

signifier que *les pays situés au-delà du grand fleuve*, c'est-à-dire du Tanaïs. Le nom des *Neuri*, ou *N-Ebri*, qu'Hérodote a donné à des peuples scythiques situés au-delà des sources du Tyras, n'aurait été qu'une épithète, ou qu'une dénomination générale, appliquée à plusieurs peuplades de sa Scythie européenne, parce qu'elles étaient situées au-delà de plusieurs grands fleuves. L'Océan scythique de Pline n'aurait également reçu, dans un langage asiatique, suivant Jornandès, le nom primitif d'*Euro*, ou d'*Ebro-Boreus*, que parce qu'il désignait des mers au-delà desquelles on ne connaissait que Borée, ou les vents du Nord.

Je dois m'abstenir d'entrer dans des développemens qui donneraient peut-être quelque consistance à cette hypothèse. Je n'en suis encore qu'à attaquer les bases de tous les systèmes *ibériens*, parce qu'ils tendent tous à couvrir d'un voile impénétrable les véritables antiquités de l'Hispanie et nullement pour leur en substituer un autre. Lorsque je me verrai dans la nécessité de hasarder quelques recherches sur l'origine des premières populations de l'Espagne, je procéderai, non par des hypothèses, mais, *par des faits*

dont les conséquences se déduiront d'elles-mêmes. Encore éloigné de ce but, je dois poursuivre mes attaques contre l'*ibérianisme*, en essayant de démontrer que ni l'antiquité, ni même les temps modernes, ne se sont accordés sur la signification des mots *Ibérie* et *Ibériens*.

CHAPITRE VIII.

DE L'IBÉRIE ET DES IBÈRES, SUIVANT L'ANTIQUITÉ.

Quoique l'antiquité ne nous ait pas fait connaître un seul peuple d'origine *ibérienne*, si nous nous en tenons à de fausses apparences, elle semble avoir placé en Espagne trois *Ibéries* très distinctes, encore s'est-elle manifestement contredite dans l'application de cette dénomination géographique. Pour justifier cette assertion, je serai obligé de résumer succinctement quelques-unes des observations que j'ai présentées dans les chapitres précédens.

Lorsque Scylax reconnut quatre points géographiques de l'Hispanie, en parcourant rapidement ses côtes méridionales et le golfe des Gaules, il ne put donner le nom d'*Ibères* qu'aux peuples chez lesquels il avait trouvé les fleuves *Ibérus* et *Il-Ibéris*, et celui d'*Ibérie* qu'aux pays que ces peuples habitaient. Je crois avoir suffisamment justifié qu'il ne fit en cela que suivre la cons-

tante habitude des Grecs d'appliquer arbitrairement de nouveaux noms géographiques aux pays qu'ils commençaient à connaître.

Il serait même impossible de conclure du nom du fleuve Ibérus, qu'il dût être celui des pays qu'il arrosait et de ses habitans, puisque je viens de reconnaître que le nom de ce fleuve n'était point indigène dans l'Hispanie. Combien de fleuves, d'ailleurs, dont les noms se perdent dans une antiquité aussi profonde que celui de l'Ibérus, déposeraient contre cette absurde conclusion? Si le Bétis, lui-même, a donné son nom à la Bétique, ce fut encore par une innovation que les Grecs apportèrent dans l'ancienne géographie de cette petite partie de l'Hispanie, puisque le premier nom du Bétis fut Critium, suivant Tite-Live, et, plus probablement, Perkès, ou Percès, suivant Étienne de Bysance.

Mais, quoique Scylax n'ait pu faire connaître aux Grecs, sous le nom d'Ibérie, les côtes de l'Espagne et des Gaules, situées sur la Méditerranée, que parce qu'il y avait trouvé les fleuves Ibérus et Il-Ibéris, nous avons vu qu'Hérodote, sans avoir pu obtenir la plus légère connaissance de l'Espagne, fit plus que de confirmer les erreurs de ce

navigateur, puisqu'il désigna vaguement toute la péninsule hispanique sous ce nom d'Ibérie; qu'elle fut mise en possession irrévocable de cette dénomination générale par la célébrité de son ouvrage, et par les écrivains Grecs qui suivirent son exemple et son autorité; qu'environ trois siècles après Hérodote, Polybe fut le premier des Grecs qui put connaître l'Espagne; que, s'il fut obligé de lui donner le seul nom sous lequel un écrivain Grec put alors la désigner, il ne put s'empêcher de reconnaître formellement que ses côtes situées sur la Méditerranée avaient seules, de son temps, reçues la dénomination d'Ibérie, et que toutes les autres parties de l'Espagne n'avaient encore pu en recevoir aucune, parce qu'elles étaient habitées par des peuplades trop barbares pour qu'il eut été possible de les explorer.

La véritable Ibérie de Polybe, ou plutôt la seule partie de l'Espagne à laquelle, *sur l'autorité de Scylax, il eut conservé cette dénomination*, se bornait donc strictement à ses côtes orientales et méridionales.

Si Polybe dut reconnaître qu'il ne pouvait *conserver* le nom d'Ibérie qu'aux côtes de l'Hispanie qui avaient reçu cette dénomination du premier

navigateur qui les eut explorées, il est impossible de se dissimuler que Strabon ne fut pas aussi judicieux, puisque, sans avoir égard aux explications très formelles que Polybe lui avait transmises, il adopta inconsidérément presque toute l'abusive extension que les premiers écrivains Grecs avaient donné aux erreurs de Scylax. C'était substituer volontairement, et sans ombre d'excuse, des traditions fabuleuses à d'irrécusables renseignemens historiques. « Dans les premiers temps, nous dit-« il, on donna le nom d'Ibérie à tous les pays qui « sont situés au-delà du Rhône et de l'Isthme que « resserrent les golfes des Gaules : à présent, on « donne généralement le nom d'Ibérie aux pays « que bornent les Pyrénées. La contrée qui est « en-deçà de l'Ibérus est connue sous celui d'His-« panie. On nommait *Igletæ*, suivant Asclépias de « Myrlée, les anciens habitans de cette petite « contrée. Les Romains donnent indistinctement « à tout le pays le nom d'Ibérie, ou celui d'His-« panie [1]. »

Il serait probablement impossible de trouver dans cet écrivain judicieux un autre passage qui

[1] STRABON, lib. 3, pag. 114.

fut aussi dépourvu de critique et même de vérité historique. Je ne m'arrêterai ni à la première, ni à la dernière partie de ce passage. La première ne fait que consacrer les erreurs de Scylax et d'Hérodote, *quoiqu'elles eussent été formellement condamnées par Polybe :* la dernière est incontestablement contraire à la vérité, comme je crois l'avoir démontré jusqu'à l'évidence, et comme nous le prouvent encore tous les ouvrages des écrivains latins. Je remarquerai donc seulement qu'il résulte de ce passage, que Strabon même refusait le nom d'Ibérie à tout le territoire qui était situé entre le fleuve Ibérus et les Pyrénées, puisqu'il reconnaissait que cette partie de l'Espagne ne portait que le nom d'Hispanie, et que ses anciens habitans avaient été connus d'abord sous la dénomination générale d'*Igletæ*, ce qui ne lui permettait pas d'en faire des *Ibères*.

L'Ibérie de Strabon, celle qu'il n'admettait, même de son aveu, *qu'en se conformant à un usage établi*, était donc toute la partie de l'Hispanie qui s'étendait à l'occident du fleuve Ibérus et des pays Vascons.

Cependant, nous avons vu, dans un passage dont j'ai cité le texte, que Festus Aviénus refusait

le nom d'Ibérie, *même à titre de surnom,* à toute autre partie de l'Espagne qu'aux extrémités de la Lusitanie et de la Bétique *qui étaient situées à l'occident du petit fleuve Ibérus;* qu'il n'accordait même à cette partie de l'Hispanie *que le surnom d'Ibérie, Iberiam cognominant;* qu'il ne reconnaissait également aux peuples Celtiques de cette contrée *que le surnom d'Ibériens, dérivé de leur situation relativement à ce fleuve Ibérus : ex ipso ferunt dictos Iberos* [1].

Où était donc la véritable Ibérie de l'antiquité? Polybe nous condamne formellement, si nous l'étendons au-delà des côtes orientales et méridionales de l'Hispanie : Strabon, ne s'autorisant que sur des usages abusivement établis *et formellement condamnés par Polybe,* la prolonge indéfiniment à l'occident du grand fleuve Ibérus : Festus Aviénus ne reconnaît dans le mot Ibérie qu'une épithète accessoire, et ne l'admet, *à titre de surnom,* que sur les côtes occidentales de la Lusitanie.

Si les témoignages de ces trois écrivains sont également dignes de confiance, et s'il est permis de se persuader qu'une dénomination géographi-

(1) *Voyez* le chap. VI, pag. 154.

que, véritablement nationale, ne se transporte pas ainsi sur diverses parties d'un vaste territoire, ne doit-on pas conclure de ces contradictions si manifestes et, bien plus encore, des témoignages comparés de Polybe et de Festus Aviénus, qu'il est impossible d'admettre, je ne dirai pas que toute la péninsule Hispanique, mais qu'une partie quelconque de son territoire ait jamais porté, *à titre de dénomination nationale*, le nom d'Ibérie?

Cette conclusion nous sera même confirmée par tous les témoignages de l'antiquité, si nous considérons que les anciens écrivains se sont unanimement accordés à diviser l'Hispanie *en plus de cinq cents peuplades, dont chacune portait un nom particulier;* que Polybe, Strabon, Pomponius-Méla, Pline, Ptolémée, Dion Cassius, etc., ont attribué à une très grande partie de ces peuplades une origine celtique, phénicienne, carthaginoise, ou grecque; qu'ils ont été obligés de garder le silence sur l'origine de quelques autres; mais qu'ils ne nous en ont pas désigné une seule sous le nom d'*Ibères*, ou pour être d'origine *ibérienne.*

J'oserai donc me résumer, en disant que, s'il était possible de consulter l'antiquité sur la question de nos prétendues origines ibériennes, elle

nous répondrait, infailliblement, à peu près en ces termes : « Je ne comprends pas ce que vous pou- « vez entendre par des *origines ibériennes :* je « n'ai connu dans la péninsule occidentale que « des origines phéniciennes, celtiques, carthagi- « noises et grecques. Pour Polybe, Strabon, Dio- « dore, pour tous les Grecs et pour les poètes la- « tins, cette péninsule était l'*Ibérie,* et ses peuples « des *Ibériens :* pour Varron, Salluste, Tite-Live, « et pour tous les classiques latins qui ont écrit « en prose, cette péninsule était l'*Hispanie*, et ses « peuples étaient des *Hispaniens.* »

CHAPITRE IX.

DE L'IBÉRIE ET DES IBÈRES, SUIVANT FRÉRET, ET SUIVANT MM. MICHELET ET DE BROTONNE.

Ce n'est que dans les temps modernes qu'on s'est flatté de connaître, sous le nom d'*Ibères*, des peuples aborigènes dans l'Hispanie; de nous apprendre leur origine, de marquer exactement sur la carte de l'Ibérie les points qu'ils ont d'abord occupés, et de suivre leurs migrations dans diverses parties de l'Europe; de retrouver, dans un idiôme dont l'origine est encore inconnue, la langue qu'ils ont dû parler, et d'établir que, primitivement, cette langue devait être répandue sur tout le territoire de la péninsule hispanique.

Si nous demandons aux savans auteurs de ces *systèmes ibériens*, sur quelles autorités nous devons croire à l'ancienne existence de ces peuples, au nom qui leur est imposé, aux points géographiques qui leur sont assignés *de préférence à tout autre*, à leurs migrations, au langage qu'on leur

attribue, ils n'en ont aucune à produire. L'unique garantie que nous ayons de la solidité de ces systèmes, est la confiance que peuvent inspirer de hautes célébrités littéraires. Cependant, si nous cherchons dans l'accord, dans la séduisante harmonie de ces conceptions nouvelles, une masse d'autorités modernes qui ait le droit de suppléer au silence de l'antiquité, nous ne trouvons, dans des divergences inconciliables, que la nécessité d'opposer système à système, et de les déclarer tous également inadmissibles.

« Les *Ibériens*, nous dit le célèbre Fréret, n'é-« taient point originairement renfermés dans les « limites de l'Espagne : ils s'étendaient sur toute « la côte de la Méditerranée, depuis les Pyrénées « jusqu'aux Alpes [1]. » Dans ce passage, Fréret ne donne, que comme les Grecs, le nom d'*Ibères* aux anciens peuples de l'Hispanie. Il prend même, comme Scylax, pour des *Ibériens*, des peuples Gaulois, *que Polybe, Diodore et Strabon ont formellement déclarés Celtiques* [2]. Telle a toujours été la fatalité attachée à ce mot *ibérien*, ou plutôt

[1] Fréret, *OEuvres complètes. Recherches sur l'origine, etc., des différens peuples de l'Italie*, art. 2, tome 4, page 195.
[2] *Voyez* le chap. v, pag. 110 et suivantes.

à l'usage abusif de le prendre pour un nom de peuple, qu'il a fait tomber dans cette erreur et dans plusieurs autres, non moins capitales, le plus universel, le plus profond peut-être des critiques anciens et modernes. Mais les erreurs de cet écrivain devaient encore porter le cachet de sa supériorité. Ce n'est pas, du moins, dans l'Hispanie, qu'il trouvait l'origine de ces prétendus peuples Ibériens.

Dans un autre mémoire, Fréret s'exprime ainsi : « La partie de l'Italie qui est située au midi de l'A-« pennin, le long de la Méditerranée, avait été oc-« cupée, dans les premiers temps, *par les Sicules*, « *nation ibérienne ou espagnole* [1]. » Mais, *en parlant des peuplades Illyriennes, Fréret les composait de trois nations principales, dont la seconde était les Sicules* [2]. Puisqu'il faisait des Sicules des peuples Ibériens, et qu'il en faisait aussi une nation illyrienne, il ne nous reste qu'à connaître l'origine qu'il donnait aux peuplades illyriennes, pour arriver jusqu'à celle qu'il attribuait nécessairement à ses peuples *Ibériens*.

[1] Fréret, *Recherches sur l'ancienneté et l'orig. de l'équitation dans la Grèce*, tome 17, page 116.

[2] Idem, *Recherches sur l'origine des peuples de l'Italie*, tome 4, page 184.

En parlant des Triballes, Fréret nous l'explique en ces termes : « Nous voyons que ces Illyriens « étaient voisins de la Macédoine, et qu'ils s'éten- « daient jusqu'à la mer Hadriatique, vers Dyrra- « chium. De tout cela, on doit conclure que le « nom d'Illyric était une désignation vague, à la- « quelle on donnait tantôt plus, tantôt moins « d'étendue... » Quelques lignes plus bas, il ajoute, en parlant du nom de Péoniens : « Ainsi, ce nom « semble avoir été, *de même que ceux d'Illyriens*, « de Thraces, de Gètes, une désignation vague, « *une épithète qui pouvait convenir à la plupart des* « *peuples de la nation des Mysiens* [1]. »

On ne peut pas se refuser à reconnaître qu'il résulte du rapprochement de ces passages, que Fréret faisait des Ibériens, comme des Sicules, des peuples sortis de l'Illyrie, et qu'il trouvait l'origine des peuplades illyriennes dans la Mysie asiatique. Ce savant philologue connaissait trop bien l'antiquité pour considérer, comme primitive, une origine tirée de la Mysie. Mais, il savait aussi, qu'en remontant au-delà de cette origine, il n'aurait pu que se jeter dans des hypothèses systématiques.

(1) Fréret, *Mémoire sur les Cimmériens*, tome 4, page 297

Cependant, puisqu'il donnait aux Ibériens une origine asiatique, il fallait que Fréret fut bien préoccupé de la nécessité de voir, dans ce mot *ibérien*, le véritable nom d'un peuple ; pour qu'il n'ait pas même entrevu qu'il ne pouvait être, comme ceux de Thrace, de Gète et tant d'autres, qu'une simple épithète, qu'une dénomination accessoire. Mais, ne pouvant rien opposer à une hypothèse dénuée de toute justification, je m'en tiendrai à constater qu'il a donné aux peuples, qui, dans l'antiquité, ont été *surnommés Ibères*, une origine asiatique. Nous verrons, plus tard, que cette opinion n'a pas été le dernier mot de cet écrivain ; mais, pouvait-il éviter de tomber dans des contradictions, en prenant le mot *Ibère* pour un nom de peuple ?

Cette opinion de Fréret n'est peut-être pas étrangère au système *ibérien* adopté par deux savans de nos jours, MM. Michelet et de Brotonne.

Dès les premières pages de son Histoire de France, M. Michelet nous dit « que *la race des Ibè-*
« *res* paraît de bonne heure dans le midi de la
« Gaule, à côté des Galls, et même avant eux ; que
« *des tribus ibériennes* (asiatiques) émigrèrent mal-
« gré elles, poussées par des peuples puissans. »

Dans des conclusions qu'il emprunte à M. G. de Humboldt, ce savant écrivain ajoute : « que le « rapprochement d'anciens termes de lieux de la « péninsule *ibérienne* avec la langue basque, *mon-« tre que cette langue était celle des peuples Ibères*, « et que : *peuples ibères et peuples parlant le bas-« que, sont des expressions synonimes.* »

Dans des observations spéciales sur les célèbres étymologies biscayennes, j'examinerai sur quelles autorités M. G. de Humboldt a pu croire que les prétendus peuples *Ibères* ont parlé la langue basque, et la confiance qu'elles méritent. Je n'ai encore à considérer ici que l'origine que MM. Michelet et de Brotonne donnent à ces peuples *Ibères*. Or, ils nous déclarent eux-mêmes *qu'ils ne peuvent établir, entre ces peuples et les Celtes, aucune différence d'origine primitive;* qu'ils admettent seulement que les *Ibères* sont des peuples asiatiques, et qu'il est probable que leur passage en Europe a précédé celui des Celtes.

« Les *Ibères*, dit M. Michelet, en s'appuyant « encore sur l'autorité de M. G. de Humboldt, « sont différens des Celtes, tels que nous connais-« sons ces derniers par le témoignage des Grecs « et des Romains, et par ce qui nous reste de leurs

« langues. Cependant, il n'y a aucun sujet de nier « toute parenté entre les deux nations : *il y aurait* « *plutôt lieu de croire que les Ibères sont une dépen-* « *dance des Celtes...* On peut dire des *Ibères* qu'ils « ne dérivent pas des Celtes que nous connaissons « dans la Gaule, mais que, pourtant, ils pourraient « être une branche sœur d'une tige orientale plus « ancienne. »

« La migration des *Ibères* (asiatiques), dit aussi « M. de Brotonne, n'a pu précéder de beaucoup « celle des Celtes, et *n'en peut être détachée dis-* « *tinctement.* Il y a apparence, au contraire, « qu'elle n'a été qu'une première société, ou ag- « grégation, que la masse celtique poussa devant « elle. Enfin, *on peut, sur des documens assez vrai-* « *semblables, rapporter les Ibères aux Celtes.* [1] »

Quoique ces savans écrivains prennent d'un point de vue très élevé, et probablement très juste, l'origine des premières populations de l'Europe, ils n'établissent nullement, et ne jugent même pas nécessaire d'établir *que le mot Ibère fut le nom véritable, ou national, des peuples dont ils parlent sous cette dénomination.* Cependant, l'origine cel-

(1) *Voyez* l'*Histoire de la filiation et de la migration des Peuples*, par M. de Brotonne, t. 1er, pages 300 à 307. Paris, 1837.

tique qu'ils donnent à ces peuples, semble condamner leur système *ibérien*.

En effet, puisqu'ils reconnaissent *qu'il est impossible de distinguer l'origine des peuples Celtiques de celle des Ibères*, ne faut-il pas en conclure que les Celtes et les Ibères n'étaient qu'un seul et même peuple, et que, dès-lors, le mot *Ibère* ne pouvait être, *même dans l'Isthme du Caucase*, qu'une épithète distinctive? Cette conclusion ne nous est-elle pas encore formellement confirmée par la considération, si importante, qu'en attribuant une origine commune aux Celtes et aux Ibères, il faut nécessairement renoncer à trouver les descendans des prétendus peuples Ibères, même dans les peuples Biscayens; puisqu'il est irrévocablement démontré que la langue biscayenne, *dont la haute antiquité est incontestable*, n'a pas le plus léger rapport, dans ses primitifs et dans son mécanisme, avec la langue celtique? Le témoignage et les explications du savant Latour-d'Auvergne, qui possédait parfaitement ces deux idiômes, suffiraient pour porter sur cette question un jugement inattaquable [1].

[1] LATOUR-D'AUVERGNE, *Origines gauloises, etc*, chap. 4, pages 126, 130, etc. Hambourg, 1801.

Je ne dirai donc rien de plus sur un système *ibérien* qui donne aux peuples, que l'antiquité a connus sous le *surnom* d'Ibères, une origine que je suis très éloigné de combattre; mais qui, *par une simple équivoque sur l'ancienne signification de ce mot ibère*, me semble s'égarer dans des hypothèses inconciliables.

Néanmoins, je dois me réserver de constater plus tard que, dans l'antiquité, l'*épithète distinctive d'Ibère* n'était en usage que chez les peuples celtiques; que, par conséquent, les prétendus *peuples ibères* et les peuples celtiques avaient effectivement la même origine, comme MM. Michelot et de Brotonne ont été, pour ainsi dire, obligés de le reconnaître. Mais, je dois également me réserver de constater que l'idiôme biscayen ne fut jamais la langue des peuples qui ont été *surnommés Ibères;* qu'il faut même opposer à l'axiôme de M. G. de Humboldt, que : *peuples Ibères et peuples Celtiques sont des expressions synonimes.*

CHAPITRE X.

DES IBÉRIENS, SUIVANT M. BORY DE SAINT-VINCENT.

Ce n'est point dans des contrées asiatiques que M. Bory de Saint-Vincent trouve l'origine des prétendus peuples *ibériens :* il les fait sortir, sous le nom de race Atlantique, des parties les plus occidentales de l'ancien continent.

Dans son *Essai géologique sur le genre humain*, ce savant écrivain prétend, comme il l'avait déjà établi dans un autre ouvrage [1], « que les *Ibériens*, qu'on prend pour des peuples aborigènes « de l'*Ibérie*, sont originaires de l'Afrique. »

Quelques pages plus loin, il nous dit « que les « *Ibériens*, ÉVIDEMMENT D'ORIGINE ATLANTIQUE, « avaient pénétré, sous le nom de *Silures*, jusque « dans la Grande-Bretagne, où ils occupaient le « midi de la province de Galles [2]. »

Un extrait abrégé de cet *Essai géologique* va nous

[1] M. BORY DE SAINT-VINCENT, *Résumé géographique*, sect. 2, chap. 1, page 129.

[2] Voyez, sur l'origine des *Silures*, mon Appendice géographique, art. de la Bétique, au mot *Silure*.

démontrer, qu'en définitive, M. Bory de Saint-Vincent trouve, dans l'île Atlantide de Platon, l'origine des peuples *ibériens*.

« La race atlantique, dit cet écrivain, célèbre « dans la plus haute antiquité, retentissait encore « parmi les prêtres de Saïs, quand les philosophes « grecs venaient étudier en Égypte les préceptes « de la sagesse..... Originaire des chaînes que l'on « suppose avoir été le véritable Atlas, elle se ré- « pandit, quand le détroit de Gadès n'existait « point encore, DANS LA PÉNINSULE IBÉRIQUE. »

« Soit par l'effort des révolutions physiques « qui déchirèrent la contrée où fut son berceau, « soit par l'effet du temps, destructeur des souve- « nirs, les grands monumens que *les Atlantes* « dûrent construire ne sont pas arrivés jusqu'à « nous, comme ceux de l'Égypte [1]. »

Dans les pages suivantes, à l'appui de ce système *ibérico-atlantique*, M. Bory de Saint-Vincent ajoute : « que, suivant un manuscrit cité par « Viera y Clavijo, on a prétendu que les habitans « des îles Canaries surent construire de petites « pyramides, dont les conquérans ont dû détruire

[1] M. BORY DE SAINT-VINCENT, *Essai géologique sur le genre humain*, 2e édit., pages 98, 139 et 174.

« jusqu'aux moindres vestiges; que ces peuples « professaient un grand respect pour les morts; « et qu'ils préparaient des momies, dont on trouve « encore aujourd'hui quelques grottes abondam- « ment remplies; que ces vénérables débris font « connaître que les hommes des îles Fortunées, « qui n'étaient point Éthiopiens, et qui n'avaient « pas le nez plat, comme on l'a avancé, offraient « les caractères de l'espèce arabique; qu'enfin, « tous les Maures qui sont un peu moins grands « et moins foncés que les autres Arabes, dont le « nez est plus arrondi, et *qui remplissent encore les* « *Alpuxaras d'Espagne*, *représentent les débris de* « *la race atlantique*. »

S'il était possible de ne voir dans les Atlantes de M. Bory de Saint-Vincent que les plus anciens peuples des environs de l'Atlas, que les Gétules, ou les Autololes, son *système ibérien* ne serait qu'une ingénieuse hypothèse, qui, dépourvue de toute autorité, même fabuleuse, n'offrirait nulle prise à la critique. Mais ce système est évidemment composé sur les Atlantes apocryphes d'Hérodote, sur les Atlantes fabuleux de Diodore, et principalement sur l'histoire allégorique de la submersion de l'île Atlantide. Quoique je ne puisse qu'effleu-

rer un sujet qui exigerait une longue et sérieuse dissertation, je ne me dispenserai point de hasarder quelques réflexions sur ce *système ibérien.*

Strabon nous dit, qu'après avoir passé le détroit d'Hercule, on trouve, sur la gauche, une montagne *que les Grecs nomment Atlas, mais que les Barbares connaissent sous le nom de Dyris* (1). Nous lisons aussi dans Pline qu'on comptait deux cent mille pas, du fleuve Fut *au mont Dyris, nom que les naturels du pays donnaient à l'Atlas des Grecs*(2). Le premier nom de l'Atlas, le seul nom sous lequel il était primitivement connu des Africains, était donc *Dyris.* On peut déjà en conclure que l'application du nom d'Atlas au mont Dyris *fut d'invention grecque;* que, par conséquent, elle ne pouvait pas se perdre dans la nuit des temps.

Cependant toute l'antiquité nous atteste que ce fut encore de cette usurpation, *de ce nom d'Atlas, imposé par les Grecs au Dyris, que furent composés les noms d'Atlantes, d'Atlantie, d'Atlantide et d'Atlantique.* Divers passages d'Hérodote, de Diodore et de Pline, qu'il me suffira d'indiquer,

(1) Strabon, lib. 17, pag. 568.
(2) Pline, lib. 5, cap 1.

justifient complètement cette assertion (1). Elle nous est d'ailleurs confirmée par d'autres renseignemens qui, pour être moins directs, n'en sont pas moins concluans.

Pline nous dit que la partie orientale de l'Afrique qui, de son temps, était connue sous le nom d'*Éthiopie*, était auparavant désignée par celle d'*Atlantie*, *mais qu'elle avait antérieurement porté le nom d'Éthéric*. Les commentateurs Eustathe et Hésychius ne font encore que repoduire le mot *Ethéric* lorsqu'ils nous confirment que l'Éthiopie *avait primitivement porté le nom d'Aérie* (2). Si Ptolémée comprend, sous les dénominations générales d'*Atlantie* et d'*Atlantide*, l'Égypte, que l'antiquité confondait si souvent avec l'Éthiopie orientale et toutes les îles de la mer Égée, Aulu-Gelle nous atteste *que l'Égypte et l'île de Crète étaient d'abord connues sous le nom d'Aérie* (3).

L'accord de ces témoignages ne doit-il pas nous donner la certitude que les noms d'*Atlantes*, d'*At-*

(1) Hérodote, lib. 4, cap. 184. — Diodore, lib. 3. — Pline, lib. 5, cap. 1.

(2) Pline, lib. 6, cap 30. Dict. encycl., au mot *Aérie*.

(3) Aulu-Gelle, lib. 14, cap. 6, pag. 451. Parisiis, 1564.

lantique, d'*Atlantie* et d'*Atlantide* furent substitués, par les Grecs, à de primitives dénominations nationales, et *qu'ils ne purent être que des dérivés de celui qu'ils avaient imposé au Dyris des Africains;* que dès-lors, il faut nécessairement reléguer, dans la partie la plus fabuleuse de la mythologie des Grecs, *toutes les ramifications de leur système Atlantique?*

Il serait même assez facile de déterminer approximativement l'époque de l'invention du vaste *système Atlantique* des Grecs; il suffirait de considérer :

1°. Que leur premier Atlas fut évidemment le père de Calypso, le sage Atlas de l'*Odyssée*, dont Homère, comme je l'ai déjà remarqué, avait emprunté l'idée et même le nom d'une figure symbolique des Égyptiens (1); que cette figure majestueuse, *essentiellement mythologique*, fut le type fabuleux du fils de Japet, qui reçut le nom d'Atlas, parce qu'on le fit régner sur les contrées que traversait la chaîne

(1) Les Égyptiens, dit le savant abbé Pluche, symbolisaient la science de l'astronomie par une figure humaine portant un globe sur ses épaules; ils la nommaient *Atlas*, mot qui signifiait *soutien*, *peine* et *travail excessif*. (*Voyez* le mot Atlas au *Dictionnaire mythologique* de Noël Paris, 1803)

du nouvel Atlas des Grecs, et qui devint le père des *Atlantides*; 2° Que les poésies d'Homère ne furent point connues dans la Gréce avant que Lycurgue eût pris le soin de les recueillir.

Nous pouvons donc nous persuader que le Dyris de la Maurétanie ne put recevoir le nom d'Atlas, et que tout le système Atlantique, *qui fut fondé sur cette nouvelle dénomination, et sur un symbole géographique des Égyptiens*, ne put sortir de l'imagination des Grecs que six ou sept siècles avant l'ère vulgaire.

Nous serons encore obligés de reconnaître que le *système Atlantique* n'eut aucune base véritable dans les plus hautes antiquités historiques, ou géographiques, si nous considérons que ni les Grecs, ni les Latins, n'ont été d'accord sur les pays où pouvaient être situés les prétendus *Atlantes*, et que les plus savans philologues des temps modernes ont été chercher la situation de la fabuleuse *Atlantide de Platon* sur divers points du globe très éloignés les uns des autres.

Hérodote a placés ses misérables *Atlantes* sur les flancs sabloneux de l'Atlas [1]. Ces Atlantes qui,

1 Hérodote lib. 4, cap. 184.

par leur situation géographique, pourraient nous présenter quelques probabilités d'une ancienne existence historique, disparaissent même sous la critique de Pausanias, qui nous atteste avoir bien connu la Maurétanie, et qui blâme formellement Hérodote d'avoir donné le nom d'Atlantes à des peuples *qui n'avaient jamais été connus que sous les noms de Loxites, ou de Nasamons* [1].

Diodore, dans son 3e livre, ne nous dit point précisément dans quelle partie de l'Afrique existaient les Atlantes qui furent vaincus par les Amazones. Mais, ses Atlantes si riches, si policés, qui possédaient de grandes villes, sont déjà bien différens des Atlantes d'Hérodote, et ne nous offrent qu'un mélange confus des Atlantes de Platon et des inventions mythologiques des Grecs.

Pomponius-Méla, qui semblerait avoir obtenu une parfaite connaissance des Atlantes, puisqu'il nous parle de leurs mœurs, de leur constitution physique, même de leur nourriture habituelle, avait seulement *entendu dire* qu'ils étaient situés vers l'extrémité occidentale de l'Afrique : *Et ultimos ad occasum Atlantes* AUDIMUS : il avait encore

[1] PAUSANIAS, *in Attic.*, lib. 1, cap 33.

entendu dire qu'ils existaient AU-DELA *de vastes déserts inhabités*, et qu'ils maudissaient le soleil : *Ex his qui ultra deserta esse* MEMORANTUR, *Atlantes solem execrantur* (1).

Lorsque Pline hasarde une opinion sur la situation des Atlantes, il les place bien loin des Atlantes d'Hérodote, puisqu'il les suppose, comme P.-Méla, très voisins des Troglodites qui se prolongeaient sur les côtes du golfe Arabique ; il les confond même avec plusieurs peuples *monstrueux et évidemment imaginaires* : *Atlantas juxta eos, AEgipanas semiferos, et Blemmyas, et Gamphasantas, et Satyros, et himantopodas.... et Troglodita specus excavant* (2).

Serait-il donc possible de trouver des Atlantes historiques dans ces vagues et inconciliables traditions, dans des contradictions manifestes, *dans des pays situés au-delà de vastes déserts inhabités ; dans le voisinage des hommes sans tête, des hommes à pieds de chèvres, ou à jambes de serpens*, lorsqu'il nous est attesté, par un témoignage historique de Pausanias, que les Atlantes même qu'Hérodote

(1) POMP.-MÉLA, lib. 1, cap. 4 et 8.
(2) PLINE, lib. 5, cap. 8.

plaçait sur les flancs de l'Atlas, n'avaient jamais porté le nom d'Atlantes? Ce n'était pas du moins l'opinion de Strabon, ni celle de Ptolémée, puisque leur silence sur tous les prétendus Atlantes nous prouve évidemment qu'ils ne voyaient que des peuples fabuleux dans tous les peuples qui avaient reçu cette dénomination mythologique.

Il est vrai que, relativement à la submersion de l'île Atlantide, Strabon n'a point osé se permettre d'attaquer ouvertement l'authenticité de l'histoire de Platon, et qu'il se borne à dire qu'*il est possible* que le récit de ce philosophe ne soit pas une fiction [1]; que Pline, parlant plus en historien qu'en géographe, dit aussi que, *s'il fallait en croire le témoignage de Platon, si Platoni credimus*, des terres d'une grande étendue auraient été englouties dans la mer Atlantique [2]. Persuadé qu'il serait impossible de tirer de l'un de ces deux passages la conclusion que Strabon, ou Pline, croyaient à la submersion de *l'île Atlantide*, je me hasarderai à jeter un coup-d'œil critique sur cette base fondamentale du *système ibérien* de M. Bory de Saint-Vincent.

[1] STRABON, lib. 2, page 70.
[2] PLINE, lib. 2, cap. 90.

Je crois avoir déjà présenté de puissans motifs pour croire que Platon n'a pu fabriquer son histoire allégorique de l'île Atlantide *que sur le nom d'Atlas que les Grecs avaient fait prendre au Dyris des Africains, et sur le nom d'Atlantes qu'Hérodote avait arbitrairement donné aux peuples situés sur les flancs de cette montagne.* On chercherait probablement en vain, dans le texte même de Platon, des renseignemens qui pussent faire abandonner cette opinion.

Suivant le récit de ce disciple de Socrate, environ deux siècles avant l'époque où il écrivait, Solon avait appris l'histoire de l'île Atlantide d'un prêtre de Saïs en Égypte, et l'avait transmise, dans son extrême vieillesse, au jeune Critias qui devint l'aïeul de Platon. Parvenu à l'âge de quatre-vingt-dix ans, Critias répéta à Platon, lorsqu'il était encore dans l'enfance, l'histoire de cette île, telle qu'il l'avait apprise, dans son bas-âge, du législateur des Athéniens. Après un préambule si romanesque et si peu vraisemblable, Platon, dans les dialogues de *Timée* et de *Critias*, fait parler Solon en ces termes :

« Nos Mémoires, disait un prêtre de Saïs à « Solon, rapportent comment votre république

« a résisté aux efforts d'une grande puissance « qui, sortie de la mer Atlantique, avait injus- « tement envahi toute l'Europe et l'Asie. *Cette « mer était alors guéable.* Sur ses bords était une « île *vis-à-vis de l'embouchure que, dans votre « langue, vous nommez colonnes d'Hercule.* Cette « île avait plus d'étendue *que la Lybie et l'Asie « ensemble*, etc.

« Les rois de l'Atlantide régnaient en outre, « d'une part, sur tous les pays depuis la Lybie « jusqu'en Égypte, et, du côté de l'Europe, jus- « qu'à Tyrrhénia. L'orgueil de leurs forces réu- « nies a tenté de soumettre votre pays et le nôtre; « c'est alors que votre république s'est montrée « supérieure à tous les mortels par la force et « par la vertu, etc....... Son génie, ses connais- « sances dans l'art militaire, la secoururent dans « ce danger pressant : elle triompha de ses en- « nemis et elle érigea des trophées de sa vic- « toire, etc....... Mais, dans des tremblemens du « globe et des inondations, tous vos guerriers « ont été engloutis dans l'espace d'un jour et « d'une nuit. L'île Atlantide a disparu dans la « mer; c'est pourquoi *la mer de ces parages n'est « ni navigable, ni reconnue par personne*, car, peu

« *à peu, il s'y est formé un limon provenant de cette* « *île submergée* [1]. »

« L'île Atlantide, ajoute encore Platon, fut le « lot de Neptune,..... il épousa Clito, fille uni- « que d'Evénor et de Leucipe, *enfans de la* « *terre*....... L'aîné de ses fils s'appela Atlas et « donna son nom à l'île entière. Les enfans de « sa race ont conservé le sceptre pendant un « grand nombre de générations. Jamais prince n'a « eu, ni n'aura de richesses semblables à celles « de ces rois. Tout ce qui peut contribuer à la « magnificence brillait dans leurs palais : *le tem-* « *ple de Neptune était couvert en or : ses voûtes* « *étaient d'ivoire ciselé* et son pavé en argent « et en orichalque ; il était orné de statues « d'or,...... etc. »

Platon nous dit enfin, « que cette île formait « un carré oblong qui s'étendait du nord au sud, « et dont l'étendue était de trois mille stades en « longueur sur deux mille de largeur ; qu'elle était « couverte d'établissemens qui, en attestant le « haut degré de civilisation de ces peuples, leur « prodiguaient toutes les jouissances du luxe et de

(1) Platon, *Dialogue de Timée*.

« l'industrie, tels que des ponts, des aqué-
« ducs, des bains, des gymnases, des hyppo-
« dromes, etc., etc. [1] »

Ce récit, que j'ai dû beaucoup abréger, ne présentera jamais, à tout critique qui voudra l'analyser avec impartialité, qu'un tissu d'inventions allégoriques et fabuleuses. Il est même très probable que, si Platon n'a pas ourdi avec plus de vraisemblance le canevas fabuleux de cette allégorie morale et philosophique, c'est parce qu'il ne voulait, pas plus que dans sa fable de Gygès, en imposer à ses concitoyens.

Comment pourrions-nous croire, qu'après avoir reçu d'un prêtre égyptien des communications si importantes, Solon ne les eût pas, *sur le champ*, répandues dans la Grèce ; qu'il n'eût pas consigné dans quelque ouvrage ces renseignemens historiques, et qu'ils n'eussent pas été avidement recueillis et mille fois reproduits par des peuples si passionnés pour leurs anciennes illustrations? Comment, au contraire, ces révélations, d'un si haut intérêt, ne seraient-elles parvenues à Platon qu'après un silence de deux siècles, et *par*

[1] Platon, *Dialogue de Critias*.

deux confidences mystérieuses que deux enfans auraient successivement reçues de deux vieillards octogénaires, sans qu'aucun d'eux eût songé à les publier avant d'arriver à la caducité? C'est bien le cas, ou jamais, de répéter : *Credat judeus apella !*

L'examen du récit même de Platon donnerait à cette digression beaucoup trop d'étendue. Je m'en tiendrai donc à quelques réflexions générales sur la confiance si diverse que les temps anciens et les temps modernes ont accordée à l'histoire de l'Atlantide.

On ne trouverait pas, dans l'antiquité, un seul écrivain qui ait formellement pris le récit de Platon pour une histoire véritable. Aulu-Gelle et Macrobe, qui nous ont transmis des recueils de tous les faits historiques et de tous les événemens remarquables des temps anciens ; qui ont parlé, plusieurs fois, de Platon et de ses ouvrages, qui ont même cité plusieurs passages du Timée et du Critias, n'ont pas daigné consacrer quelques lignes à son histoire de l'île Atlantide. Les temps anciens, en un mot, n'ont jamais fabriqué un système d'antiquité sur cette prétendue catastrophe.

Les temps modernes ont exhumé ce récit de Platon, ont cru devoir le prendre à la lettre ; ils se

sont permis de remplir presque toutes les parties de l'ancien monde des débris de cette île, et de célèbres personnages échappés à ce grand bouleversement.

Moins fertile que les temps modernes en conceptions systématiques et, plus familiarisée que nous ne le sommes avec les écrits d'Hérodote et avec les grands événemens politiques de la Grèce, l'antiquité ne pouvait pas s'abuser sur l'intention morale de l'allégorie de Platon : il dut lui paraître incontestable que ce philosophe avait pris dans Hérodote la situation de son île Atlantide, puisqu'elle était exactement calquée sur les situations géographiques qu'Hérodote avait données à la mer Atlantique et à ses Atlantes de la Maurétanie [1]; puisque le fond principal de son histoire était une allusion très directe à l'éclatante victoire que les Athéniens, beaucoup plus que les autres peuples de la Grèce, avaient remportée sur les troupes innombrables du grand roi; aux fautes très graves qu'ils avaient commises dans leur guerre de Sicile; aux vices de leur gouvernement anarchique; puisqu'enfin les réflexions morales, qui abondent tou-

[1] HÉRODOTE, lib. 1, cap. 202.

jours dans le récit de Platon, avaient évidemment pour but de donner aux Athéniens, sous le voile d'une allégorie très facile à saisir, une leçon non moins utile que sévère.

Sur ce point, comme sur tant d'autres, les temps modernes ont donc voulu refaire l'antiquité : mais leurs propres dissentimens, et les divergences de leurs conceptions systématiques, devaient encore témoigner de leur impuissance à la réformer. C'est parce qu'il était impossible d'admettre que l'île Atlantide eût existé dans l'emplacement que Platon avait clairement désigné, que de savans philologues ont été chercher sa situation très loin des lieux *où le texte de Platon l'avait évidemment placé.*

Le savant Olaüs Rudbeck a voulu prouver que la Suède a été le berceau des fils de Japhet, celui des fables grecques et égyptiennes, et l'ancienne Atlantide de Platon. En s'appuyant sur les étymologies Runiques et sur la vaste érudition de cet écrivain, le malheureux Bailly a placé l'Atlantide dans des mers encore plus septentrionales : il a même voulu que cette île fut la célèbre Ogygée, sur laquelle Homère a fait régner Calypso, fille du sage Atlas. Il prétendait enfin que, sans avoir été submergée,

il se pouvait qu'elle eût été cernée par les glaces, et que, depuis très long-temps, elle soit inabordable. C'est dans la Palestine qu'un philologue non moins célèbre, le savant Baer, a cru devoir placer l'Atlantide. Suivant les auteurs de l'Histoire universelle de tous les hommes, elle aurait été située dans le bassin de la Méditerranée, entre l'Espagne et l'Italie : les îles Baléares, la Sardaigne et la Corse en seraient les débris. D'autres enfin ont été la placer jusque dans le Nouveau-Monde.

Les oppositions si manifestes de ces opinions inconciliables sont déjà la condamnation de tous les systèmes d'antiquité qui ont été fabriqués sur la submersion de l'île Atlantide, puisqu'elles nous attestent qu'il a été unanimement reconnu, par les plus savans philologues, que cette île n'a jamais pu exister *sur le point géographique où Platon la plaçait*. Suivant le texte de ce philosophe, elle était située, non dans le voisinage de quelques lieux illustrés par les travaux, ou par le passage d'Hercule, mais *vis-à-vis l'embouchure que les Grecs nommaient colonnes d'Hercule*.

Ces expressions ne souffrent point de commentaire, puisqu'à l'époque où Platon écrivait, les Grecs ne connaissaient que les monts Calpé et

Abyla sous le nom de colonnes d'Hercule. En s'en tenant rigoureusement à la situation et aux dimensions que Platon donnait à cette île, elle devait avoir environ 150 lieues de longueur, et se prolonger sur la mer Atlantique, depuis le détroit de Gadès jusqu'aux îles Fortunées. Les Canaries et les îles de Madère sont donc les seules qui auraient nécessairement fait partie de l'Atlantide, et qui n'auraient pas été entraînées dans sa submersion.

Cependant, lorsqu'on a découvert les îles Fortunées, même celles de Madère, elles étaient évidemment dans l'état où les eut laissées la submersion de l'île Atlantide. Or, les Guanches étaient les indigènes des Canaries, lorsque les Africains ont commencé à les connaître. Malgré leurs catacombes et leurs simulacres de momies, ils n'avaient aucun trait de ressemblance avec les Atlantes de Platon. Ils ne descendaient pas d'un peuple navigateur qui eût soumis les Atlantes, puisque, pour passer d'une île dans une autre, ils ne se servaient encore, suivant le témoignage de Pline, que de fragiles nacelles couvertes de peau et fabriquées d'un simple tissu d'osier [1].

Nous savons, d'ailleurs, que ces îles ont été

[1] Pline, lib. 34, cap. 16.

explorées dans l'antiquité : Pline, qui les nomme toutes, nous dit qu'Ephore, Eudoxe et Thimosthène en connaissaient plusieurs. Les renseignemens qu'il a pu réunir sur les premiers temps de leur découverte nous apprennent que, dans la grande île de Junon, qui est probablement celle de Palme, il n'existait qu'une petite maison construite en pierre : *in eà ædiculam esse tantùm lapide constructam*; qu'on ne trouva dans l'île Ombrios, aujourd'hui l'île de Fer, aucune trace d'édifice : *Nullis ædificiorum vestigiis*: que l'île Canarie était remplie de chiens d'une grande espèce, dont deux furent envoyés à Juba, et qu'on n'y vit que les ruines de quelques habitations : *Apparent ibi vestigia ædificiorum*; qu'enfin l'île Capraria, aujourd'hui nommée Gomère, n'était remplie que de grands lézards [1]. Son silence sur les autres ne permet pas de supposer qu'on y eût trouvé, même en ruines, le moindre objet qui fût digne d'attention. Les îles de Madère, connues seulement dans le 14e siècle de notre ère, n'offrirent aux Anglais qui les découvrirent qu'une masse de forêts vierges et impénétrables.

[1] PLINE, lib. 6, cap. 31 et 32.

Il faut donc reconnaître que ces îles qui, suivant le texte de Platon, auraient dû nécessairement faire partie de l'Atlantide, n'offraient pas un seul débris qui put autoriser la supposition que, dans des temps même très reculés, elles eussent été habitées par les Atlantes de ce philosophe.

C'est probablement dans l'espoir de surmonter ces difficultés, que M. Bory de Saint-Vincent nous dit que les indigènes des Canaries connaissaient l'art de préparer les momies, et que, suivant le témoignage d'un manuscrit anonyme, cité par le voyageur Viera Clavijos, ces peuples avaient très anciennement construit de petites pyramides dont il ne restait plus le moindre vestige.

Mais les momies des Guanches n'offraient aucune trace des préparations égyptiennes; elles étaient dans un état de nudité complète, cousues dans des peaux, suivant l'usage barbare des anciens habitans de la Colchide, usage qui nous est attesté par Apollonius de Rhodes et par Elien [1]. Les prétendues momies des Guanches étaient, sans autre préparation, déposées dans des souterrains qui

[1] *Argonautique* d'Apollonius de Rhodes, chant 3e. — Elien, *Hist. div.*, lib. 4, cap. 1.

avaient probablement la propriété de les conserver, comme les caveaux des églises de Saint-Michel à Paris; des Cordeliers et des Jacobins à Toulouse; comme les souterrains situés près de Callao ont conservé les sépultures nommées *tombeaux des payens*. Mais, l'autorité d'un manuscrit moderne et anonyme peut-elle balancer celle de Pline, quoique nous sachions qu'il écrivait sur des renseignemens authentiques puisés dans les mémoires du savant roi Juba qui s'était transporté lui-même sur les lieux, en observateur judicieux et éclairé?

S'il nous fallait ajouter foi à tous les récits des voyageurs, à toutes les traditions apocryphes, à plus forte raison serions-nous obligés de croire, sur les témoignages des Linschoten, des Richard Hawkins, des Louis Jacksons, des Dappers et de quelques autres voyageurs, non moins dignes de confiance qu'un manuscrit anonyme, que les feuilles d'un arbre de l'île de Fer, du merveilleux Garoé, se chargeaient toutes les nuits d'une quantité d'eau assez considérable pour suffire à tous les besoins de la population de cette île et de ses cent mille têtes de bétail; nous devrions croire également, sur les traditions recueillies par Pomponius-Méla,

qu'il existait dans les îles Fortunées deux fontaines, dont l'une donnait, à quiconque buvait de ses eaux, des accès de rire immodérés que les eaux de l'autre pouvaient seules faire cesser [1].

Mais, si nous voulons nous en tenir à l'ancienne, à l'irrécusable autorité du savant roi de Maurétanie, nous ne trouverons pas plus, dans les Canaries, des restes de la civilisation et des monumens de l'île Atlantide, que dans les îles de Madère.

Je dirai plus : indépendamment de toute opinion sur l'histoire de l'Atlantide, ne faut-il pas considérer que nul renseignement historique n'autorise la supposition *que des peuples, nommés Ibères et de race africaine, aient envahi l'Espagne dans une haute antiquité*; ou même celle que les Arabes qui existent encore dans les Alpuxaras, *y fussent établis avant le 8e siècle de notre ère?* Pourquoi donc ces Arabes ne seraient-ils pas, comme on le croit généralement en Espagne, un reste des Maures qui envahirent ce pays à cette époque? Il est notoire que, réfugiées dans des retraites inaccessibles, plusieurs familles arabes ont

[1] POMPONIUS MÉLA, lib. 3, cap. 10.

pu se soustraire aux diverses expulsions dont elles ont été frappées, et que plusieurs autres, ayant embrassé la foi catholique, y furent tolérées, sous la dénomination de *Musarabes*.

Il me semble donc que, sous tous les rapports, il est impossible de reconnaître que l'ingénieux et savant système de M. Bory de Saint-Vincent ait établi, sur l'histoire de l'île Atlantide, même en prenant à la lettre le texte de Platon [1], l'ancienne existence d'un peuple *Ibérien;* il me semble même que les plus anciens peuples africains dont la critique puisse admettre le passage dans la péninsule Hispanique, sont les Phéniciens, ou les Cananéens, qui, suivant les expressions de Procope, *fuyaient devant les armes du brigand Josué.*

[1] Les bouleversemens du globe, sur lesquels M. Bory de Saint-Vincent a fondé son *système Ibérien*, sont évidemment incontestables. Mais, le vaste système *Atlantique* des Grecs n'ayant eu pour bases que des usurpations *sur un symbole astronomique des Égyptiens et sur le nom qu'ils ont imposé au mont Dyris*, il a dû me paraître très probable, que, *deux, ou trois mille ans avant notre ère, aucune montagne n'a pu porter le nom d'Atlas', aucune île n'a pu être connue sous celui d'Atlantide.*

CHAPITRE XI.

DES IBÉRIENS, SUIVANT M. ADRIEN BALBI.

Il n'appartient qu'à la médiocrité de se croire infaillible. M. Adrien Balbi a donc été le premier à reconnaître qu'il pouvait s'être glissé quelques erreurs dans son Atlas éthnographique du globe, ouvrage immense qui exigeait, non seulement la réunion des plus vastes connaissances géographiques, littéraires et philologiques, mais encore de nombreux secours qu'il fallait nécessairement adopter de confiance [1]. C'est à cette catégorie qu'appartiennent, de l'aveu même de M. Balbi, les articles sur lesquels mon sujet va m'imposer l'obligation de hasarder quelques observations critiques.

Sur la foi des autorités si imposantes de Malte-Brun, de MM. Aubert de Vitry, Alexandre et

[1] Pour donner une idée de cette entreprise colossale, il suffit de dire que M. Balbi a distribué, par familles, huit cent soixante langues et plus de cinq mille dialectes.

Guillaume de Humboldt, M. Adrien Balbi admet que les anciens peuples *Ibériens*, étaient disséminés sur presque tous les points de la péninsule Hispanique, et qu'ils parlaient la langue qui s'est conservée jusqu'à nos jours dans les pays Biscayens. Voici dans quels termes M. Balbi établit ce *système ibérien* :

« FAMILLE BASQUE, OU *ibérienne.* »

« Il nous semble que, sur les traces du savant « philologue Malte-Brun, on pourrait partager « cette famille dans les deux branches suivantes :

« 1° LANGUES ANCIENNES ÉTEINTES DEPUIS LONG-« TEMPS. Il paraît démontré, d'après les savantes « recherches de M. le baron Guillaume de Hum-« boldt et de Malte-Brun, que c'est parmi ces lan-« gues, qui différaient très peu les unes des au-« tres, qu'on doit classer les idiômes que parlaient « les *Ibériens* dans la plus grande partie de la pé-« ninsule Hispanique, dans le sud des Gaules, « dans quelques parties de l'Italie et de ses trois « grandes îles. Voici les principaux peuples com-« pris dans cette famille qui, tous, à l'exception « d'un seul, se sont éteints depuis long-temps :

« Les *Turdétani*, qui habitaient dans la Bétique
« et paraissent avoir été les plus civilisés de tous
« les *Ibériens;* les *Lusitani*, qui habitaient entre le
« Tage et le Duero, renommés par leur agilité et leur
« courage dans la guerre : les *Cantabri*, dans le
« nord de la péninsule, etc.; les *Carpétani*, etc.;
« les *Celtibériens*, qui demeuraient dans l'inté-
« rieur de la péninsule; *c'était un mélange d'Ibé-*
« *riens purs avec des Celtes; ils étaient très avancés*
« *dans la civilisation*, *adonnés au commerce et à*
« *l'industrie* et très nombreux; les *Vascons*, qui
« sont les ancêtres des Basques actuels; les *Astu-*
« *res*, les *Turduli*, les *Ilergètes et autres dans*
« *l'Espagne actuelle;* les *Aquitani*, qui occupaient
« le sud-ouest des Gaules; les *Osques*, établis dans
« l'Italie, et que Malte-Brun croit être une bran-
« che des *Ilergètes*.

« Il paraît que les *Turdétani*, les *Celtibériens et*
« *autres peuples de cette souche*, *s'étaient élevés à*
« *une certaine civilisation;* qu'ils possédaient d'an-
« tiques monumens de poésie et d'histoire, et
« avaient un alphabet particulier dont on ne
« connaît pas encore tous les élémens, malgré les
« efforts faits par plusieurs savans pour les retrou-
« ver, et pouvoir expliquer avec eux les inscrip-

« tions *ibériennes* trouvées sur des pierres, des pla-
« ques métalliques, des vases de terre et des mé-
« dailles qui, *avec la langue basque*, sont les seuls
« monumens qui nous restent de ces peuples cé-
« lèbres. »

« 2° Langues anciennes encore vivantes. —
« Cette branche ne comprend que la langue es-
« cuara, ou basque, *parlée anciennement dans une*
« *grande partie de l'Espagne* et du sud de la Gaule,
« et maintenant par les seuls Escualdunac, plus
« connus sous le nom de *Bascongados* et *Bas-*
« *ques* [1]. »

Quelques autres autorités ont probablement aussi déterminé M. Balbi à adopter l'opinion que la langue basque a été parlée très anciennement dans une grande partie de l'Hispanie, *par des peuples ibériens*. Il nous apprend du moins, lui-même, qu'il a consulté l'*Histoire des Cantabres*, publiée en 1825 par l'abbé d'Hiarce de Bidassouet. Or, si nous en croyons cet écrivain Biscayen, qui n'a fait que reproduire le système étymologique de M. de Erro-y-Azpiroz, un très grand nombre de noms de provinces, de villes, de peuples, de riviè-

[1] M. Balbi, *Atlas Ethnographique*, feuille n° xi, 1er tableau; famille des langues basques, etc.

res, de montagnes répandues sur tous les points de l'Hispanie, ont, dans la langue basque, une signification appropriée à leurs diverses situations, ou à leurs productions particulières. Il est même d'autant plus probable que M. Balbi a cru pouvoir s'appuyer sur ces renseignemens philologiques, qu'il en a trouvé la justification dans une autorité très respectable, celle de M. Abel de Rémusat, dont il cite un passage capital conçu dans les termes suivaus.

« De Cadix au Ferrol, de Lisbonne a Pampe-« lune, *on remarque combien de villes, de provinces,* « *de rivières, de montagnes, ont porté jadis, ont con-* « *servé encore des noms tirés de la langue basque.* « *Leibnitz regardait, avec raison, les noms de lieux* « *comme les plus propres à conserver les restes des* « *idiômes perdus et les traces de l'existence des na-* « *tions détruites* [1]. »

Ces citations de l'atlas éthnographique du globe nous présentent deux propositions si distinctes, qu'elles n'ont entre elles aucune corrélation nécessaire. Suivant la première, qui seule établit le *système ibérien* de M. Balbi, une grande partie des

[1] M. Balbi, *Atlas Ethnographique*, discours préliminaire, page 44.

anciens peuples de l'Hispanie, spécialement les *Turdétani*, les *Lusitani*, les *Cantabri*, les *Carpétani*, les *Celtibères*, les *Vascons*, les *Astures*, les *Turduli* et les *Ilergètes étaient des peuples Ibériens*: suivant la seconde, tous ces peuples parlaient la langue basque, *qui doit être un reste de l'ancienne langue ibérienne*. Je vais, dès ce moment, hasarder quelques observations critiques sur la première de ces propositions, c'est-à-dire *sur ce système ibérien*. Mais il ne me sera possible d'essayer la réfutation de la seconde, que dans le chapitre qu'il me faudra nécessairement consacrer à l'examen *du système étymologique biscayen*.

Je conçois, à la rigueur, que, sur la foi des étymologies sans nombre qui ont été tirées de l'idiôme biscayen, il ait été possible de supposer qu'il a dû être le langage des plus anciens peuples de l'Hispanie. Lorsque j'aurai à combattre cette opinion, il me sera du moins possible de l'attaquer dans ces étymologies:

Mais, lorsque M. Balbi, ou ses autorités, prétendent composer *une famille ibérienne* de diverses peuplades disséminées au sud-ouest, au nord, au nord-est, à l'occident et dans l'intérieur de l'Hispanie; car telles sont les situations des Turduli et

des Turdétani, des Astures et des Cantabri, des Vascons et des Ilergètes, des Lusitani, des Carpetani et des Celtibères, je cherche vainement sur quels renseignemens historiques ou fabuleux, éthnographiques ou zoologiques; en un mot, sur quelle induction il a été possible de nous présenter *ce nouveau système ibérien*. Un nom, je dirai même plusieurs noms, justement célèbres dans les lettres, lorsqu'il s'agit de fonder un nouveau système d'antiquité, peuvent-ils dispenser de toute justification? Était-ce donc à d'obscurs Cartésiens que, dans son Essai philosophique sur l'entendement humain, le célèbre Locke disait qu'il fallait prouver autrement que par de simples assertions?

Mais, je ne me bornerai point à protester contre l'existence de cette ancienne *famille ibérienne*. Quoique cette hypothèse ne repose que sur des bases purement imaginaires, j'essaierai d'établir qu'elle est condamnée par les seuls renseignemens historiques et géographiques que l'antiquité nous ait transmis *sur le plus grand nombre* des peuplades dont se compose cette prétendue *famille ibérienne*.

En remontant aux véritables sources, il est fa-

cile de reconnaître que les Turdétani devaient être des peuples Celtiques, mais civilisés dès une très haute antiquité par leurs fréquentes communications avec des établissemens phéniciens, et, depuis quelques siècles seulement, par leur contact immédiat avec les Bastuli-Pœni, ou Carthaginois.

Ici, je me vois dans la nécessité de revenir sur une remarque très importante, et de reproduire l'observation capitale que, le druidisme n'ayant jamais pénétré dans l'Hispanie, on doit en conclure que les Celtes, qui en occupaient la plus grande partie, devaient y être établis avant que l'institution des Druides existât dans les Gaules, ce qui fait nécessairement remonter, jusqu'aux temps les plus reculés et les plus obscurs, les premiers établissemens des Celtes dans la péninsule hispanique. Cette conclusion nous est même confirmée par le fait incontestable que nous n'avons aucune autre indication d'un passage des Celtes dans l'Hispanie, *que la tradition poétique* suivant laquelle des peuplades celtiques auraient, dans des temps inconnus, abandonné la partie méridionale des Gaules pour aller s'établir sur les bords de l'Ibérus.

Il est donc facile de s'expliquer comment les nombreuses peuplades qui ont été comprises sous

la dénomination générale de Turdétani ont pu, quoique d'origine celtique, parvenir, dès une très haute antiquité, à une civilisation que, par une évidente exagération, ou par des calculs astronomiques différens des nôtres, elles faisaient remonter à plus de six mille ans. On doit donc seulement admettre qu'une civilisation très ancienne faisait perdre aux Turdétani les traces les plus marquantes de leur origine, et il m'importe de constater qu'il devint très difficile d'en saisir quelques-unes aux historiens, ou aux géographes, *qui écrivirent après Polybe.*

Il nous est démontré, par plusieurs témoignages historiques, que, dès l'époque où les Romains parvinrent à chasser les Carthaginois de l'Hispanie, c'est-à-dire dès l'an 205 avant l'ère chrétienne, plus de deux siècles avant le temps où Strabon écrivait, la Turdétanie commença à recevoir l'administration, les mœurs et le langage des Romains.

Nous lisons dans les guerres d'Espagne par Appien, qu'avant de repasser en Italie, Scipion l'Africain déposa tous ses soldats blessés, ou infirmes, dans une ville située au centre de la Turdétanie et qu'il nomma Italica. A ce fait historique se

rattache immédiatement celui que nous fait connaître Tite-Live, lorsqu'il dit que, 34 ans plus tard, il vint à Rome une députation de plus de 4,000 hommes, nés du commerce illégitime des soldats romains avec des femmes hispaniennes, pour demander au sénat une ville où ils pussent s'établir, et que le préteur Canuleius reçut l'ordre de les réunir à Cartéia [1].

Nous savons encore, par Strabon, que ce fut dans la ville de Cordoue, située également au centre de la Bétique (car, suivant ce géographe les dénominations de *Bétique* et de *Turdétanie* étaient synonimes) que fut envoyée la première colonie que les Romains firent passer dans l'Hispanie et qu'elle se composait, en très grande partie, de l'élite des citoyens Romains ; nous savons enfin que les médailles de cette colonie patricienne placent cet évènement à l'an 169 avant notre ère.

Il est d'autant plus facile de concevoir que ces établissemens durent apporter des changemens très rapides dans le langage et les mœurs des Turdétani, que, suivant l'historien latin, ces peuples étaient les plus pacifiques de tous les Hispaniens :

[1] TITE LIVE, lib 43, cap. 3.

Omnium hispanorum maximè imbelles habentur Turdetani[1]. Cette hypothèse nous est même pleinement confirmée par Strabon, puisqu'il nous dit : « que, les Turdétani, surtout ceux qui « étaient situés vers le Bétis, avaient entièrement « pris les mœurs des Romains ; qu'ils avaient « oublié jusqu'au langage de leur pays ; que la « plupart étaient devenus latins ; qu'il s'en fallait « enfin de bien peu qu'ils ne fussent entièrement « Romains. [2] »

La coïncidence de ces faits et de ces témoignages historiques nous démontre suffisamment l'impossibilité où devaient être Strabon, Pline et Ptolémée, de nous faire connaître l'origine de toutes les peuplades de la Turdétanie. Néanmoins, leurs recherches sur ce point d'antiquité n'ont pas été complètement infructueuses. Strabon ne nomme pas le quart des villes de cette contrée qui ont été connues de Pline et de Ptolémée ; il nous donne plus de détails sur ses antiquités fabuleuses que sur ses antiquités historiques ; cependant, il nous dit que la ville *Conistorsis* et celle

(1) Tite-Live, lib. 34, cap. 17

(2) Strabon, lib. 3, pag. 104.

de *Pez Augusta* (qui appartenaient aux Turdétani), *étaient célèbres parmi les peuples Celtiques* [1].

Si Pomponius-Méla n'a pu connaître, dans la Bétique, que des Turdules et des Bastules, Pline et Ptolémée ne nous laissent aucun doute sur l'origine de la plus grande partie de ses habitans. Le premier nous atteste que les villes *Seria, Nertobriga, Segeda, Contributa, Ucultunis, Laconimurga Térésès, Callésès, Acinippo, Arunda, Arunci, Turobriga, Lastigi, Alpesa, Sæpona et Serippo, étaient habitées par des peuples Celtiques*; que cela était manifestement démontré par leurs cérémonies religieuses, par leur langage et par les noms de leurs villes [2]. Ptolémée nous confirme que les habitans des villes *Seria, Nertobriga, Contributa* et *Astigi*, qu'il nomme *Astigis*, *étaient d'origine celtique*. Il y ajoute ceux de *Vama*, que Pline n'avait pas connus.

Je n'oublie point que quelques peuplades celtiques avaient été transportées, par les Romains, de la Lusitanie dans la Bétique. Mais les Lusitaniens étaient dans un état de barbarie trop complète, pour qu'ils eussent pu fonder spontanément un si grand nombre de villes dont plusieurs étaient considéra-

(1) Strabon, lib. 3, pag. 97.
(2) Pline, lib. 3, cap. 1.

bles. C'était enfin au centre de la Turdétanie, et dans les retraites de ses plus hautes montagnes, que toute l'antiquité a placé des peuples qu'elle n'a jamais connus que sous le nom de *Celti*, ou de *Celtici*, dénominations qui attestent assez leur origine.

Si ces renseignemens paraissaient incomplets, toute indécision sur l'origine des premiers habitans de la Turdétanie ne devra-t-elle pas cesser lorsqu'ils nous seront confirmés par le témoignage de Polybe, qui avait connu ce pays avant que les colonies des Romains y eussent porté un nouveau langage et de nouvelles mœurs? Or, dans un passage qui nous fait connaître l'opinion de cet historien, Strabon s'exprime ainsi : « La civilisation « et les mœurs paisibles des Turdétani sont en ana- « logie avec la douceur du climat de leur pays, « *ce que Polybe attribue à ce qu'ils étaient de la* « *même famille que les Celtici, leurs proches voi-* « *sins.* » Quoique Strabon ajoute que, cependant, les Celtici étaient à peine réunis dans quelques petits villages, il ne contredit nullement *l'origine celtique que Polybe donne aux Turdétani.*

Il doit donc suffire qu'il résulte évidemment de ce passage que, dans quelque partie de son ou-

vrage qui ne nous est point parvenue, Polybe reconnaissait formellement, dans les Turdétani, des peuples qui appartenaient à la grande famille Celtique, pour que je me croie autorisé, même en faisant abstraction de tous autres renseignemens, à les rejeter d'une prétendue *famille ibérienne.*

Les anciennes peuplades de l'Hispanie, qui étaient situées entre le Tage et le Duero, et qui étaient comprises sous la dénomination générale de Lusitani, pouvaient, moins que toute autre, prendre place dans cette prétendue *famille ibérienne.* Lorsque Strabon nous dit que les Romains firent passer *des peuples Celtiques, des pays au-delà du Tage*, sur le territoire qui était renfermé entre ce fleuve et l'Anas [1], il nous atteste évidemment l'origine Celtique des peuples qui étaient situés entre le Tage et le Duero. Pomponius-Méla, qui décrit, comme je l'ai déjà remarqué, la côte de l'Hispanie, située entre le Tage et le Duero, comprend tous ses habitans sous la dénomination générale d'*anciens Turdules*, et ajoute immédiatement que les habitans de toute cette côte étaient

[1] Strabon, lib. 3, pag. 95.

des peuples Celtiques : *Totam Celtici colunt* (1).

Cet accord de deux autorités irrécusables, sur l'origine celtique des peuples de la Lusitanie, peut sans doute me dispenser d'invoquer d'autres témoignages qu'il me serait facile de produire pour confirmer l'origine Celtique des Lusitani. Quant aux Turdules de la Bétique, que M. Balbi place aussi dans sa *famille ibérienne*, on ne peut, suivant la judicieuse remarque du P. Hardoin, les faire descendre que des *anciens Turdules, Turduli veteres*, qui faisaient partie des peuplades Celtiques de la Lusitanie, car si ces *anciens Turdules* n'eussent pas été la souche des *Turdules* de la Bétique, il eut été absurde de les en distinguer par la qualification de *veteres* qui leur est donnée par Pline et par Pomponius-Méla.

Quoique M. Balbi ait placé les Cantabri après les Lusitani, je me permettrai de les réunir à l'article des Astures, parce que ces deux peuplades, qui étaient limitrophes, me paraissent inséparables.

Il serait probablement impossible d'obtenir des renseignemens très positifs sur l'origine des peu-

(1) Pomp.-Méla, lib. 3, cap. 1.

ples qui devaient porter le nom de *Carpesii*, puisqu'il leur a été donné par Polybe et par Tite-Live, mais que je nommerai *Carpetani*, parce qu'ils ont été plus connus sous ce nom.

Les premiers temps historiques de l'Espagne et quelques investigations géographiques peuvent seulement autoriser la supposition que ces peuples étaient aussi d'origine Celtique. Polybe et Tite-Live semblent peindre les mœurs des anciennes peuplades Celtiques, lorsqu'ils nous parlent de la Barbarie et de la bravoure indisciplinée des Carpetani. Suivant ces deux historiens, ces peuples auraient épargné aux Romains la honte de ne pas avoir secouru la malheureuse Sagonte, si la tactique, la prudence et les éléphans du farouche Annibal u'eussent pas triomphé de leur aveugle témérité [1].

Nous voyons même toujours, dans l'historien Romain, les Carpetani prendre une part très active aux nombreuses insurrections des Celtes de la Lusitanie et des Celtes surnommés Ibériens. Ce fut enfin dans les montagnes de la Carpétanie que le célèbre Viriathe et ses Celtes Lusitaniens trou-

[1] Polybe, lib. 3, pag. 169. — Tite-Live, lib. 21, cap. 5 et 11.

vèrent des vengeurs de la perfidie du consul Cépion; il était même encore à la tête des Carpétani et des Lusitaniens coalisés, lorsque les Romains, désespérant de le vaincre, eurent l'infamie de le faire assassiner. N'est-il donc pas probable que des peuples qui n'ont dû leur célébrité qu'à leurs constantes alliances avec des peuples Celtiques, ne pouvaient leur être si intimement attachés que par les liens d'une commune origine?

A l'appui de ces probabilités, on peut ajouter qu'il existait chez les Carpétani, auprès de Toletum, leur capitale, une ville nommée *Complutum*, célèbre, selon Prudence, par le martyre des frères Just et Pasteur; que Ptolémée donne également cette ville aux Carpétani, et qu'il place une ville nommée aussi *Complutum* chez les Callaïci, dont Strabon, dans plusieurs passages, et Pomponius-Méla ont formellement fait des peuples Celtiques [1]. On peut encore ajouter, qu'au mot *Alea*, Etienne de Bysance nous dit qu'une ville de ce nom appartenait aux Carpétani, et que ses habitans *étaient des peuples Celtiques*.

Je serai le premier à reconnaître que je n'ai pu

[1] Strabon, lib. 3, passim. — Pomponius-Méla, lib. 3, cap. 1.

offrir que de faibles indices de l'origine des Carpétani; mais, du moins, ne sont-ils pas en faveur d'une origine *ibérienne*.

J'ai déjà, dans mon sixième chapitre, essayé de démontrer que, malgré la tradition fabuleuse recueillie par Diodore de Sicile, les Celtibériens de l'intérieur de l'Hispanie ne pouvaient être, comme les Celtibériens que Pline et Festus-Aviénus ont placés dans la Lusitanie, que des peuplades Celtiques, désignées collectivement par le *surnom* d'Ibériens, parce que les unes et les autres étaient également placées sur les bords, ou dans le voisinage d'un fleuve Ibérus. Je m'en tiendrai donc aux considérations sur lesquelles je n'ai pu voir, dans les Celtibériens, que des peuples Celtiques, ce qui les exclut nécessairement de toute *famille ibérienne*.

En ne voyant, dans les habitans des provinces biscayennes, que des peuples qui ont conservé jusqu'à nos jours l'ancienne langue des prétendus peuples *ibériens*, M. Balbi n'a fait que se conformer à une opinion généralement admise dans les plus hauts rangs de la littérature. La principale, ou plutôt l'unique base de cette opinion, reposant sur les nombreuses étymologies qui ont

été tirés de la langue basque, je ne pourrai essayer de la combattre que lorsque je m'occuperai spécialement de ces trop célèbres étymologies.

Ce sera donc seulement alors, que j'aurai l'espoir de démontrer que les Vascons ne firent jamais partie d'une *famille ibérienne*; que leur langue, loin d'avoir été primitivement celle de presque toutes les peuplades de l'ancienne Hispanie, ne s'est jamais étendue au-delà des limites qu'elle ne dépasse point de nos jours; que, par conséquent, les Vascons doivent être considérés comme des peuples très distincts de toutes les autres populations primitives de la péninsule hispanique, et que leur origine, comme celle de leur langue, est encore un problème à résoudre.

J'ai dû avoir la témérité d'aborder ce problème : mais, j'avouerai, dès ce moment, que des recherches opiniâtres n'ont pu que me faire entrevoir la possibilité de parvenir à sa solution. Je ne pourrai donc, si je puis un jour me hasarder à parler de la langue biscayenne, qu'appeler l'attention des philologues sur ce faible résultat de mes investigations.

Les Astures et les Cantabres se refuseront probablement aussi à entrer dans la *famille ibé-*

rienne de M. Balbi. Quoique, dans les guerres qu'ils eurent à soutenir pour défendre leur indépendance, les Cantabres aient déployé plus de férocité que les Astures, plusieurs passages du 3e livre de Strabon nous attestent que ces deux peuples avaient absolument les mêmes mœurs.

Les premiers temps historiques de l'Espagne ne nous montrent jamais l'un de ces peuples sans l'autre sur le théâtre de la guerre. Suivant le témoignage de Dion Cassius, depuis l'année 725 de la fondation de Rome jusqu'à l'année 732, ils se soulevèrent trois fois contre la domination d'Auguste, comme un seul peuple aurait pu le faire [1]. Lucius Florus et Paul Orose nous attestent aussi que, dans leurs fréquentes insurrections, ces deux peuples furent toujours coalisés [2]. Nous lisons même dans Paul Orose qu'ils firent toujours cause commune, non seulement pour se soustraire au joug des Romains, mais encore pour faire la guerre à leurs plus proches voisins, les

[1] Dion Cassius, lib. 51, pag. 524, et lib. 54, pag. 588 et seq. Guilielmi Xilandri, édit. 1592.

[2] Florus, lib. 4, cap. ult. — Paul Orose, lib. 6, cap. 20.

Vaccéens, les Autrigons et les Turmodiges [1].

Je n'ai donc pas cru devoir séparer des peuples que l'antiquité réunit toujours; qu'elle s'accorde à nous présenter comme ayant eu les mêmes mœurs et, comme ayant toujours été si intimement unis, qu'ils semblaient ne faire qu'un seul et même peuple.

Ces deux peuples sont encore considérés comme deux peuplades d'une même nation, par le seul écrivain qui ait pu me fournir des renseignemens positifs sur leur origine. Dans la vie d'Auguste, Xiphilin, qui pouvait encore puiser à des sources dont nous avons à regretter la perte, s'exprime en ces termes : « Auguste fit subjuguer, par ses « lieutenans Térentius Varro et Titus Carisius, « *les Astures et les Cantabres, peuples Celtiques* [2]. »

Je ne veux point dissimuler que je n'ai pas trouvé, dans les livres de Dion Cassius qui nous sont parvenus, l'origine que son abréviateur donne à ces peuples. Mais, l'exactitude et la fidélité scrupuleuses de Xiphilin sont trop généralement reconnues, pour qu'il soit possible de supposer qu'il

(1) Paul Orose, lib. 6, cap. 21.
(2) *Epit. Rom. hist.* Dionis. Xiphil. *auct.* lib. 53, pag. 71.

nous ait transmis ce renseignement historique sans y avoir été autorisé par quelque passage de Tite-Live, ou de Dion Cassius, dont nous ne possédons les ouvrages qu'avec des lacunes considérables.

Quoiqu'il en soit, jusqu'à ce qu'elle ait été victorieusement réfutée, cette autorité si grave ne repoussera-t-elle pas l'origine *ibérienne* que M. Balbi attribue aux Astures et aux Cantabres?

S'il m'était possible de placer ici des justifications auxquelles je serai obligé de consacrer un chapitre spécial, il me serait facile d'appuyer l'origine très étrangère au sol de l'Hispanie que Xiphilin donne à ces peuples. Je me réserve donc d'ajouter à son témoignage des recherches littéraires et géographiques qui établiront, probablement jusqu'à l'évidence, je ne dirai pas l'*origine celtique* des Astures et des Cantabres, mais les nombreuses stations que ces peuples, principalement les Astures, ont faites dans diverses parties de l'Asie et de l'Europe, avant de se fixer au-delà des Pyrénées [1].

Il ne me reste qu'à hasarder quelques observations sur l'origine *ibérienne* que M. Balbi donne

[1] *Voyez* mon chapitre dix-huitième.

aux Ilergètes. Polybe ayant placé ces peuples sur les bords de l'Ibérus, il ne serait pas impossible que leur véritable nom eût été *Iber-Gètes*, et qu'il eût signifié *des Gètes placés sur l'Iber*, comme d'autres Gètes, situés sur le Tyras, ont été nommés Tyri-Gètes, etc.

Mais, sans attacher la plus légère importance à cette hypothèse, il me semble que le nom d'*Iler-Gètes* méritait une attention d'autant plus sérieuse, qu'il existait aussi dans l'Hispanie des peuples *Indi-Gètes*; qu'Étienne de Bysance a encore placé des *Mis-Gètes* dans l'Ibérie européenne, et que ces monumens sarmatiques, ou scythiques, se reproduisant dans plusieurs contrées de l'Asie, de l'Europe et même de l'Afrique, il pourrait être téméraire d'affirmer que les plus hautes antiquités de l'Hispanie ne peuvent pas en offrir.

Nous trouvons, en effet, dans l'Inde, suivant Ptolémée, les *Besyn-Gètes*, peuples très barbares, dont le nom était probablement composé de leur situation sur la rivière *Besyn ga* qui coulait au-delà du Gange, et du nom, ou plutôt du surnom, *Géti ou Gètæ;* sur les frontières septentrionales de la Scythie, les célèbres *Massa-Gètes;* dans la Scythie même, les *Myr-Gètes*, que, d'après Hécatée,

Étienne de Bysance nous fait connaître ; au-delà de la Perside, les *Ever-Gètes* de Strabon, car je ne parle point des Arimaspes-Evergètes, sur lesquels Diodore n'a pu fabriquer, ou recueillir, qu'une histoire fabuleuse ; à l'extrémité de la Sarmatie européenne, les *Tyssa-Gètes*, dont le nom, dans la langue même des Scythes, devait, suivant Fréret, signifier des *Gètes* situés sur la fin des Landes [1] ; sur la rive orientale du Tyras, les *Tyri-Gètes*, autres *Gètes* qui avaient reçu le nom de ce fleuve ; dans la Thrace, les *Gètes*, dont Hérodote a fait des peuples Scythiques, et qu'il avait connus avant qu'ils se fussent établis sur l'embouchure de l'Ister ; dans l'Albanie illyrienne, la ville *Gétia*, que Mentelle y a placée d'après Chalcondyle ; dans la Lybie intérieure, les *Gœtules*, puisque Ptolémée a connu, dans la même contrée, une ville *Géta;* dans la Laconie enfin, le mont *Tay-Gète*, situé près d'un fleuve qui portait aussi ce nom de *Tay-Gète;* dénominations qui sont ici très remarquables, en ce que nous savons par Pausanias, que j'ai déjà cité, qu'il existait sur le sommet de cette montagne un lieu nommé Talet, *où des peuples inconnus sa-*

[1] Fréret, *Œuvres complètes*, 4e vol., page 304

crifiaient des chevaux au soleil, à la manière des Perses [1].

Quoique Silius Italicus ait fait descendre des *Massa-Gètes*, les Concani, peuples Cantabres, auxquels il attribuait l'usage sarmatique de boire le sang de leurs chevaux, en leur ouvrant les veines [2], et qu'Horace même nous ait donné la confirmation de ce fait historique [3], je ne me permettrai point, du moins dans ce moment, de hasarder, sur des inductions si nombreuses, la supposition que les *Iler-Gètes*, les *Indi-Gètes* et les *Mis-Gètes* de l'Hispanie, devaient être d'origine scythique, ou sarmatique, comme les peuples qui vivaient sur le mont *Tay-Gète* du Péloponèse : mais, j'ajouterai que Ptolémée a placé chez les Iler-Gètes une ville qu'il nomme *Gallica-Flavia*; que ce nom lui est confirmé par l'itinéraire d'Antonin qui la nomme *Gallicum*, et que ces deux monumens, l'un scythique ou sarmatique, l'autre celtique, que nous présentent le nom des *Iler-Gètes* et celui de leur ville *Gallica*, ne permettront, très probablement, d'admettre le système qui en fait des peu-

(1) Pausanias, lib. 3, *in Lacon.*, cap. 20.
(2) Silius Italicus, lib. 3, vers. 360.
(3) Horat. Carmen, lib. 3, od. 4.

ples *Ibériens*, que lorsqu'il sera appuyé sur des autorités plus convaincantes qu'une simple hypothèse. Je m'en tiendrai donc à cette conclusion, sous réserve de revenir spécialement sur l'origine des Astures et des Cantabres. Je crois, d'ailleurs, avoir suffisamment établi que la *famille ibérienne* de M. Balbi n'a jamais existée dans l'ancienne Hispanie.

CHAPITRE XII.

SYSTÈME IBÉRIEN DE M. PETIT RADEL

Le système de M. Petit Radel condamne tous les autres systèmes *ibériens*. Dans un Mémoire sur les plus anciennes villes d'Espagne, ce savant philologue nous dit que la région maritime et méridionale de l'Hispanie *constitue l'Ibérie proprement dite* (1).

Cette opinion, qui se réduit à adopter l'*Ibérie* de Scylax, de préférence à celles de Strabon, ou de Festus Aviénus, conduit M. Petit-Radel à trouver l'origine des *Ibères* dans le Latium et dans l'Etrurie. Plusieurs noms géographiques de ces deux pays, se reproduisant plus ou moins exactement sur la carte de l'ancienne Hispanie, cet écrivain conclut de ces homonymies que des Tyrrhéniens, des Pélasges, des Volsques, des Ausones et des

(1) M. Petit-Radel, Mémoire imprimé à la suite de ses *Synchronismes*, page 131. Paris, 1827.

Osques ont passé, par mer, dans la péninsule hispanique, et *qu'ils ont été la souche primitive des peuples Ibériens.*

Pour éviter le double inconvénient de trop prolonger l'examen de ce nouveau système *ibérien*, ou d'encourir le reproche d'avoir fait un choix dans les dénominations sur lesquelles M. Petit-Radel a fondé son hypothèse, je citerai toutes celles qu'il nous offre dans le premier paragraphe de ses comparaisons géographiques, et je placerai les noms hispaniques en regard des noms italiens, ou étrusques.

DANS L'HISPANIE.	DANS LE LATIUM, OU L'ÉTRURIE.
Les Vettones.	Des Vettouenses.
Spoletinum.	Spoletium.
Les Turdétani.	La ville de Turde.
Las Ausetani et la ville Ausa	Le fleuve Osa.
Les Cosetani.	La ville Cosa et ses fondateurs.
Visentio, ville des Peleudones.	Visentium.
Veluca,... *id*... *id*.	Le peuple Vulei.
Taraco	Tarcunia.
Ville et promontoire Tenebrium.	Contenebra.

Si je pouvais admettre la parfaite exactitude de

toutes ces homonymies, elles ne m'offriraient que des armes nouvelles pour combattre le système de M. Petit-Radel et tous les autres systèmes *ibériens.*

Mais, je dois remarquer d'abord que ce savant académicien a peut-être trop négligé les distinctions que les premiers temps de l'Hispanie nous obligent de faire entre ses noms de peuples et de lieux, et qu'il me paraît être tombé dans l'erreur de les prendre tous pour des noms primitifs, ou nationaux.

Comme la plupart des noms des anciens peuples des Gaules, de l'Europe septentrionale et de l'Asie, la plupart de ceux qui s'appliquaient à une, ou à plusieurs peuplades de l'Hispanie, n'étaient que des épithètes caractéristiques. Nous savons, d'ailleurs, que quelques-unes de ces dénominations étaient d'origine phénicienne, carthaginoise, ou grecque, et que les Romains substituèrent des noms latins aux noms primitifs de pays sur plusieurs points de l'Hispanie, surtout dans la Bétique qu'ils commencèrent, dès les temps de la seconde guerre punique, à couvrir de leurs colonies.

Malgré ces considérations, prendrons-nous donc, dans la Bétique même, pour un nom pri-

mitif, celui de la ville Spoletinum qui, n'étant qu'un diminutif de Spoletum, devait appartenir à une colonie romaine? Quoique nous ignorions quel était le nom primitif du Bétis, puisque les naturels du pays le nommaient Perkès ou Perçès, Critium, ou Certis, ou même Ciritus, suivant diverses autorités, nous permettrons-nous d'affirmer que le nom des Turdétani, qui n'a même pas été connu de tous les anciens géographes, était *primitivement* le nom collectif de tous les habitans de la Bétique? Quoique plusieurs traditions aient attribué aux Phéniciens la fondation de Taraco, accorderons-nous à M. Petit-Radel qu'on peut lui trouver une autre origine dans la prétendue homonymie que présentent les mots Taraco et Tarcunia?

Il est néanmoins très probable que la plus grande partie des rapprochemens géographiques qui ont fourni à M. Petit-Radel les bases de son système *ibérien*, démontre qu'un grand nombre de noms de peuples et de lieux se reproduisent, soit identiquement, soit avec de légères modifications, d'un côté, sur les côtes méridionales de l'Hispanie, de l'autre, dans le Latium, ou dans l'Etrurie. Il est même facile de reconnaître que la plupart

des noms hispaniques qui figurent dans ces rapprochemens appartiennent aux plus hautes antiquités de l'Espagne.

Pourquoi donc ce savant philologue, ayant eu le bonheur d'entrer dans la seule voie qui pût le conduire à la découverte de l'origine des populations primitives de l'Hispanie, s'est-il arrêté dès ses premiers pas et n'a-t-il pu trouver cette origine que dans les anciens monumens de l'Italie? C'est nécessairement parce qu'il recherchait moins l'origine des plus anciens peuples de l'Hispanie, que la justification de son système *ibérien*. Pour peu qu'il fût sorti des limites systématiques qu'il s'était lui-même imposées, il eût bientôt reconnu que ses origines italiennes et tyrrhéniennes se perdaient dans les contrées les plus septentrionales de l'Europe, et jusque dans des pays asiatiques. Je n'attendrai point qu'on me demande des preuves de cette assertion.

Les *Vettones* hispaniens et les *Vettonenses* étrusques se reproduisent évidemment dans les habitans de la ville *Vettoniana* qui, suivant l'itinéraire d'Antonin, existait dans l'ancienne Vindélicie.

La ville *Ausa* des *Ausetani* de l'Hispanie, et la rivière *Ossa* de l'Italie, se reproduisent également

dans le mont *Ossa* de la Thessalie, dans la ville *Ossa*, que Ptolémée a placé dans la Macédoine, même dans les *Osi* de la Germanie de Tacite, et dans les *Osii* qui, suivant Ptolémée, existaient dans la Sarmatie européenne.

Si j'accorde à M. Petit-Radel que les Pélasges, fondateurs de la ville *Cosa* en Italie, ont été la souche des *Cosetani* hispaniens, l'analogie de ces deux dénominations ne se retrouvera-t-elle pas dans les noms de l'île de *Cos*, l'une des plus célèbres parmi les Sporades, de la ville *Cosa* de la Gaule aquitaine, des *Cossœi* que Polybe a placés dans les montagnes de la Médie, et de la contrée nommée *Cossea* qui, suivant Pline et Étienne de Byzance, faisait partie de la Perside?

La ville *Visontium* des Pélendones, et non *Visentio*, comme l'écrit M. Petit-Radel, est plus exactement reproduite dans la *Visontium* que la géographie de Ptolémée place dans la haute Pannonie, que dans la *Visentium* de l'Italie.

Si, enfin, le promontoire, ou la ville *Tenebrium* et le port *Tenebrius* de l'Hispanie ne nous offrent pas des noms d'origine latine, ne serait-il pas permis de leur trouver plus d'analogie avec le nom de *Tenebium* que Diodore a donné à une ville, ou

à un pays de l'Asie, non loin de la Lydie, qu'avec le nom de la ville *Contenebra*?

Mais, si M. Petit-Radel se fût affranchi des entraves qu'impose toujours l'obligation de justifier une hypothèse systématique; si, au lieu de se renfermer dans les limites si étroites de son système *ibérien*, il eût remonté jusqu'aux sources primitives, ou secondaires, de ses origines italiennes et étrusques; ou plutôt, s'il eût rapproché quelques anciennes dénominations géographiques de l'Hispanie (indistinctement tirées de tous les points de son territoire) des dénominations semblables, ou frappantes d'analogie, qu'il eût facilement rencontrées dans les Gaules, dans les îles Britanniques et dans d'autres pays de l'Europe et de l'Asie, son système *ibérien* se serait évanoui. Mais aussi, en dédommagement d'une perte si légère; il eût probablement conclu de ces rapprochemens qu'ils indiquaient les migrations que des peuples septentrionaux, ou asiatiques ont dû faire dès la plus haute antiquité, et leurs envahissemens successifs, non seulement des contrées centrales de l'Europe et des îles Britanniques, mais encore des grandes îles de la Méditerranée, des Gaules et de l'Hispanie.

Les recherches qu'il est à regretter que M. Petit-Radel n'ait pas faites dans cette voie plus large et dégagée de tout assujétissement systématique, j'ai contracté l'obligation, non de m'y livrer comme il aurait pu le faire, mais d'en présenter une faible ébauche. J'essaierai de remplir cet engagement, sans avoir la prétention, dont je ne puis trop me défendre, d'élever un nouveau système d'antiquités hispaniques sur les ruines de ceux que j'ai combattus. Je laisserai parler d'elle-même la simple manifestation de quelques faits matériels, irrécusables et faciles à vérifier. Si l'ensemble de ces faits doit nécessairement conduire à de nouveaux aperçus historiques, je n'aurai atteint qu'un but vers lequel j'aurai été involontairement entraîné.

Mais, avant de consacrer quelques momens à de fastidieuses recherches géographiques, je dois entreprendre de porter un dernier coup à l'ibériaisme; de le poursuivre dans des retranchemens réputés inexpugnables; en un mot, dans ses célèbres étymologies biscayennes, et remplir tous les engagemens que j'ai contractés.

CHAPITRE XIII.

DU SYSTÈME IBÉRIEN, FONDÉ SUR LES ÉTYMOLOGIES BISCAYENNES.

Se pourrait-il que je ne fusse encore parvenu qu'à émousser des armes impuissantes contre tous les systèmes *ibériens?* Ce fantôme, que j'ai nommé l'*ibérianisme*, m'apparaît encore; et, d'une main triomphante, me présentant *sa langue ibérienne*, il me demande si j'oserai soutenir que, dans les temps primitifs de l'Espagne, ce langage ne fût pas celui de presque tous ses habitans; si j'oserai le révoquer en doute, quoique les plus anciennes dénominations géographiques de toutes les parties de l'Hispanie soient évidemment tirées de l'ancienne langue que les peuples biscayens nous ont conservée? L'attaque est vive, sans doute, et d'autant plus pressante qu'elle est soutenue par les plus graves autorités. Mais ici, encore, persuadé que je n'ai à combattre que des erreurs,

j'oserai prendre en main les droits de la vérité contre les autorités les plus imposantes.

Dans sa dissertation sur les langues de l'Europe, Joseph Scaliger reconnaît sept petites langues matrices; et, après avoir parlé de la langue basque, dont il avait fait une étude particulière, il ajoute qu'*elle est un reste de celle que parlaient les anciens Espagnols*.

Dans ses observations générales sur l'histoire, le célèbre Fréret s'exprime ainsi : « Les Cantabres « et les peuples de l'extrémité occidentale des Py- « rénées ont conservé l'*ancienne langue ibérienne*, « dont les Basques parlent encore aujourd'hui un « dialecte. » L'éditeur des œuvres de ce célèbre philologue lui fait encore adopter la même opinion dans une dissertation sur le dieu Endovellicus [1].

Le savant Pinkerton nous dit aussi : « Que la Bis- « caye conserve encore la *langue ibérienne*, comme « les peuples situés à l'extrémité du nord-ouest de « l'Europe ont conservé la langue celtique [2]. »

[1] Fréret, *OEuv. complètes*, tom. 1er, pag. 254, et tom. 18, pag. 296.

[2] Pinkerton, *Rech. sur l'orig, et les étab. des Scythes*, pag. 228. Paris, 1804

« La Biscaye, dit M. Alex. de La Borde, conserve « encore la langue qu'on y parlait sous les Ro« mains, et qui était vraisemblablement commune « aux autres provinces de l'Espagne. » Quelques pages plus loin, ce savant écrivain ajoute ces paroles : « Une preuve très remarquable de « l'antiquité de la langue basque se trouve dans « l'examen même de ses différens mots. On y « trouve, par exemple, l'étymologie des noms de » la plus grande partie des villes, pays et fleuves « de l'Espagne; ce qui prouverait évidemment « qu'elle fut l'ancien idiôme des Espagnols..... « On trouve en Espagne DEUX OUVRAGES CURIEUX « sur ce sujet, l'un par M. *Astarloa*, l'autre par « M. *de Erro y Azpiroz* (1). »

Je ne dois pas négliger de prendre acte de la confiance que l'un de nos plus célèbres écrivains croit pouvoir accorder à ces deux étymologistes biscayens, puisqu'il me faudra bientôt rechercher à quels titres ils sont parvenus à l'obtenir.

L'un des écrivains que je viens de nommer nous dit aussi, mais sans citer les passages dont

(1) M. ALEX. DE LABORDE, *Itin. descrip. de l'Espagne*, tom. 2, 2e partie, pag. 96 et 228.

il s'autorise, *qu'au rapport de Strabon, de Sénèque et de Pomponius-Méla*, la langue basque était primitivement commune à toutes les provinces de l'Hispanie.

Nous avons déjà vu (chap. IXe, page 164) que, suivant MM. G. Humboldt et Michelet, *peuples ibères et peuples parlant la langue basque, sont des expressions synonymes.*

J'ai enfin constaté (chap. XIe, page 193) que, sur la confiance qu'il accorde aux autorités les plus respectables, M. Adrien Balbi compose son système *ibérien* de plusieurs peuples situés au sud-ouest, au nord-est, à l'occident et dans l'intérieur de l'Hispanie, et qu'il appuie cette opinion de ces paroles mémorables : DE CADIX AU FERROL, DE LISBONNE A PAMPELUNE, *on remarque combien de villes, de provinces, de rivières, de montagnes ont porté jadis, ont conservé des noms tirés de la langue basque*, etc.

Ce système, qui établit l'ancienne existence *d'une langue ibérienne* et sa conservation jusqu'à nos jours dans les provinces biscayennes, est adopté par plusieurs autres écrivains. Mais, si les autorités se pèsent et ne se comptent pas, ces citations suffiront pour constater qu'il est générale-

ment admis dans les plus hauts rangs de notre littérature, et qu'il n'a pour bases fondamentales que de prétendus témoignages de Strabon, de Sénèque, de Pomponius-Méla, et que des étymologies qui doivent attester qu'une multitude de dénominations géographiques de presque toutes les parties de l'Hispanie ont, dans la langue basque, des significations appropriées à leurs situations, à leurs principales productions, ou à diverses circonstances locales.

Il me suffira donc, pour mettre au grand jour le vide de ce système, de reconnaître : 1° qu'il n'est pas possible de le justifier par quelque passage de Strabon, de Sénèque, ou de Pomponius-Méla; que les seuls renseignemens qui nous aient été transmis par l'antiquité sur le langage des peuples biscayens, tendent, au contraire, à établir que la langue basque ne s'est jamais étendue au-delà du territoire qu'elle occupe de nos jours : 2°. Que les étymologies tirées de cette langue, par lesquelles on prétend démontrer son ancienne extension dans toute l'Hispanie, ne sont, quoiqu'elles aient surpris la confiance de nos plus célèbres écrivains, que des subtilités systématiques, que de véritables fantasmagories littéraires.

Strabon n'a certainement point dit, il n'a même insinué dans aucun passage, que la langue des Vascons ait, dans un temps quelconque, été celle de presque tous les habitans de l'Hispanie. Il nous dit au contraire : « Que les Turdétani pré-« tendaient avoir, depuis plus de six mille ans, « des poëmes versifiés; que les autres habitans « de l'Ibérie avaient aussi une espèce de littéra-« ture, mais qu'elle n'était pas la même chez « tous ces peuples, *parce qu'ils ne parlaient pas* « *tous la même langue*. [1] » Après avoir dépeint les mœurs des Cantabres, il passe aux Vascons et ajoute : « Qu'il ne citera pas quelques-uns de « leurs noms géographiques, parce que leur pro-« nonciation serait difficile à exprimer, à moins « qu'il ne fût agréable d'entendre les noms des « Plétaures, des Bardyètes, des Allotriges, et « autres plus barbares encore et plus inconnus. [2] »

Le seul passage de Pomponius-Méla auquel il soit possible de faire allusion, offre une analogie frappante avec cette dernière citation de Strabon : il se réduit à ce peu de mots : « Il existe chez les

(1) Strabon, lib. 3, pag. 96.
(2) *Idem*, lib. 3, pag. 107.

« Cantabres quelques noms de peuples et de fleu-
« ves qu'il est impossible d'exprimer dans notre
« langue [1]. » Or, ces noms barbares appartenaient encore aux Vascons de Strabon, de Pline et de Ptolémée, comme je ne tarderai pas à le constater.

Il n'existe encore, dans Sénèque le philosophe, qu'un seul passage qui ait quelque rapport au langage des Cantabres. Exilé dans l'île de Corse, ce philosophe adressait des consolations à sa mère. En parlant du lieu de son exil, il lui disait : « Que
« des Hispaniens avaient passé dans cette île;
« que cela était démontré par la ressemblance des
« usages; que les habitans de ce pays portaient
« des chaussures et des bonnets de la même forme
« que ceux des Cantabres, dont ils n'avaient con-
« servé que quelques expressions; car, disait-il,
« la fréquentation des Grecs et des Ligures leur
« a fait entièrement oublier l'idiôme de leur
« pays : *Nam totus sermo à patrio descivit* [2]. »

Ce n'est point encore le moment d'examiner l'étrange conséquence que Sénèque tirait de son observation. Je me bornerai donc ici à la plus simple des réflexions qu'il soit possible de faire sur

(1) Pomponius-Méla, lib. 3, cap. 1.
(2) Senec, *Consol. ad helviam*, pag. 77. Édit. Lips.

ce texte, trop souvent allégué pour prouver le prétendu passage des anciens Hispaniens dans l'île de Corse. Ces mots l'*idiôme de leur pays*, soit que, suivant un usage abusif, Sénèque les appliquât aux peuples Vascons, soit qu'il parlât des véritables Cantabres, emportent-ils donc naturellement l'idée d'une langue répandue dans toute l'Hispanie? Ne faut-il pas, au contraire, leur donner une interprétation toute opposée?

Sénèque n'est même pas le seul écrivain de l'antiquité qui, en parlant du langage d'une grande peuplade de l'Hispanie, ait affecté de nommer ce langage l'*idiôme du pays*, au lieu de le désigner par l'expression générale de langue hispanique. Tacite nous dit que le préteur Pison fut assassiné par un simple paysan de la nation des Thermestains, peuples qui n'étaient séparés des Vascons que par les monts Idubeda, et, qu'au milieu des tourmens, ce malheureux s'écriait à haute voix, *dans l'idiôme de son pays*, *magnà voce sermone* PATRIO, qu'il ne ferait point connaître ses complices [1]. Silius-Italicus nous dit aussi que les Callaïques allaient au combat en hurlant des vers

[1] TACITE, *Ann.*, lib. 4, cap. 45, Édit. Lips.

barbares *dans l'idiôme de leur pays*, PATRIIS *ululantem carmina linguis* [1].

L'assertion générale de Strabon sur la diversité des langues dans la péninsule hispanique ; la difficulté d'exprimer, dans les langues grecque et latine, les noms géographiques des provinces biscayennes, car, sous le nom de Cantabres, Méla ne pouvait parler que des Vascons, lorsqu'il disait : *Tractum contabri et Varduli tenent* [2], puisque les Vardules touchaient aux Pyrénées ; la répétition si remarquable de ces mots *dans l'idiôme* DE SON PAYS, qui se représentent sous la plume de plusieurs écrivains classiques, quoique ces expressions n'eussent été qu'une redondance vicieuse, s'ils n'eussent voulu parler que d'une langue générale dans toute la péninsule hispanique, ne prouvent point, sans doute, jusqu'à l'évidence, que, dans l'antiquité, la langue biscayenne se renfermait dans ses limites actuelles. Mais, il me semble que cette série de faits historiques et littéraires ne peut que faire pencher la balance en faveur de cette opinion.

(1) SILIUS ITALICUS, lib. 3, vers. 346.
(2) POMP. MÉLA, lieu déjà cité.

Cependant, pour que cette opinion puisse être admise, il faut que, dans l'antiquité, les peuples vascons aient été aussi étendus que le sont aujourd'hui les peuples biscayens. Il m'importe donc de reconnaître quelles étaient, dans les temps anciens, les limites respectives de la Cantabrie et des pays vascons.

L'antiquité a toujours donné le nom de *mer cantabrique*, à toute la partie de l'Océan qui baigne les côtes septentrionales de l'Espagne, depuis le cap Ortégal, en Galice, jusqu'au port de Fontarabie. Ce n'est évidemment que sur un titre si équivoque, que les peuples des provinces biscayennes ont presque toujours été compris sous la dénominiation générale de Cantabres. Il faut nécessairement reconnaître que Pline prolongeait, ainsi que Pomponius-Méla, la Cantabrie jusque dans les provinces biscayennes, lorsqu'il disait que la pierre d'aimant se trouvait dans la Cantabrie, *lapis hic et in Cantabrià nascitur* [1].

De l'antiquité, cette abusive extension de la Cantabrie a passé dans nos ouvrages de littérature et de géographie. Fréret a désigné, sous le nom de

[1] Pline, lib. 34, cap. 14.

Cantabres, les anciens habitans des provinces biscayennes [1].

Dans son itinéraire descriptif de l'Espagne, M. Alex. de La Borde comprend aussi, sous la dénomination générale de *Cantabrie*, la Biscaye propre, et même les cantons de Guipuscoa et d'Alava [2]. Le dictionnaire polyglotte de Calepin, le dictionnaire encyclopédique de Mentelle, ceux plus nouveaux d'Aynès et de Masselin, consacrent également cette confusion de la Cantabrie et des pays biscayens. En un mot, il n'est point d'erreur géographique qui, dans l'antiquité comme dans les temps modernes, ait été plus générale et plus fortement enracinée.

Cependant, l'antiquité même, lorsqu'elle n'a pas été involontairement esclave d'un usage abusif, a formellement condamné cette confusion.

Strabon ne nous a point donné les subdivisions des grandes peuplades connues sous les noms collectifs d'Asturcs, de Cantabres et de Vascons : il ne nous fait connaître que la situation géographi-

(1) Fréret, *OEuvres compl.*, tome 1er, page 234.

(2) M. Alex. de Laborde, *Itin. descrip.*, tome 2, 2e partie, page 96.

que et les mœurs de ces peuples barbares ; puis, il s'exprime ainsi :

« Telle était la vie des montagnards, de ceux » qui habitaient l'extrémité septentrionale de » l'Ibérie, *des Callaïques, des Astures, des Canta-* » *bres et des Vascons*, jusqu'aux Pyrénées [1]. »

Un texte si formel ne permet pas plus de faire des Vascons un peuple cantabre, que de faire des Astures un peuple Callaïque. Il ne permet pas davantage de placer entre les Pyrénées et les Callaïques d'autres peuples que les Astures, les Cantabres et les Vascons. Il ne faut donc pas perdre de vue que, suivant Strabon, *il n'existait entre les Cantabres et les Pyrénées, sous des subdivisions et des dénominations quelconques, que la grande famille de ces peuples Vascons :* ainsi donc encore, pour connaître la ligne de démarcation qui séparait ces peuples des Cantabres, il ne faut que trouver le point géographique le plus occidental qu'ils occupaient.

Nous savons déjà, par Pline, que les Vardules et les Caristes appartenaient à cette grande famille des Vascons, puisqu'il dit et répète, qu'après

[1] Strabon, lib. 3, pag. 107.

avoir passé les Pyrénées, on entrait dans l'Hispanie *par les forêts des Vascons* [1]. Quoique Ptolémée ait, comme les autres géographes, placé, à l'orient des Cantabres, les Autrigons, les Caristes et les Vardules, qui se subdivisaient encore en plusieurs petites peuplades, il donne *aux Vascons maritimes* l'embouchure du fleuve Malascus, aujourd'hui la baie de Fontarabie, la ville Easo, qui était sur l'emplacement de Saint-Sébastien, et le promontoire qui portait aussi le nom d'Easo [2], et qui est aujourd'hui le cap Machichaco, situé à quatre lieues dans l'est de la rivière de Bilbao [3].

En plaçant des Vascons maritimes depuis Bilbao jusqu'aux Pyrénées, Ptolémée faisait donc entrer, comme Strabon, dans la grande famille de ces peuples, les Autrigons, les Caristes et les Vardules.

Mais, le savant Mayans y Siscar ayant reconnu qu'il était impossible de déterminer *très positivement* le point géographique qui séparait les Vascons des Cantabres, je n'aurai point la prétention de résoudre *complètement* ce problème. Il me suffira donc de savoir que la Cantabrie devait se

(1) PLINE, lib. 3, cap. 4, et lib. 4, cap. 20.
(2) PTOLÉMÉE, lib. 2, cap. 6.
(3) *Voyez* la carte de l'Hispanie, par Brué. Paris, 1827.

terminer vers le port de *Verea Sueca*, puisque Ptolémée le donne aux Austrigons qui, suivant son propre témoignage et celui de Strabon, étaient des peuples vascons, et que, suivant Pline, ce port appartenait aux Cantabres. Ce point géographique, qui correspond à la baie de Santôña, est encore la ligne très approximative de démarcation entre la Biscaye et la province de Santander, qui faisait partie de la Cantabrie.

Il faudrait donc produire des renseignemens qui me sont inconnus, pour prétendre que, dans l'antiquité, les peuples Vascons étaient plus ou moins étendus que les peuples qui, de nos jours, parlent la langue biscayenne.

S'il ne s'ensuit pas nécessairement que la langue de ces peuples n'a pas été le langage des habitans primitifs de l'Hispanie, il faut convenir que leur constante immobilité sur un terroir ingrat, est au moins une présomption de plus en faveur de l'hypothèse que leur langue a suivi cet état de permanence et ne s'est jamais propagée au-delà de leur pays.

Les plus anciens historiens de l'Espagne, les Paul Orose, les Isidore, les Valclara, n'ayant pu recueillir aucun renseignement sur ses plus hautes

antiquités, c'est évidemment sur cette série de présomptions que les plus savans et les plus judicieux philologues espagnols ont formellement adopté cette hypothèse.

Mayans, qui s'était attaché à l'étude de la langue basque, établit, *par l'analyse même de cette langue,* qu'elle n'a jamais été générale dans la péninsule hispanique [1]. Dans leur histoire littéraire de l'Espagne, les frères Mohédano commencent par reconnaître qu'*ils ne donnent aux Biscayens le nom de Cantabres que pour se conformer à un usage général;* puis ils ajoutent que, dans l'antiquité, ces peuples ayant toujours été confinés dans leurs montagnes, n'ont jamais pu propager leur langage dans les autres contrées de l'Espagne. Ils remarquent enfin, très judicieusement, que cette hypothèse est confirmée par l'ancienne géographie des provinces biscayennes; car elle n'offre pas une seule des dénominations géographiques, évidemment d'origine celtique, qui se reproduisent si souvent sur tous les autres points de la péninsule hispanique [2].

[1] Mayans, *Orig. de la ling. Española*, nº 13, pag. 9, et nº 98, pag 84.

[2] Mohedano, *Hist. litt. de España*, tom. 1, nºs 10 et 11, pag. 187, et tom. 2, nº 108, pag. 103.

Un séjour de plus de vingt années consécutives sur les confins de la Cantabrie et de la Biscaye, et de constantes observations, m'autorisent peut-être à présenter, à l'appui de ces décisions, un fait incontestable que n'expliqueront pas facilement les partisans de l'ancienne universalité de cette prétendue *langue ibérienne* dans la péninsule hispanique.

Il existe dans la province de Santander, à quatre ou cinq lieues de sa capitale, des peuples nommés *Pasiégos,* qui vivent dans des montagnes réputées inaccessibles[1]. Ces peuples, dont les mœurs très bizarres contrastent avec celles des populations qui les entourent; dont l'indépendance, encore cantabrique, exige souvent le déploiement de forces considérables pour les ramener à une apparence de soumission aux lois générales, sont, sans contredit, ce qu'ils étaient il y a plus de deux mille ans. Leur pays touche *immédiatement* à celui où la langue basque est encore nationale; ils vivent de la contrebande qu'ils vont chercher dans les provinces biscayennes. De temps immémorial, leurs femmes et leurs filles, chargées d'une hotte énorme, qui porte souvent le berceau de leurs enfans, vont aussi chercher dans les mêmes pro-

(1) Ces peuples sont vulgairement nommés *Pasiegos*, de leur ville principale située au milieu de leurs montagnes, et dont le nom est *Paz*.

vinces le beurre qu'elles fournissent à celle de Santander. Les hommes et les femmes de ce pays parlent un espagnol très corrompu, mais dans lequel il serait impossible de surprendre un seul mot de la langue basque ; il ne serait même pas possible de leur faire comprendre la signification d'un mot de cette langue.

Ne doit-on pas conclure de cette observation que l'idiôme des pays biscayens, loin d'avoir été général en Espagne, n'a même jamais pénétré chez ces peuples cantabriques, quoiqu'ils aient toujours été en contact immédiat avec des peuples qui, le plus généralement, ne connaissent que cet idiôme ?

Cependant, c'est par des étymologies tirées de cette langue, qu'on prétend établir que, dans l'antiquité, elle a été répandue dans toute l'Hispanie, et que nous devons la considérer comme l'ancienne langue *ibérienne*. Je me dévouerai donc, quoiqu'il me faille aborder une discussion étrangère à la direction de mes études, à poursuivre l'*ibérianisme* jusque dans ce système étymologique.

CHAPITRE XIV.

DES ÉTYMOLOGIES BISCAYENNES.

> Alfana vient d'équus, sans doute,
> Mais, il faut convenir aussi,
> Qu'en venant de là jusqu'ici,
> Il a bien changé sur la route.
>
> (De Cailly.)

Lorsqu'on voit tourner en ridicule, souvent même très injustement, des étymologies tirées des langues hébraïque, arabe, ou chaldéenne, par les profonds orientalistes Bochart, Fourmont l'aîné, etc., il doit être permis de trouver très étrange qu'un système d'étymologies, qui n'a été inventé que pour justifier l'hypothèse de l'ancienne universalité de la langue biscayenne dans la péninsule hispanique, ait obtenu, sans opposition, le privilège de se mettre en crédit dans les plus hauts rangs des littérateurs et des savans de nos jours.

Je combattrai d'abord ce système étymologique par l'anathème dont il a été frappé, dès les premières années du XVIIIe siècle, par un philologue qui avait toute l'impartialité et toutes les connaissances nécessaires pour le soumettre à un jugement équitable.

« Les étymologistes, disait le savant Mayans, « trouveront plus d'étymologies sur le territoire « espagnol, dans la langue latine que dans l'a- « rabe; plus dans l'arabe que dans la langue « grecque; plus dans la grecque que dans l'hé- « braïque; plus dans l'hébraïque que dans la « celtique; plus dans la celtique que dans la « gothique; plus dans la gothique que dans la « punique, et plus dans la punique que dans la « biscayenne [1]. »

Je m'abstiendrai de rapporter les considérations philologiques sur lesquelles le savant Mayans fondait cette classification des langues qui pouvaient fournir plus ou moins d'étymologies des mots et des dénominations géographiques qui, de son temps, existaient encore en Espagne. Il ne

[1] MAYANS, *Origenes de la lengua Española*, tome 2, page 67.

me sera même pas possible de donner à l'examen du système étymologique biscayen toute l'étendue qu'il exigerait. Néanmoins, j'ai l'espoir de démontrer, jusqu'à l'évidence, qu'il ne mérite ni la confiance, ni la célébrité qu'il est parvenu à usurper.

Une obscure légende, intitulée : *Leyenda Pendolada*, écrite dans l'année 1073, par *Herman-Llanès*, et dont *Luis de Ariz* nous a conservé un fragment dans ses *Grandezas de Avila*, qui datent de l'an 1315, s'exprimait en ces termes :

« Les premiers hommes qui vinrent des pays « éloignés pour habiter l'Espagne, furent le pa« triarche Thubal et quelques peuples qui par« laient le mauvais langage qu'on parle de nos « jours dans les pays biscayens. »

Tels sont les premiers titres que la langue basque peut invoquer pour se produire dans le monde littéraire, comme un monument du plus ancien langage de toute l'Hispanie. Dès-lors, si nous en croyons la tradition, tous les littérateurs des pays biscayens consacrèrent leurs veilles à trouver dans leur langue l'étymologie de tous les anciens noms géographiques de l'Espagne ; mais, ni leurs noms, ni leurs travaux littéraires ne sont parvenus jusqu'à nous.

Dans le xviie siècle, notre savant Oihenart de Mauléon publia une *notice* sur les deux principaux dialectes de la langue basque, et déposa une légère offrande aux picds de cette idole nationale ; mais son ouvrage ne sortit pas des provinces biscayennes.

Le véritable fondateur du système étymologique biscayen est donc le savant jésuite Manuel de Larramendi, né dans le Guipuzcoa, et qui a publié, dans les premières années du xviiie siècle, un dictionnaire espagnol-basque-latin. En tête de ce dictionnaire, très estimé et devenu très rare, est un prologue de 229 pages in-folio, dans lequel le père Larramendi s'efforce d'établir, par de nombreuses argumentations et d'innombrables étymologies tirées de la langue basque, l'arrivée de Thubal en Espagne et l'universalité primitive de la langue biscayenne sur tous les points de la péninsule hispanique [1].

En se permettant de prodiguer des changemens, des additions de lettres, ce savant jésuite trouve que les mots *Escocia*, *Irlanda*, *Dinamarca*, *Sue-*

[1] Larramendi, *Dict. castel.*, *bascuenee*, etc. Prolog., pag. 57, 110, etc. San Sébastian, 1745.

cia, *Norvega* et *Islanda*, *ont été les premiers noms des pays qu'ils désignent*, et que tous ces noms sont dérivés de la langue basque ; il trouve ensuite l'étymologie de *Setuval* (*ville dont le premier nom fut Cétobriga*) dans les mots basques *Seint-Uballaria*, et, les traduisant par *Terre des fils de Thubal*, il en conclut que cette étymologie atteste qu'il faut attribuer aux peuples qui suivaient Thubal la première population de l'Espagne [1].

Le secret du grand-œuvre, dont le P. Larramendi a créé et transmis la recette à ses successeurs, consiste à former, de toutes les syllabes d'un nom géographique, les mots basques qui lui conviennent, par des additions, des retranchemens de lettres, puis à réunir, par l'abus des synérèses, simples ou composées, tous ces nouveaux mots de sa création dans un seul, comme celui de *Seint-Uballaria*, formé de *Sétuval*, n'en présente qu'un exemple imparfait.

Est-il donc étonnant qu'avec des procédés si élastiques et, qu'avec les ressources d'un idiôme qui, si nous en croyons le savant Astarloa, son successeur immédiat, *possède plus de 4 milliards*

[1] Larramendi, *Dict. castel.*, *bascuence*, etc., pag. 116.

de mots, d'une, de deux, et de trois syllabes, non compris ceux qui en ont un plus grand nombre [1], cet écrivain ait trouvé une multitude de noms géographiques de l'Hispanie qui tiraient leur étymologie de la langue basque?

Premier et digne élève du P. Larramendi, don Pablo, Pedro, de Astarloa, cité, dirai-je honorablement, par M. Alex. de la Borde, est le célèbre étymologiste que M. G. de Humboldt a pris la peine d'aller consulter *dans la Biscaye même*, et dont il a accepté, de confiance, de nombreuses étymologies tirées de la langue basque : j'ai donc à remplir l'engagement de faire connaître le mérite des étymologies de ce philologue biscayen.

Dans son *Apologia de la Lengua bascongada*, don Pablo de Astarloa a reculé les prétentions de la langue basque bien au-delà des temps où vivait le patriarche Thubal. « Je justifierai d'abord, « dit ce célèbre étymologiste, les argumens que « nos écrivains biscayens ont déjà produits pour « attester que la langue basque ne fut pas seule- « ment la langue primitive de l'Espagne, mais

[1] Astarloa, *Apologia de la leng basc.*, pag. 37. Madrid, 1803.

« *qu'elle fut formée par Dieu même, dans la confu-*
« *sion de la tour de Babel :* en second lieu, je
« démontrerai, par les expressions mêmes de
« cette langue, que son antiquité remonte beau-
« coup au-delà de toute époque dont les historiens
« aient pu conserver le souvenir. Je prouverai
« enfin, dans ma troisième partie, *que, par sa*
« *perfection extraordinaire, la langue basque est la*
« *seule qui ait pu être inspirée au premier homme*
« *par son Créateur* [1]. »

Que disait de plus de la langue teutonique le célèbre Goropius Becanus, dont la critique dédaigne, depuis long-temps, de combattre les idées systématiques?

A l'imitation du P. Larramendi, don P. de Astarloa se permet de supprimer une syllabe et de la remplacer par celle qui lui est nécessaire, sous la dénomination de *correspondante ;* d'ajouter, ou de supprimer, par synalèphe, des lettres ou des syllabes, comme n'étant que des *consonnantes*, ou des *caractéristiques d'abondance*, *d'appellation*, etc. Il s'autorise des exigences de l'euphonie

(1) Astarloa, *Apologia de la leng. basc.*, pages 6, 270 à 278.

pour substituer une consonne à une autre ; en un mot, ce n'est qu'une extension arbitraire du système de son prédécesseur [1] : je n'en citerai qu'un seul exemple.

Ce n'est point dans le mot grec *ekklesia*, *assemblée*, ou dans son primitif qui signifie *assembler*, que cet écrivain trouve l'origine du mot latin *ecclesia*, dont nous avons fait *église* et les Espagnols *iglesia* : tous ces mots, suivant lui, sont dérivés de deux mots basques ; de celui *elexa*, qui, par les changemens ordinaires, donne *eli*, *elija*, qui signifie *multitude*, et du mot *eche*, *echia*, qui signifie maison ; d'où il conclut que ces deux mots réunis signifient *maison des fidèles* [1].

Nous devons donc croire que, plusieurs siècles avant d'avoir entendu parler des pays basques, et même de l'Espagne, les Grecs ont composé leur mot *ekklesia* des mots basques *elexa* et *echia*, qui, dès le temps de Géryon, devaient signifier *lieu de l'assemblée des fidèles*. Cet exemple, que je n'ai point choisi, doit me dispenser d'en citer quelques autres.

(1) ASTARLOA, ouvrage cité, pages 70 à 80.
(2) *Idem*, *ibidem*, page 81.

Néanmoins, je dois rendre au P. Larramendi et au savant Astarloa la justice de reconnaître qu'ils n'ont jeté les fondemens de ce système étymologique que d'une main peu sûre et inexpérimentée. *Don Juan-Bautista de Erro y Azpiroz* et notre abbé d'*Hiarce de Bidassouet* étaient, sans doute, prédestinés à reprendre en sous-œuvre, sur un plan bien plus vaste, ce monument lexicologique de l'antériorité de l'idiôme biscayen sur tout autre langage, et de sa céleste origine.

Heureusement que je n'aurai point à m'occuper de la prétendue *Histoire des Cantabres*, publiée par l'abbé de Bidassouet, parce que ses étranges conceptions systématiques ne placent, dans les temps primitifs de l'Espagne, ni des *Ibères*, ni une langue *ibérienne*, et que je n'ai rien à démêler avec ses *Ibaiyens*, ou ses *Zaldibériens*. Il me sera donc possible d'offrir un aperçu des derniers perfectionnemens du système étymologique biscayen, en concentrant mon attention sur les deux ouvrages de M. de Erro. Je le ferai d'autant plus volontiers que ce célèbre écrivain, né dans les pays basques, résume en lui seul toutes les illustrations biscayennes; qu'il prononce, sans appel, sur toutes les questions d'é-

tymologie que ses compatriotes se font un devoir de lui soumettre; en un mot, parce qu'il est depuis long-temps, qu'il est même encore l'oracle infaillible, ainsi que le Mécène, de tous les littérateurs de son pays, et qu'il peut, à juste titre, se glorifier d'avoir contribué, plus que tout autre, à la célébrité des étymologies biscayennes, et que ses CURIEUX OUVRAGES démontrent aussi, plus victorieusement que tout autre, l'ancienne existence d'une langue *ibérienne*.

Le premier ouvrage de M. de Erro est celui qu'il a publié à Madrid dans l'année 1806, et qu'il a intitulé *Alfabeto primitivo de la lengua primitiva de España*. Dans cet ouvrage, M. de Erro explique, ou prétend expliquer, toutes les médailles connues sous le nom de médailles celtibériennes, plus connues de tous les numismates sous la dénomination de *médailles inconnues*.

Il est incontestable que l'explication de ces médailles par la langue basque, attesterait l'ancienne extension de cette langue au-delà du territoire qu'elle occupe aujourd'hui. Mais, il me paraît de toute impossibilité que M. de Erro soit parvenu à les expliquer, sans avoir recours aux

procédés illusoires et décevans du système étymologique biscayen :

1° Parce que les élémens les plus indispensables pour parvenir à l'explication des légendes de ces médailles, ne nous sont point parvenus et que, très probablement, ils sont perdus pour toujours ;

2° Parce que, dans la supposition même qu'il serait encore possible de retrouver ces élémens, il est très facile de se convaincre, qu'avant de publier cet ouvrage, M. de Erro n'avait point dirigé ses études vers les connaissances numismatiques qui, seules, eussent pu lui permettre, je ne dirai pas d'expliquer ces médailles, mais d'assigner seulement à chacun de leurs caractères sa véritable valeur ;

3° Parce que, dans cet ouvrage, et surtout dans celui qu'il a intitulé *El Mundo primitivo*, M. de Erro a très certainement porté, plus loin encore que tous ses prédécesseurs, comme je remplirai la rigoureuse obligation de le constater, les abus manifestes du système étymologique biscayen. Je vais donc, sans sortir des limites que je dois m'imposer, essayer de justifier ces assertions capitales.

1° L'état de barbarie complète, de férocité même, dans lequel Polybe, Strabon et Justin, se sont accordés à dire qu'on a trouvé les Celtibériens [1], ne permet pas de s'arrêter un moment à l'idée qu'ils aient pu fabriquer ces médailles. Il faut donc nécessairement les attribuer, *avec les savans antiquaires Vélasquez et Dutens* [2], aux Phocéens de Marseille qui, dès le 6e siècle avant notre ère, s'étaient établis à Ampurias chez les Indi-Gètes, et qui n'avaient pas tardé à former d'autres établissemens sur les côtes orientales de l'Hispanie.

Cependant, si les inscriptions de ces médailles eussent été écrites dans l'ancien langage des Grecs et avec leurs anciens caractères, les savans Bochart, Walton, Montfaucon, Swinton, Barthélemy, Dutens, etc., ne nous les auraient pas léguées sous le nom de *médailles inconnues*. Il faut donc en venir à la seule hypothèse qui soit admissible, à celle que ces médailles n'ont été composées par ces Grecs asiatiques, que lorsque leur

(1) Passages cités. Polybe, lib. 3, pag. 191. — Strabon, lib. 3, pag. 104. — Justin, lib. 44, cap. 2.

(2) Vélasquez, *Ensayo sobre los alfabeto*, etc., cap. 5, pag. 59. — Dutens, Explications de quelques médailles, pag. 133. Lond., 1776.

langage et les formes de leurs caractères s'étaient considérablement corrompus par une longue habitation au milieu des peuples barbares dont la langue n'existe probablement plus sur la terre. Dès lors, comment eût-il été possible à M. de Erro d'expliquer ces médailles? Ne devons-nous même pas croire qu'elles conserveront toujours la dénomination sous laquelle les plus savans numismates nous les ont transmises?

2° Il me sera plus pénible, mais non moins facile, de constater que les explications de ces médailles par la langue basque ne peuvent pas faire autorité dans notre littérature, par la considération que M. de Erro, loin d'avoir acquis les connaissances qui lui eussent été indispensables pour les expliquer, n'a établi les bases de son propre système de paléographie que sur des erreurs capitales qui sont formellement condamnées, même par les premiers élémens de la numismatique.

Le système de cet écrivain est que les caractères de ces médailles appartiennent à l'alphabet primitif des peuples biscayens. Il prétend que Cadmus, en allant à la recherche de sa sœur Europe, dut nécessairement relâcher en Espagne;

que, frappé de la supériorité de l'alphabet biscayen sur celui de son pays, il le porta dans la Grèce et que les Béotiens, l'ayant reçu de Cadmus, en firent honneur aux Phéniciens [1].

Toutes ces hypothèses ne bouleversent rien moins que les renseignemens authentiques qui nous ont été transmis par Polybe, par Trogue-Pompée et par Strabon, sur les temps primitifs de l'Hispanie; elles ont la prétention de refaire toute l'antiquité historique et fabuleuse; elles font de Cadmus un fils d'Agénor, quoique le témoignage d'Athénée, les savantes explications de Bochart, de l'abbé Banier, de Fourmont l'aîné, etc., nous démontrent qu'il n'était que son chef de cuisine. Mais, sans m'arrêter à des erreurs secondaires, je me hâte d'arriver au système numismatique de M. de Erro.

Pour nous prouver que les Grecs, sous la conduite de Cadmus, ont nécessairement relâché sur les côtes de l'Hispanie; qu'ils y ont pris les formes, les noms des caractères, et la direction de l'écri-

[1] Il est même très probable que les lettres devaient exister dans la Grèce plus de trois siècles avant que Cadmus eût jeté les premiers fondemens de la ville de Thèbes; car il serait difficile d'admettre qu'elles n'y eussent pas été apportées par Inachus. Mais, cette question est étrangère à mon sujet.

ture des peuples biscayens, cet écrivain nous donne pour incontestables les assertions suivantes :

« 1°. *Que les lettres des Grecs ne ressemblent*
« *nullement et n'ont même pas le plus léger rap-*
« *port de formes avec les caractères phéniciens* ;

« 2°. Que les lettres grecques antiques, nom-
« mées cadméennes, *sont rigoureusement les*
« *mêmes que celles des médailles celtibériennes ;*

« 3°. Que les Phéniciens écrivaient de droite
« à gauche, et *les Grecs de gauche à droite,*
« *comme les Celtibériens*; que, si on a trouvé,
« sur quelques monumens grecs, des inscriptions
« *dirigées de droite à gauche*, on ne peut impu-
« ter ces rares exceptions, qui existent aussi dans
« quelques médailles celtibériennes, *qu'à la mal-*
« *adresse de quelques graveurs inexpérimentés.* [1] »

Il faut avoir le courage de le dire, tout numismate, tout antiquaire, qui jetterait d'abord les yeux sur ces principes élémentaires, fermerait l'*Alfabeto primitivo* et ne serait plus tenté de l'ouvrir. Ces assertions établissent, en effet, des erreurs capitales, non dans quelque branche secondaire de la numismatique; mais dans ses premiers élémens;

(1) M. DE ERRO, *Alfabeto primitivo*, pag. 46, 47 et 104.

c'est-à-dire dans les formes des anciens caractères des Grecs et dans les premières directions qu'ils ont donné à leur écriture.

Il suffit de confronter les plus anciens signes de l'alphabet des Grecs avec ceux des Phéniciens, dans l'une des paléographies des savans Scaliger, Bochart, Montfaucon, Toustain et Tassin, Ed. Bernard, Walton, Swington, Vélazquez, Barthélemy, Pélerin, ou Dutens, pour retrouver, dans les *anciens caractères grecs*, les formes des caractères orientaux; pour reconnaître également que, sous de légères modifications exigées par la différence des langues, les Grecs ont d'abord conservé aux seize premiers caractères de leur alphabet presque tous les noms des caractères phéniciens. M. de Erro ne pouvait donc pas hasarder une erreur plus complète, et d'autant plus inexcusable dans un ouvrage de numismatique, qu'à l'époque où il écrivait, cette question avait cessé, depuis deux siècles, d'être problématique. Il me sera facile de le constater.

Dès l'année 1646, le savant Bochart ne faisait que confirmer le jugement déjà irrévocablement porté sur cette question, lorsqu'il s'exprimait ainsi : « Les faits eux-mêmes nous apprennent

« que les lettres ont été apportées de la Phénicie « dans la Grèce. D'abord, si nous nous attachons « à la forme des lettres grecques, surtout des plus « anciennes, dont le savant Scaliger nous fournit « des modèles dans ses commentaires sur Eusèbe, « *elles sont presque toutes tellement semblables aux* « *caractères phéniciens, dont se servent aujourd'hui* « *les Samaritains, que personne ne peut supposer* « *qu'elles n'en soient pas dérivées : in plerisque tam* « *sunt similes, ut nemini non pateat illas ex his esse* « *expressas.* [1] »

Dans le cours du XVIIIe siècle, plusieurs antiquaires ont publié des paléographies classiques qui ont confirmé le jugement du savant Bochart. Aussi, vers le milieu du même siècle, l'abbé Banier reconnaissait que cette question ne pouvait plus être mise en doute. « C'est ainsi, disait-il, « que s'est formé l'alphabet grec, dont les seize « premières lettres étaient phéniciennes; ce qui « est si certain, *que les anciens caractères grecs* « *sont entièrement semblables aux caractères phéni-* « *ciens,* COMME TOUS LES SAVANS EN CONVIENNENT [2]. »

(1) Bochart, *Chanaan*, lib. 1, cap. 20, pag. 490.
(2) Banier, *Myth. expl.*, tom. 6, pag. 124.

Ce ne sont pas, sans doute, les caractères que traçait Philippe de Macédoine, lorsqu'il écrivait à Aristote que les dieux venaient de lui accorder un fils, mais les plus anciens caractères des Grecs, ceux qui conservaient le nom de *lettres cadméennes*, qui étaient presque identiques, pour les formes et pour les noms, avec les caractères phéniciens. Cependant, M. de Erro prétend, au contraire, que les lettres cadméennes étaient d'origine biscayennes, parce qu'elles n'avaient aucun rapport avec les lettres phéniciennes. C'est s'inscrire en faux contre tous les monumens numismatiques de l'antiquité; c'est refuser nettement aux Grecs leurs caractères primitifs.

M. de Erro ignorait donc les divers changemens que les Grecs firent subir aux formes et aux noms de leurs premiers caractères, même le plus récent, et peut-être le plus important, celui qui nous est attesté par un passage d'Éphore que nous a transmis le scoliaste inédit d'Homère. Ce passage nous apprend que, *vers le temps de la guerre du Péloponèse, Callistrates de Samos avait fait adopter aux Grecs de grands changemens dans les formes et dans les noms des signes de leur alphabet.* Si M. de Erro eut consulté le célèbre traité de

Spanheim *sur les médailles des anciens*, ou l'*Histoire de l'Art*, par Winkelmann, ouvrages classiques sur la numismatique, il y aurait trouvé cette citation d'Éphore [1], et ce renseignement l'eût conduit à reconnaître que, dans des temps antérieurs à la guerre du Péloponèse, les caractères des Grecs ont pu avoir des rapports incontestables, de noms et de formes, avec les caractères phéniciens.

Si les caractères des médailles celtibériennes eussent été parfaitement semblables aux lettres cadméennes, comme le prétend M. de Erro, tous les Numismates ne se seraient pas accordés à leur donner le nom de *caractères barbares*, *ou inconnus* [2]. Néanmoins, ils y ont retrouvé le type, *plus ou moins reconnaissable*, des plus anciens caractères grecs. Il ne fallait donc que s'isoler de toute préoccupation systématique, pour en conclure que ces médailles n'ont pu être frappées que par les Phocéens asiatiques, qui, vers le milieu du VIe siècle, avant l'ère chrétienne, avaient porté une colonie chez les Indigètes.

(1) Spanheim, *Dissert.* 2e, no 4, tom. 1. Romæ, 1664. — Et Winckelmann, *Histoire de l'Art*, tom. 3, pag. 274 Paris, 1803.
(2) *Paléographie numismatique* de Dutens, pag. 91.

Cet établissement des Phocéens, chez des peuples qui touchaient à la Celtibérie, était antérieur de plus d'un siècle à l'époque où Callistrate avait fait changer aux Grecs les formes et les noms de leurs caractères : les signes de l'alphabet que reçurent les Indigètes et les Celtibériens devaient donc effectivement avoir, dans le principe, de grands rapports avec les lettres cadméennes. Mais est-il étonnant que, chez des peuples qui, suivant Strabon, étaient les plus barbares et les plus féroces de l'Hispanie, ces caractères n'aient pas tardé à recevoir des altérations considérables?

Cependant, M. de Erro connaissait, puisqu'il le condamnait sans le réfuter[1], *l'Essai sur les Alphabets des caractères inconnus*, que Luis Josef de Vélazquez avait publié à Madrid, dans l'année 1752, ouvrage qui le fit nommer membre correspondant de l'Académie des inscriptions et belles-lettres de Paris, et dans lequel il démontrait, jusqu'à l'évidence, *qu'on ne pouvait attribuer les médailles celtibériennes qu'aux Phocéens asiatiques établis chez les Celtibériens.*

Lorsque M. de Erro écrivait, tous les numis-

(1) M. de Erro, *Alfabeto primitivo*, pag. 105, etc.

mates connaissaient aussi, depuis trente ans, un ouvrage justement estimé en France et en Angleterre, dans lequel l'élève et l'émule de notre célèbre Barthélemy, le savant numismate Dutens, s'exprimait ainsi :

« Vélazquez a très bien réduit à trois classes les « médailles dites inconnues : *la première comprend* « *les médailles celtibériques qui appartiennent, pour* « *la plupart, à la Catalogne peuplée par les Pho-* « *céens, d'où leurs caractères doivent avoir plus* « *d'affinité avec l'alphabet des Grecs* [1]. » Puisqu'il publiait un ouvrage sur la numismatique, M. de Erro ne devait-il pas combattre ce jugement porté par deux célèbres numismates? Cependant, il n'a pas daigné le réfuter. Pour qui donc écrivait-il l'*Alfabeto primitivo?*

Établir en principe *que les Grecs ont toujours écrit de gauche à droite, et que des exceptions trouvées sur leurs monumens ne provenaient que de la maladresse des graveurs*, c'est encore hasarder bien légèrement une erreur capitale en numismatique.

[1] DUTENS, Explication de quelques médailles, etc., 2e dissert., page 133.

Il est vrai que, dans son mémoire sur la langue des Chinois, publié en 1718, le célèbre Fréret s'exprimait ainsi : « De très savans hommes du « siècle dernier ont fait voir que la forme des « anciennes lettres grecques approchait fort de « celle des caractères phéniciens. Ils ont conclu « de là, que les Grecs tenaient de Cadmus et des « Phéniciens, non-seulement la forme de ces « lettres, mais encore l'écriture même qu'ils sup- « posent avoir été inconnue dans la Grèce jusqu'à « l'arrivée de Cadmus. Cependant, ils n'ont pas « fait réflexion combien le système de l'écriture « grecque était différent de celui de l'écriture « phénicienne.......... *Les Phéniciens écrivaient de « droite à gauche, et les Grecs, au contraire, de « gauche à droite* [1]. »

Ce passage est dans un accord trop parfait avec les argumens que M. de Erro nous présente, pour qu'il ne soit pas très-probable qu'il a cru pouvoir l'adopter de confiance. Mais Fréret, lui-même, n'était point infaillible. Une grande erreur, appuyée sur une grande autorité, ne cesse point d'être une erreur. Il est facile de reconnaître que, dès l'épo-

(1) FRÉRET, *OEuvres compl.*, 6e vol., pag. 242.

que où Fréret publiait son hypothèse sur la direction *primitive* de l'écriture des Grecs, elle n'était pas admissible, et que, quelques années plus tard, c'est-à-dire plus d'un demi-siècle avant la publication de l'*Alfabeto primitivo*, elle était irrévocablement condamnée.

Lorsqu'il proposait cette hypothèse, Fréret ne faisait que reproduire un passage dans lequel Hérodote disait *que les Egyptiens écrivaient de droite à gauche, et les Grecs de gauche à droite* [1]. Mais il est évident que cet historien n'appliquait cette distinction qu'aux temps où il écrivait, puisque, dans un autre passage, il dit, en parlant des lettres cadméennes, « *que les Grecs admirent d'abord ces* « *caractères tels que tous les Phéniciens les em-* « *ployaient; mais que, plus tard, ils en modifièrent* « *le trait, pour les approprier à la langue grecque, à* « *mesure des changemens qu'elle éprouvait* [2]. »

Il faut convenir que déjà ce dernier passage d'Hérodote n'était pas favorable à l'hypothèse de Fréret. Mais comment ce grand critique aurait-il pu attribuer à la maladresse d'un graveur la di-

(1) Hérodote, lib. 2, cap. 36.
(2) *Idem*, lib. 5, cap. 58.

rection de l'inscription du nom d'Agamemnon, qui, suivant Pausanias, était tracée *de droite à gauche,* non sur une médaille, mais au bas de sa statue, dans le temple de Jupiter Olympien [1]? Bien moins encore aurait-il pu rejeter sur la même cause l'écriture en sillons que plusieurs écrivains grecs et latins nommaient *Boustrophédon*, et dont ils citaient, pour monumens, le coffre des Cypsélides et les tables des Cyrbes et des Axones, ou des lois de Solon [2].

Il est encore plus remarquable que, dix ans avant l'époque où Fréret perdait de vue ces indications, le savant Fabricius avait publié le premier volume de sa *Bibliothèque grecque*, dans lequel il citait un passage de Théodose le grammairien, qui assurait que les Grecs avaient reçu de Pronapides, précepteur d'Homère, *l'invention d'écrire de gauche à droite* [3].

Il est évident, qu'en partant de l'hypothèse que les Grecs avaient toujours écrit *de gauche à droite*, Fréret ne pouvait pas se dispenser d'en proposer

(1) Pausanias, *In prioribus Eliacis*, lib. 5, cap. 25.

(2) *Idem, ibidem*, cap. 17. — Euphorion, Isidore, etc., ap Bochart, *Chanaan*, lib. 1, cap. 20, pag. 495.

(3) Fabricius, *Bibliot. græca*, tom. 1, lib. 1, cap. 27, n° 3.

la conséquence immédiate, celle qu'avant d'avoir reçu les caractères phéniciens, ces peuples devaient avoir eu l'usage d'une écriture quelconque, *dirigée de gauche à droite.* Ce faux point de départ le conduisait, non-seulement à exhumer le passage fabuleux dans lequel Diodore accorde aux Grecs les premières connaissances dans les lettres et dans l'astronomie; à disculper Tzetzès d'avoir placé la lettre de Bellérophon dans des temps antérieurs de trois générations au passage de Cadmus dans la Grèce; mais encore à provoquer les plus bizarres conceptions sur l'origine des lettres cadméennes.

Mais, Fréret n'écrivait point *ex professo* sur la numismatique; il n'érigeait point son hypothèse en système, et nous devons reconnaître, qu'à l'époque où il la soumettait au jugement des savans, l'archéologie n'en était encore qu'à la recherche des monumens numismatiques des Grecs.

C'est surtout, depuis le milieu du XVIIIe siècle, qu'il ne fut plus permis à un numismate d'ignorer que les Grecs n'ont pas toujours écrit *de gauche à droite.* Je ne parlerai point des inscriptions qui ont été trouvées, par Edmont Chishull, dans les ruines de Sigée, quoique, dès l'année 1721, il en

ait publié une écrite en caractères boustrophédon, et très célèbre sous le nom de cette ancienne ville.

Il me suffira donc de rappeler que, dans l'année 1832, après un long séjour dans les ruines de la Grèce, l'abbé Fourmont en avait rapporté plus de 1,200 inscriptions dont une très grande partie était tracée en écriture boustrophédon. La célèbre inscription d'Amycle et toutes les plus anciennes présentaient *leur première ligne tracée de droite à gauche*, la seconde de gauche à droite, et ces directions opposées étaient observées dans toutes les lignes suivantes. C'était, au contraire, dans les inscriptions moins anciennes que la première ligne était tracée de gauche à droite, la seconde de droite à gauche, et que toutes les autres suivaient ces directions alternatives [1].

Plus d'un demi-siècle encore avant la publication de l'*Alfabeto primitivo*, le célèbre compatriote de M. de Erro, le savant Vélazquez, éclairé, sans doute, par ces découvertes qui déjà étaient connues de tous les numismates, constatait authentiquement qu'il existait, dans les médailles celtibé-

[1] L'abbé FOURMONT, *Mémoires de l'Académie des inscriptions*, tome 15, pages 393 et suivantes.

riennes, plusieurs inscriptions écrites en caractères boustrophédon, *et plusieurs autres même dont toutes les lignes étaient dirigées de droite à gauche.* Loin d'attribuer ces directions à la maladresse des graveurs, ce judicieux antiquaire n'y voyait que la continuation, due aux Phocéens asiatiques, des procédés de l'écriture phénicienne [1].

Dès cette époque, c'est-à-dire vers le milieu du XVIIIe siècle, il était donc irrévocablement avéré que les Grecs avaient commencé par écrire *de droite à gauche comme les Phéniciens.* A des renseignemens si formels je n'ajouterai que le jugement porté sur cette question par l'un des plus célèbres antiquaires, par l'illustre Winkelmann.

Ce savant allemand devait, au moins, connaître les premiers principes de l'art dont il a tracé l'histoire avec tant de profondeur et de génie. Or, voici ce jugement que je suis forcé d'abréger :

« L'ancien style est celui qui dura jusqu'à
« Phydias. Nous examinerons d'abord les monu-
« mens les plus frappans qui nous en restent.......
« sur cet objet, on ne saurait alléguer de monu-

(1) VÉLAZQUEZ, *Ensayo sobre los alfabetos*, etc, pag. 86 et seq.

« mens plus anciens que quelques médailles dont
« le type et l'inscription attestent la haute anti-
« quité. *La légende de ces anciennes médailles va à*
« *rebours, c'est-à-dire* DE DROITE A GAUCHE, *manière*
« *d'écrire dont l'usage doit avoir cessé long-temps*
« *avant Hérodote.* Cet écrivain dit que les Égyp-
« tiens écrivaient de droite à gauche, et les Grecs
« de gauche à droite. Pausanias nous apprend que
« l'inscription placée au-dessous de la statue
« d'Agamemnon à Elis, l'une des huit figures
« qu'Onatas avait faites, était dirigée *de droite à*
« *gauche.* Comme Onatas vivait peu de temps
« avant l'expédition de Xercès, c'est-à-dire avant
« la 72e olympiade, *nous pouvons fixer à-peu-près*
« *l'époque* OU LES GRECS CESSÈRENT D'ÉCRIRE DE
« DROITE A GAUCHE [1]. »

Si je suis parvenu à rétablir les véritables principes, j'aurai démontré que, lorsqu'il publiait l'*Alfabeto primitivo*, M. de Erro ne connaissait *ni les formes des anciens caractères des Grecs, ni les directions successives que ces peuples ont donné à leur écriture*. Les conséquences de cette démonstration seront directes et inévitables.

[1] WINKELMANN, *Histoire de l'Art*, tome 2, pages 2 et 3.

Nous savons, par Strabon, que les Ioniens commencèrent, peu de temps après la guerre de Troie, à émigrer de l'Attique et qu'ils ne tardèrent pas à aller s'établir sur les côtes de l'Asie-Mineure [1]. Ils avaient donc abandonné la Grèce long-temps avant que les Grecs européens eussent adopté des changemens notables, dans les formes de leurs caractères et dans la direction de leur écriture, même avant le premier de ces changemens qui soit parvenu à notre connaissance, et qui, suivant Théodose le grammairien, leur avait été suggéré par le précepteur d'Homère. Ces peuples s'étaient ensuite transportés chez les Indigètes et chez les Celtibériens, plus d'un siècle avant les époques très rapprochées où, suivant Éphore et le jugement porté par Winkelmann, les Grecs européens avaient adopté de nouveaux changemens *dans les formes de leurs caractères et l'usage de n'écrire que de gauche à droite.*

Lorsque les Phocéens asiatiques s'établirent sur les côtes de l'Hispanie, ils conservaient donc encore *des caractères et une direction d'écriture dont M. de Erro n'avait aucune connaissance.* Il

(1) Strabon, lib. 8, pag. 230. — Lib. 13, pag. 400, etc.

doit en résulter qu'il n'a pu donner à des caractères *qui lui étaient inconnus*, même avant qu'ils eussent reçu de fortes altérations chez des peuples barbares, que des valeurs imaginaires et systématiques; et, par une conséquence inévitable, qu'il n'a pu trouver un sens dans la réunion de ces caractères, qu'en abusant des intarissables ressources du système étymologique biscayen. En un mot, il doit en résulter qu'il n'a pu nous offrir que des interprétations illusoires des légendes de ces médailles.

Plus ces conclusions paraîtront sévères, plus il m'importait d'en promettre la justification, et de m'engager à reconnaître jusqu'à quel point M. de Erro a porté l'abus du système étymologique biscayen dans ses interprétations des médailles celtibériennes.

3°. Le Dictionnaire de la langue basque du P. Larramendi; l'*imposible vencido* d'Astarloa; la prétendue histoire des Cantabres de l'abbé de Bidassouet; la grammaire et les vocabulaires biscayens de M. de l'Écluse et tous les habitans des provinces biscayennes, n'ont jamais donné, *en langue basque*, aux lettres de l'alphabet, que les noms qu'ils ont dans la langue française, sans aucun autre changement que celui des finales, exigé par les diverses

désinences des deux idiômes. Cependant, M. de Erro prélude à ses explications des médailles celtibériennes par nous assurer que les noms des caractères de l'alphabet *sont absolument les mêmes dans les langues grecque et biscayenne;* d'où il conclut que ces noms *ont été pris par les Grecs dans les pays biscayens.*

Quand bien même nous ne saurions pas que les Grecs ont adopté des changemens dans les noms *primitifs* de leurs caractères, une assertion de cette nature cesserait d'être du ressort de la critique.

Néanmoins, pour démontrer que les noms et les formes des *derniers caractères grecs* sont d'origine biscayenne, M. de Erro trouve, dans des étymologies tirées de la langue basque, *l'explication du choix de ces formes et de ces noms.*

C'est ainsi, selon M. de Erro, que le mot *Alpha* ne signifie rien dans la langue grecque, et que, dans l'idiôme biscayen, il vient de *al*, *ala*, qui signifie *pouvoir,* et de la terminaison *fa*, qui indique *une profonde extension*, ou une *grande puissance;* que le *Béta*, *signe de profondeur*, est imité de la corde d'un puits, et que son nom vient de *Be*, *Bea*, qui signifie *chose profonde*, *ou basse*, et de la terminaison locale *eta;* que le *gamma*, *emblême*

de toute élévation sur un espace resserré, est parfaitement représenté par un caractère qui offre l'image d'une échelle, et que son nom dérive de *gam*, *gama*, qui signifie *ce qui est au-dessus, ou en haut*, et de *me*, *mea*, qui signifie *étroit*; que le *delta*, dont il faut faire *deleta*, *est le type métaphorique d'une grande production*, dont la fertilité de l'Égypte a dû suggérer les formes aux anciens peuples biscayens : cela est si vrai, que son nom se compose de *de*, *dea*, ou *dia*, qui veut dire *grande quantité*, de *le*, *lea* qui signifie *auteur*, ou *cause*, et de la terminaison locale *eta*, ce qui, joint ensemble, veut évidemment dire, suivant M. de Erro, *multitude productrice, dans le beau langage de la nature.*

Si je passe l'*epsilon*, que M. de Erro change en *etsila*, pour y trouver *un symbole de débilité ou d'exténuation*; le *zéta*, qui signifie *lettre coupante*, et dont une serpe de vigneron, ou le cercle des dents, ont fourni le modèle aux Biscayens; l'*éta*, qui doit être d'origine grecque, puisqu'il ne figure pas dans l'*Alfabeto primitivo*, j'arrive au *théta* que M. de Erro change en *tita*, nom formé du mot *ti*, *tia*, *répété deux fois*, qui signifie *fertilité limitée à certains temps*, et qui, gracieux emblême d'*une abondance périodique*, *ou mo-*

mentanée, fut modelé sur le sein d'une jolie Biscayenne [1].

Je m'abstiens, à regret, de produire quelques autres exemples de ces curieuses étymologies *greco-biscayennes :* peut-être, cependant, en ai-je dit assez pour constater que la cabale n'a point attaché au *jod hébraïque* toutes les vertus occultes, toutes les propriétés mystérieuses que M. de Erro a eu le bonheur de découvrir *dans les formes et dans les noms* des caractères de son primitif alphabet biscayen : peut-être aussi ces citations, quoique tronquées et très incomplètes, donneront-elles une faible idée des moyens infaillibles dont il a dû faire usage pour parvenir à l'explication des médailles celtibériennes. Je me hâte donc de passer au rapide examen de son chef-d'œuvre étymologique.

Dans son *Monde primitif,* M. de Erro promet d'abord de prouver que la langue basque existait dès les premiers jours de la création, et que son étude seule *peut nous faire trouver l'origine de toutes les sciences et de tous les arts de la civilisation* [2].

[1] M. DE ERRO, *Alfabeto primitivo*, pag. 38 à 69.
[2] Idem, *El Mundo primitivo, prologo*, pag. 14. Madrid, 1815.

« Un nouvel ordre, nous dit-il, d'observations « jusqu'à nos jours inconnues, et d'importantes « découvertes, va démontrer, par les noms que « la langue basque donne aux nombres, *que cette « partie de l'idiôme biscayen embrasse*, DANS TREIZE « PAROLES, *tous les principes fondamentaux de la « philosophie naturelle*, ET CONSTITUE UN SYSTÈME « MAGNIFIQUE DE TOUT LE MÉCANISME DE LA NA- « TURE.[1]. »

« Les mystères de la philosophie de Pythagore « et de Platon, fondée sur les nombres, n'ont pu « être établis que sur les principes de la numé- « ration biscayenne, et sur les connaissances phy- « siques *que les peuples biscayens avaient répandues « dans l'Orient*[2]. »

Ce nouvel ordre d'importantes découvertes est encore démontré *par des étymologies biscayennes :* mais elles sont accompagnées de raisonnemens métaphysiques tellement au-dessus de mon intelligence, qu'il me serait impossible d'en offrir une exacte analyse.

Après avoir constaté *l'origine biscayenne* de la

(1) M. DE ERRO, *El Mundo primitivo*, pag. 99.
(2) *Idem, ibidem*, pag. 103.

philosophie de Pythagore et de Platon, M. de Erro reconnaît qu'il faut attribuer la même origine *aux premières populations de l'Europe, de l'Indostan, de la Chine; en un mot, de toute l'Asie, du Mexique, etc., etc.* Par une conséquence de ce système, il passe aux étymologies des anciens noms géographiques les plus célèbres sur toutes les parties de la terre.

On apprend donc, dans le *Monde primitif*, que tous les noms géographiques de l'ancienne Hispanie, *de Cadix au Férol, de Lisbonne à Pampelune,* ne sont pas les seuls qui tirent leur origine de la langue basque; que les noms de pays, tels que *Asia, Assyria, Sennaar, Arabia, Syria, Cilicia, Armenia, Albania, Palestina, Phenicia, Celesyria, Persia, Egyptus, Misraïm*; ceux de montagnes, tels que *Caucasus, Corax, Amanus, Libanus, Carmelus, Sinaï, Oreb, Thabor, etc.*; ceux de fleuves, tels que *Nilus, Ganges, Indus, Arax, Tigris, Euphrates,* tirent également leur origine *de la langue basque* [1].

Mais ce n'est pas encore assez. M. de Erro avait à prouver que la langue basque était celle que

[1] M. de Erro, *El Mundo primitivo*, pag. 208 à 243.

parlaient Adam et Ève dans le paradis terrestre : il nous donne donc la carte très complète de ce lieu de délices, et tire encore *de la langue basque* les étymologies de toutes les dénominations géographiques dont la Genèse nous a conservé le souvenir en langue hébraïque [1].

Il me sera permis, sans doute, de ne pas suivre plus loin M. de Erro *dans ses curieuses découvertes*. Devant me borner à mon objet principal, j'espère qu'il peut me suffire d'en présenter cette légère esquisse pour démontrer, qu'en faisant usage des mêmes procédés, M. de Erro et ses prédécesseurs ont pu très facilement tirer de la langue basque les étymologies de tous les anciens noms géographiques de l'Hispanie; qu'ils n'auraient même pas eu plus de peine à trouver, dans l'idiôme de leur pays, les étymologies qu'ils eussent pu désirer *de toutes les syllabes, de tous les mots qu'il eût été possible de composer dans toutes les langues de la terre.*

Ce n'est donc qu'après avoir étudié à ses sources les plus célèbres le système des étymologies biscayennes; qu'après avoir consciencieusement re-

[1] M. de Erro, *El Mundo primitivo*, pag. 247 à 264.

connu et vérifié qu'il peut s'appliquer avec un succès non moins infaillible, *de Paris au Pérou, du Japon jusqu'à Rome, que de Cadix au Férol, et de Lisbonne à Pampelune*, qu'osant exprimer ma conviction la plus intime, je n'hésite point à conclure de cet examen, qu'une critique judicieuse doit considérer comme illusoires et chimériques toutes les prétendues étymologies biscayennes; conserver aux médailles dites celtibériennes, expliquées par M. de Erro, *la juste dénomination de médailles inconnues;* reconnaître qu'il n'existe pas un seul témoignage historique, ou philologique, qui puisse autoriserla supposition que, dans l'antiquité, la langue basque se soit étendue au-delà du territoire qu'elle occupe de nos jours, et que l'ancienne existence d'une prétendue *langue ibérienne*, n'est qu'une hypothèse systématique que concourent à condamner les seuls renseignemens historiques et géographiques qui nous soient parvenus sur les temps primitifs de l'Espagne.

CHAPITRE XV.

DES COLONIES PRÉTENDUES IBÉRIENNES.

Si l'*Ibérianisme* ne peut s'appuyer, ni sur une peuplade de l'Hispanie que l'antiquité ait connue sous le nom d'*Ibérienne*, ni sur l'ancienne extension de la langue basque; en un mot, s'il est impossible d'admettre qu'il ait jamais existé dans la péninsule hispanique un peuple *ibérien*, ou une langue *ibérienne*, l'application qui a été faite du nom d'*Ibériens*, dans l'acception d'*une dénomination nationale*, à des peuples qu'on a supposés originaires de l'Hispanie, était nécessairement abusive.

On doit même conclure de ce qu'il n'y avait pas une seule peuplade *ibérienne* dans l'Hispanie, que les peuples qui ont été connus, hors de la péninsule hispanique, *sous la dénomination accessoire d'Ibériens*, n'étaient point nécessairement originaires de l'Hispanie. Fréret était donc induit en erreur par la fatalité attachée au mot *Ibérien*, lors-

que, suivant son savant éditeur, il s'exprimait en ces termes :

« On ne peut douter que les plus anciens ha-
« bitans de la Sicile et de la Corse n'eussent une
« origine espagnole : c'est un point constaté par
« des écrivains sérieux très en état de s'en ins-
« truire et dont le témoignage est formel. »

« A l'égard de la Corse, M. Fréret a pour garant
« le témoignage de Sénèque. Ce philosophe, ori-
« ginaire d'Espagne, avait été relégué dans cette
« île...... il assure que les Espagnols s'y étaient
« établis dans les premiers temps. »

« Quant à la Sicile, les Sicani en occupaient la
« partie occidentale : ce peuple, suivant Thucy-
« dide, était originaire de l'*Ibérie* et venu des
« bords du fleuve *Sicanus*, que les écrivains pos-
« térieurs ont nommé *Sicoris* et que nous nom-
« mons *Segro*. Thucydide ne donne pas ceci
« comme une simple tradition, mais comme un fait
« incontestable. Ephore, au rapport de Strabon, et
« Philiste de Syracuse, cité par Diodore de Sicile,
« tenaient le même langage dans leurs écrits.

« Il est vrai que le même Diodore se déclare
« pour le sentiment de Timée, qui regardait les
« Sicani comme Autochtones. Mais, ni l'un ni

« l'autre n'ont fait réflexion que ce mot *Autoch-*
« *tones* ne pouvait se prendre au sens qu'ils lui
« donnent que par ceux qui, selon le système
« des mythologues grecs, croyaient les hommes
« sortis même du sein de la terre. Pour Strabon,
« il suppose, avec Ephore, l'origine *ibérienne*,
« des Sicani [1]. »

L'origine espagnole, que Fréret attribue aux premières populations des îles de Sicile et de Corse, est très certainement la plus étrange des erreurs que la fausse interprétation du mot *Ibérien* ait fait tomber de la plume de ce célèbre critique. Son éditeur ne la lui fait même soutenir que par des argumens trop légèrement hasardés.

Je remarquerai d'abord que, pour se débarrasser des importans témoignages de Timée et de Diodore de Sicile, qui ne voyaient dans les Sicani que des peuples autochtones, Fréret ne nous en présente même pas un extrait, et que, se dispensant ainsi de les réfuter, il ne leur oppose qu'une véritable chicane de mots, qu'une vaine discussion sur le sens trop littéral que les Grecs attachaient au mot *Autochtone*.

[1] Fréret, *Œuvres complètes*. 4e. vol., pages 194 et suivantes.

Mais, qu'importait à Fréret que Timée et Diodore fissent les Sicani *Autochtones*, ou *Aborigènes*; qu'ils les considérassent comme enfans de la Terre, ou comme habitans de la Sicile depuis un temps immémorial? Ne résulte-t-il pas, de l'une comme de l'autre opinion, qu'ils condamnaient formellement l'origine *ibérienne* qui était attribuée à ces peuples par Thucydide et par Philiste de Syracuse? Je me réserve donc de constater bientôt que ces témoignages de Timée et de Diodore, sur les antiquités historiques de leur propre pays, méritaient d'être combattues par des objections plus sérieuses.

Le passage de Strabon cité par Fréret ne l'autorisait même à invoquer, *ni le témoignage de ce géographe, ni celui d'Ephore, à l'appui de l'origine ibérienne des Sicani.* Lorsqu'il parle de la Sicile, Strabon dit en propres termes : « Cette « île était habitée par les Sicules, les Sicani, les « Morgètes et plusieurs autres peuples, parmi « lesquels on compte même *des Ibériens qui,* « *suivant Ephore, furent les premiers barbares qui* « *s'y établirent.* Il est probable qu'une ville nom- « mée Morgantium, qui n'existe plus, y était « habitée par les Morgètes. *Manebunt adhuc*, dit

« son très exact traducteur latin, *Siculi*, *Sicani*, « *Morgetes, et alii non nulli qui insulam incolerent*, « *ex quibus fuerunt etiam Iberi*, *quos Ephorus* « *primos de barbaris ait istam insulam inhabi*- « *tasse : ac probabile est morgetibus Morgan*- « *tium fuisse domicilium; quæ urbs hodie non* « *extat*.[1] »

Strabon n'attribue donc point une origine *ibérienne* aux Sicani; il n'affirme même point qu'il y eut des *Ibères* dans la Sicile, comme il affirme qu'il y avait des Sicules, des Sicani et des Morgètes. Les *Ibères* dont il parle ne sont que ceux d'Éphore, *qui ne sont même point des Sicani*, *comme le prétend Fréret*, mais les plus anciens peuples barbares qui eussent envahi la Sicile. Il faut donc reconnaître que Fréret n'était nullement fondé à s'appuyer sur l'autorité de ces deux écrivains *pour établir l'origine espagnole des Sicani*.

Il reste, cependant, de ce passage de Strabon, le témoignage d'Éphore *sur l'origine ibérienne*, *non des Sicani*, *mais des premières populations barbares de la Sicile*. Or, sur ce point, Éphore est contredit par toute l'antiquité, puisqu'elle faisait, ainsi que

(1) Strabon, lib. 4, pag. 186.

Thucydide, des Cyclopes et des Lestrigons, les premiers habitans barbares de cette île; et d'ailleurs, un écrivain qui prenait le nom d'*Ibérie* pour celui d'une ville; qui prolongeait la Celtique jusqu'aux colonnes d'Hercule; que Strabon comptait au nombre des Grecs qui n'avaient publié que des fables sur leur nouvelle *Ibérie*, peut-il faire autorité lorsqu'il parle des plus hautes antiquités de cette même *Ibérie?*

De toutes les autorités que Fréret produit pour prouver l'origine espagnole des Sicani, il ne me reste donc à examiner que celles de Thucydide et de Philiste de Syracuse.

Si nous considérons que c'est *avant la guerre de Troie* que Thucydide fait passer ses Sicani dans la Sicile, cette époque, qu'il ne faut pas perdre de vue, nous conduit déjà à reconnaître que Philiste n'avait fait que copier Thucydide, lorsqu'il admettait l'origine *ibérienne* de ces peuples. En effet, dans un autre passage, il disait, comme Fréret lui-même en convient, qu'une colonie qui était passée dans la Sicile, *l'an quatre-vingt avant la guerre de Troie*, n'était composée que de Ligures sous la conduite d'un chef nommé Siculus.

Suivant ce second passage de Philiste, ce n'était donc plus une colonie d'*Ibériens*, c'était, sous le nom de Ligures, une colonie *celtique* dont il attestait le passage en Sicile, *à une époque qui coïncidait avec celle où Thucydide y faisait passer des Sicani;* car ils ne parlent, ni l'un ni l'autre, de deux colonies passées d'Italie en Sicile *avant la guerre de Troie*.

Une supposition très vraisemblable ne pourrait-elle pas, tout à la fois, confirmer et expliquer la contradiction qui résulte de ces deux passages de Philiste?

Puisque son histoire de Syracuse comprenait les premières années du règne de Denys-le-Jeune, il n'a pu l'écrire que vingt-cinq ou trente ans après la publication de l'ouvrage de Thucydide; il a donc pu adopter, de confiance, le nom et l'origine qu'un ouvrage si célèbre dans toute la Grèce attribuait à de très anciens habitans de la Sicile. Mais lorsqu'il écrivait sur les renseignemens historiques qu'il avait lui-même recueillis, il a dû répéter, d'après Hellanicus de Lesbos, qu'à l'époque précise *de quatre-vingts ans avant la guerre de Troie*, une colonie avait envahie la Sicile, *et qu'elle ne se composait que de*

Ligures, peuples celtiques, même suivant Fréret [1].

Thucydide est donc, en définitive, la seule autorité dont Fréret puisse se prévaloir pour établir l'origine espagnole des Sicani. Nul doute que le témoignage de cet historien, dépourvu même de toute confirmation, ne soit très grave lorsqu'il nous fait connaître les antiquités de la Grèce et tous les événemens de la guerre du Péloponèse : mais, est-il également digne de confiance lorsqu'il croit pouvoir affirmer, qu'environ quatorze siècles avant l'ère chrétienne, une colonie, sortie de l'Hispanie, s'était transportée dans la Sicile ? Pouvons-nous oublier que, plus de deux siècles après l'époque où vivait Thucydide, Polybe apprenait et démontrait aux Grecs, dans un passage capital dont j'ai cité le texte, qu'ils n'avaient encore obtenu, *ni même pu obtenir* sur l'Hispanie, que des fables, ou des erreurs?

Que deviendrait donc, en présence de ce renseignement classique du premier écrivain qui ait bien connu l'Espagne, la tradition de cette prétendue colonie d'*Ibériens* passée dans la Sicile dès les temps héroïques, lors même qu'elle ne serait pas formellement condamnée par des historiens

(1) FRÉRET, *OEuv. comp.*, 4e vol., page 205.

qui devaient connaître, aussi bien que Thucydide, les antiquités de leur propre pays?

Cependant, les témoignages de Timée de Sicile et de Diodore sont plus explicites et plus importans qu'on ne serait tenté de le croire, d'après ce que Fréret se borne à nous en dire. Nous savons, par Diodore, que Timée imputait à l'ignorance de Philiste l'origine *ibérienne* qu'il donnait aux Sicani, *et qu'il prouvait, par de savantes recherches historiques, que ces peuples étaient Autochtones* ; ce qui nous attestera toujours, malgré l'impropriété de cette expression, qu'il démontrait l'impossibilité de remonter jusqu'à leur origine. Diodore de Sicile, ajoute à ce témoignage, en son propre nom, *que ce fait historique lui paraissait trop bien établi pour qu'il perdît son temps à sa démonstration*, et que les Sicaniens *indigènes* avaient d'abord occupé toute la Sicile [1].

Pour détruire des assertions si positives, suffit-il donc d'épiloguer sur le sens littéral du mot *autochtones?* Je dirai plus : à moins de prétendre que Thucydide ait dû mieux connaître l'origine des Sicani que ces peuples eux-mêmes, il faut né-

Diodore de Sicile, lib. 5, *ab init.*

cessairement condamner celle qu'il leur attribuait, puisqu'il nous avoue lui-même qu'ils rejetaient cette origine, et qu'ils se croyaient indigènes [1].

Cette opinion des Sicani sur leur propre origine devait même être, dès les temps les plus reculés, généralement établie dans la Sicile, puisque, suivant la remarque du scoliaste de Théocrite sur sa première idylle, Démétrius de Calatia, très ancien écrivain (auquel Diogène Laërce attribuait une histoire de l'Asie et de l'Europe) assurait que *Sicanus*, *fondateur des Sicani*, était fils d'un cyclope nommé Briarée.

L'origine espagnole des Sicani est donc formellement condamnée, même dans l'antiquité, par plusieurs autorités très imposantes qui ne se sont pas copiées les unes sur les autres : tandis qu'il est plus que probable que, depuis Thucydide jusqu'à Pausanias, tous les écrivains qui les ont fabuleusement fait sortir de l'Hispanie, n'ont fait que se répéter successivement.

Peut-être, pourrais-je me dispenser de pousser plus loin cette discussion : mais, je croirais n'avoir rempli que la moitié de la tâche que je me

(1) Thucydide, lib. 6, cap. 2.

suis imposée si, après avoir combattu une erreur, je n'essayais pas d'y substituer la vérité.

Une fausse interprétation du mot *ibère* doit avoir induit en erreur, non seulement Thucydide, mais presque tous les anciens écrivains, lorsqu'ils ont parlé des premières colonies qui ont passé de l'Italie dans la Sicile, comme elle a fait tomber le célèbre Fréret, lui-même, dans la contradiction la plus manifeste sur l'origine de ces prétendus peuples *ibères*. Il va m'être facile de justifier d'abord cette dernière assertion.

J'ai déjà cité un passage dans lequel Fréret dit textuellement : « Que, dès les premiers temps, « la partie de l'Italie située au midi de l'Apen- « nin, était occupée par des SICULES, NATION « IBÉRIENNE OU ESPAGNOLE [1]. »

Cependant, en parlant des Sicani, que Virgile désigne plusieurs fois sous le nom de *Veteres Sicani*, il s'exprime en ces termes : « Virgile aura peut-être « donné, par licence poétique, le nom des Sicani, « *ancien peuple espagnol*, AUX SICULES, NATION TRÈS « DIFFÉRENTE, PUISQU'ELLE ÉTAIT ILLYRIENNE [2]. »

(1) FRÉRET, *Recherches sur l'ancienneté et sur l'origine de l'art de l'équitation dans la Grèce*, œuvres comp., tom. 17, pag. 116.
(2) Idem, *ibidem*, 4e vol., pag. 201.

Si ce savant et profond écrivain eût reconnu que, dans l'antiquité, le mot *Ibère* n'était qu'une épithète distinctive, il n'aurait certainement point fait *des Sicules* tantôt une nation *espagnole* ou *ibérienne*, tantôt une nation *illyrienne*, *très différente des Ibériens :* il n'aurait vu, dans les premières colonies qui sont passées dans la Sicile, que des peuples celtiques, surnommés Sicani, Ibères, ou Ligures, peut-être même Sicules [1].

C'est encore dans cette équivoque qu'il faut chercher la source des confusions, des contradictions dans lesquelles sont tombés, du moins en apparence, les anciens écrivains qui ont parlé des premières populations de la Sicile. Thucydide et Philiste, *qui ne pouvaient connaître que de nom la nouvelle Ibérie des Grecs,* font partir les Sicani *des bords d'un fleuve Sicanus, qui n'a jamais existé dans l'Hispanie.* Lorsqu'on a commencé à reconnaître que ce fleuve était imaginaire, c'est des bords du *Sicoris* qu'on les a fait partir; et Servius a même dit, sur le 8e livre de l'Énéide, *que les*

[1] Sur l'autorité d'un ancien fragment des généalogies royales de la Thrace, Appien nous dit qu'une colonie de *Sicules* était passée de la Dalmatie dans l'Italie sous la conduite d'un chef nommé *Celta.* Les savans Pelloutier et Mentelle sont aussi d'accord pour attribuer aux *Sicules* une origine *celtique.*

Sicani, sortis de l'Ibérie, avaient tiré leur nom du fleuve Sicoris.

Les mêmes contradictions se présentent relativement au passage des Sicules dans cette île. Dans Thucydide, ce sont les Opiques; dans Anthiochus de Syracuse, ce sont les Œnotriens et les Opiques qui chassent les Sicules de l'Italie; dans Hellanicus de Lesbos, ce ne sont plus les Sicules, mais les Élymes et les Ausones qui sont expulsés de l'Italie par les Œnotriens et les Iapyges; dans Philiste et dans Silius-Italicus, les peuples chassés d'Italie ne sont ni des Sicules, ni des Ausones, ni des Élymes, mais des peuples celtiques, *sous le nom de Ligures*, et sous la conduite d'un chef nommé *Siculus* [1].

Pour expliquer des contradictions d'autant plus extraordinaires qu'elles existent dans des écrivains également dignes de confiance, ne devons-nous pas supposer qu'ils ont parlé d'un même peuple sous diverses dénominations distinctives; que ces contradictions, en apparence si choquantes, proviennent de ce que les temps anciens sont tombés, comme les temps modernes, dans l'erreur capitale de prendre diverses désignations accessoires,

(1) *Apud Dionys : halyc :* lib : 1. Cap : 4.

souvent appliquées à diverses peuplades de même origine, pour des dénominations nationales; et, surtout, de ce qu'ils se sont toujours obstinés à ne voir que des peuples originaires et sortis de l'Hispanie, dans ceux qui ont été désignés par l'épithète distinctive d'*Ibère?* Cette hypothèse peut, du moins, nous mettre sur la voie de reconnaître la véritable origine des premières populations de la Sicile, et concilier les autorités qui les ont tour à tour composées de Sicani, d'Ibères, de Sicules et de Ligures.

Les contrées septentrionales de l'Italie que traverse le Pô, avaient reçu le *surnom* d'Ibérie, et ses peuples l'épithète d'*Ibères*, long-temps avant que Scylax eut fait prendre à l'Hispanie le nom de son fleuve *Ibérus*. Pline nous apprend, dans son 37e livre, qu'Eschyle donnait le nom d'*Ibérie* à tous les pays que traversait l'Éridan. Dans la vie de Marcellus, Plutarque désigne aussi les peuples de l'Italie qui touchaient aux Alpes, sous la dénomination d'IBÈRES DE LA NATION CELTIQUE. Ces *Ibères* ne pouvaient être que les *Insubres*, qui, dès la plus haute antiquité, s'étaient fixés au nord et sur la rive gauche du Pô.

Suivant Fréret, le nom des *Insubres* devait signi-

fier les *Ombri inférieurs*. Ce nom n'était, sans doute, qu'une épithète, comme celui d'*Isombri* que Polybe donne à ces peuples. Néanmoins, cette interprétation de Fréret paraît inadmissible, parce que ces peuples étaient situés au nord, par conséquent au-dessus de tous les autres Ombri. Il est donc bien plus probable que, le singulier du mot *Insubres* étant *Ins-uber*, ou *Ins-yber*, ces *Celtes Ombri* ont dû recevoir cette épithète distinctive, parce qu'ils s'étaient fixés au-delà d'un grand fleuve, sur un territoire traversé par plusieurs autres fleuves, ou rivières, qui, même, y formaient plusieurs confluens, et, qu'ayant reçu ce surnom d'*Ins-Yber*, le pays qu'ils habitaient fut également surnommé *Ibérie*. Il n'est pas moins probable que c'était de ces *Ibères italiens* que saint Jérôme voulait parler, lorsque, dans ses questions sur la Genèse, il disait *que, par Thubal, il fallait entendre les Ibériens, c'est-à-dire les Espagnols,* LES ITALIENS, *ou les Ibériens asiatiques*.

Il était donc inutile, pour trouver l'origine des peuples qui, sous les noms de *Ligures*, ou d'*Ibériens*, ou de Sicani, *surnommés Ibères*, ont pu envahir la Sicile *avant la guerre de Troie*, d'aller les chercher jusque dans l'Hispanie; d'inventer un fleuve *Sicanus*, et de trouver ensuite l'origine du nom des

Sicani dans celui du fleuve *Sicoris;* de faire marcher en corps de nation une multitude de petites peuplades trop barbares pour qu'elles pussent songer seulement à se réunir et à entreprendre une longue expédition; ou de les faire chasser de l'Hispanie par des Ligures qui n'avaient jamais fait passer une colonie au-delà des Pyrénées.

Que ce fut donc *des Ibères*, ou *des Ligures* qui passèrent en Sicile avant les Sicules, ce ne pouvait être, sous l'une ou l'autre de ces dénominations accessoires, que des peuples celtiques, établis de temps immémorial dans le nord de l'Italie, et dont diverses branches furent surnommées *Ombri*, *Ins-ybres*, *Ligures* et *Ibères*. Telle devait être nécessairement aussi l'origine des *Ibères* que Denys d'Halicarnasse fait concourir à la fondation de la ville de Rome.

Si le célèbre Fréret, avant de décider que les Sicani étaient une nation *ibérienne* ou *espagnole*, si quelques autres savans philologues, avant de chercher l'origine de ces prétendus peuples *ibères* aux quatre points cardinaux et au centre de l'Hispanie, sur les côtes du Latium et de l'Étrurie, et jusque dans les débris d'une île faubuleuse, eussent remarqué que c'est toujours *chez des peuples*

celtiques qu'on trouve, en Europe, les dénominations d'*Ibères* et d'*Ibérie*, ou des noms géographiques composés des mots *iber* ou *ébro*, ils auraient nécessairement reconnu que ce mot *Ibère* ne pouvait être qu'une dénomination distinctive, tirée d'une situation géographique, *et généralement en usage chez les peuples celtiques*.

Il était cependant bien facile de faire cette observation, puisque c'est en m'appuyant toujours sur des autorités classiques, que j'ai constaté l'origine celtique des *Celtibères* voisins du grand fleuve *Ibérus*; des autres *Celtibères* que Pline et Festus-Aviénus ont placé dans la Lusitanie; des *Ibères* des Gaules qui habitaient la ville et les bords du fleuve *Il-Ibéris*; des *Ins-ybères*, ou des *Ibères* du nord de l'Italie; des peuples qui, dans une très haute antiquité, habitaient sur les deux rives du Rhin, et qu'on nommait *Ibériens*, lorsque ce fleuve portait lui-même le nom d'*Iber*; en un mot, puisqu'il était si facile de reconnaître que, dans toutes les parties des Gaules, de l'Hispanie, et même des îles britanniques, où il existait des noms de peuples, de pays, ou de fleuves, dérivés des mots *Iber* ou *Ebro*, *on trouvait toujours des peuples celtiques*. Il y aurait ici une objection très

sérieuse à me faire : mais je ne tarderai pas à la produire moi-même, et j'essaierai d'y répondre.

Il me paraît également impossible d'admettre que, dans des temps inconnus, des peuples de l'Hispanie se soient transportés dans l'île de Corse. Cette tradition ne repose que sur des observations de Sénèque le philosophe et sur les conséquences qu'il a cru devoir en tirer.

Pendant son exil dans l'île de Corse, Sénèque, dont j'ai déjà cité le texte, avait remarqué que les habitans de cette île portaient des chaussures et des bonnets semblables à ceux des peuples de la Cantabrie, et que ces peuples avaient même, dans leur langage, quelques mots de la langue des Cantabres. Il en concluait que des peuples de la Cantabrie avaient dû passer dans l'île de Corse.

Si Fréret, et quelques savans de nos jours, ont adopté les conséquences que Sénèque tirait de ses observations, c'est qu'ils n'ont pas considéré qu'il était bien plus naturel d'en conclure que, dans des temps très reculés, des peuples de même origine ont dû passer dans l'île de Corse et dans la Cantabrie.

Nous n'avions même pas besoin des observations de Sénèque pour reconnaître, qu'avant les temps historiques, des peuples scythiques ont dû

s'arrêter dans quelques îles de la Méditerranée, quoiqu'une partie de ces mêmes peuples ait poursuivi ses excursions jusqu'aux extrémités occidentales de l'Europe. Nous avons déjà vu qu'un usage, bien plus concluant que l'analogie des bonnets et des chaussures, et même que quelque rapport de langage, existait chez les Cantabres et chez les anciens habitans de l'île de Corse; que, suivant Strabon, les Cantabres avaient la coutume de se mettre au lit lorsque leurs femmes venaient d'accoucher, et de se faire servir par elles [1], et que nous lisons, dans le 5e livre de Diodore de Sicile, que cet usage existait aussi dans l'île de Corse. Faudra-t-il encore supposer qu'il a passé de l'Hispanie dans cette île? Cette supposition serait inadmissible, puisque j'ai déjà constaté que, suivant Apollonius de Rhodes et Valérius-Flaccus, la source très probable de cet usage, plus inexplicable encore que barbare, existait chez les Tibari qui étaient situés sur les bords du Pont-Euxin, et qui, suivant le scoliaste d'Apollonius, étaient des peuples scythiques [2].

Quoique cette coutume se soit reproduite chez

[1] Strabon, lib: 3, pag: 114.
[2] Apoll., *Argon*: lib: 2: v: 1012. — Val: Flac: lib: 5, v: 148.

les Caraïbes et chez d'autres sauvages de l'Amérique, en faudra-t-il moins reconnaître qu'un raffinement de barbarie si étrange et si révoltant, est trop opposé aux lois de la nature, pour qu'il ait pu être deux fois inventé, même par des peuples sauvages, et pour qu'il n'ait pas été introduit par des peuples de même origine dans l'île de Corse, dans l'Hispanie et même chez plusieurs peuples barbares de l'Amérique? Que les Tibari en eussent été les inventeurs, ou qu'ils l'eussent reçu de quelque autre peuple scythique, il est d'autant plus probable qu'on doit leur attribuer son importation dans l'île de Corse et dans l'Hispanie, que nous avons déjà retrouvé, dans le nom même des *T-Ibari*, sous une prononciation plus ouverte et plus sonore, l'une des dénominations géographiques dérivées du mot *Iber* qui se sont propagées depuis l'isthme du Caucase jusqu'aux colonnes d'Hercule. Or, les peuples barbares qui ont porté cet usage monstrueux dans la Corse et dans la Cantabrie, ont également dû y porter les formes de leurs habillemens et quelques mots de leur langage.

Si Trogue-Pompée n'a pas encore, par une équivoque involontaire, fait passer dans l'Ibérie des Grecs des peuples asiatiques qui touchaient à

l'isthme du Caucase, lorsque, suivant Justin, il a placé dans la Galice des peuples *chalybes*, ne pouvons-nous pas conclure de l'existence de ces peuples dans l'Hispanie, que les Tibari ont pu s'y transporter *comme les Chalybes, qui étaient situés entre ces Tibari et l'Ibérie asiatique?*

La Cantabrie n'est pas, d'ailleurs, la seule contrée de l'Hispanie où des peuples asiatiques n'ont probablement pénétré qu'après avoir laissé dans l'île de Corse une partie de leurs colonies.

Il existait dans cette île, suivant Strabon, une ville nommée Charax; or, la Tarragonaise avait aussi, suivant Plutarque, des peuples nommés Characeni, situés au-delà du Tage, qui vivaient de brigandages et qui se retiraient dans les cavernes d'une montagne. Cependant, il existait aussi dans la Susiane une contrée nommée Characina, dont la capitale portait le nom de Charax: on retrouve encore des villes de ce nom dans la Chersonèse Taurique, sur le Pont-Euxin, dans plusieurs autres pays asiatiques *et dans l'île de Crète*. Des peuplades celtibériennes, situées près de la ville Segeda, étaient réunies, suivant Appien, sous le nom de Tithi, ou Titthi, et Ptolémée place aussi dans l'île de Corse des peuples Titi-Ani. Or,

le fleuve Titium de l'Illyrie coulait, suivant Pline, entre la Liburnie et la Dalmatie, et des peuples barbares de l'Isaurie, dans l'Asie-Mineure, avaient une ville nommée Titio-Polis. On n'a jamais fait passer des Galiciens dans l'île de Corse : cependant, Ptolémée place dans la partie orientale de cette île une ville nommée Clunium, et le premier nom de la capitale de la Galice était Clunia.

Je ne rechercherai point dans l'île de Corse d'autres traces de l'origine de ses premières populations : l'extrait géographique dans lequel je me propose de comparer quelques anciennes dénominations de peuples et de lieux de l'Hispanie, avec celles qui leur correspondent dans des pays asiatiques, suffira probablement pour constater que, dans la plus haute antiquité, des peuples de l'Asie ont envahi la péninsule hispanique et toutes les contrées occidentales de l'Europe, et, néanmoins, que des peuples de même origine se sont arrêtés dans les grandes îles de la Méditerranée.

L'épisode de Norax, que Pausanias fait passer dans l'île de Sardaigne à la tête d'une colonie de peuples *ibériens*, appartient encore à la mythologie des Grecs, quoique M. Petit-Radel et quelques autres philologues aient essayé de le faire sortir

du domaine de la fable pour en faire un événement historique. Cependant, il est très probable que nos mythologistes auraient respecté le témoignage de Pausanias, s'ils eussent pu reconnaître que la colonie qui passa en Sardaigne, sous la conduite de Norax, pouvait très bien se composer de peuples *ibériens*, quoique ces peuples ne fussent point sortis de l'Hispanie.

Mais, il était irrévocablement arrêté que le nom d'*Ibériens* ne pouvait s'appliquer qu'à des peuples de la péninsule hispanique, et Norax était petit-fils du triple Géryon que la fable faisait régner dans l'île d'Érythie, même sur toute l'*Ibérie* : si Géryon était fabuleux, son petit-fils et ses *Ibériens* ne pouvaient pas être historiques : il fallait donc abandonner cet épisode à la mythologie des Grecs.

Cependant, lorsque j'aurai à examiner les illustrations fabuleuses que les Grecs ont importées dans leur Ibérie, j'essaierai de constater que Géryon n'appartenait point à l'Hispanie; qu'il régnait en Épire, vers les monts Cérauniens, et que le champ dans lequel il faisait paître ses bœufs se nommait *Érythie*.

Or, l'Illyrie, *qui touchait à l'Épire*, avait un fleuve qui, suivant Diodore, portait le nom d'*E*-

brus. Il ne serait donc point invraisemblable que Norax, *en sa qualité de petit-fils de Géryon*, eût commandé à des peuples qui, étant situés près de ce fleuve *Ebrus*, en auraient reçu le *surnom d'Ibères*, et qu'il les eût conduits dans l'île de Sardaigne. Mais une explication si simple d'un passage historique de Pausanias aurait encore exigé le grand effort de prendre le mot *Ibère* dans sa véritable signification.

Il est vrai qu'on pourrait opposer à cette explication le principe que j'ai déjà tiré de mes propres observations, lorsque j'ai dit que, dans toutes les parties de l'Europe où nous trouvons l'ancienne épithète d'*Ibère*, ou des dérivés des mots *Iber*, ou *Ebro*, *il devait exister des peuples celtiques*. Si donc, on me demandait quels étaient, dans l'Épire, ou dans l'Illyrie, les peuples *celtiques* qui auraient pu recevoir cette épithète distinctive d'*Ibères*, de leur voisinage d'un fleuve *Ebrus*, je répondrais qu'effectivement cette difficulté m'a d'abord fait considérer l'épisode de Norax comme fabuleux; mais, qu'ayant reconnu que, suivant Antoninus Liberalis, cité par Mentelle [1], *des*

[1] *Voyez* le *Dict. encyc.*, Géog. anc., 3e vol., 1re part., au mot *Tectosages*, page 296.

peuples nommés Celtes, SITUÉS VERS L'ÉPIRE, *faisaient partie des troupes que Géryon avait opposées à Hercule*, cette apparente difficulté disparaissait et se changeait même en confirmation d'un principe qui n'est que la conséquence de mes observations.

Rien de plus simple, en effet, rien de plus vraisemblable que des peuples *celtiques de l'Illyrie, ou de l'Épire, eussent reçu du fleuve Ebrus qui coulait, suivant Diodore, sur les frontières de ces deux pays* [1], *l'épithète d'Ibériens* et, qu'après la défaite de Géryon, pour lequel ils avaient pris les armes, ils aient passé dans l'île de Sardaigne sous la conduite de Norax, son petit-fils. Cet épisode ne me semble donc offrir que des caractères historiques, quoiqu'il faille le rejeter des antiquités de l'ancienne Hispanie.

(1) DIODORE, lib. 17, olymp. 116, an. 3.

CHAPITRE XIV.

DE L'ORIGINE PRIMITIVE DES MOTS IBER, ÉBRO, ET DE TOUS LEURS DÉRIVÉS.

Je crois avoir constaté, dans les chapitres précédens, que, *dans toutes les contrées occidentales de l'Europe*, le mot *Ibère* n'était point un nom de peuple, et qu'il n'était qu'une désignation accessoire *en usage chez les peuples celtiques*. Mais, quoique cette observation me paraisse inattaquable, elle reçoit évidemment, dans d'autres pays, une contradiction que j'ai promis de ne pas oublier et qu'il est important de remarquer, parce que l'explication de cette anomalie géographique peut jeter un nouveau jour sur les antiquités de l'Hispanie, peut-être même sur celles de l'Europe.

Quoique, dans toute l'Europe occidentale, depuis les colonnes d'Hercule jusqu'au Rhin, les mots *Iber*, *Ebro*, et tous leurs dérivés ne s'appli-

20

quassent qu'à des peuples celtiques, ou aux pays qu'ils occupaient, aussitôt que nous entrons dans des contrées plus orientales, ces mêmes dénominations géographiques changent évidemment d'origine.

Les peuples de la Thrace qui avaient un fleuve Hébrus, les deux villes Europus ou Ebro-pus de la Macédoine, celles de la Carie qui nous présentent deux fois le mot Ebro dans les noms d'Euro-mus et d'Europus; le fleuve C'Ebrus de la Mœsie; le S'Iberis qui se jetait dans le Sangarius; la ville Ybora située à l'embouchure de l'Halys; les T-Ibari qui paraissent avoir porté daus l'île de Corse et dans l'Hispanie des mœurs barbares jusqu'à la férocité; les Ibériens de l'isthme du Caucase et leur fleuve Ibérus; les Neuri ou N'Ebri, situés au-delà du Tanaïs; la ville S'Ebri-apa que Ptolémée a placée dans la Sarmatie asiatique; le nom d'Euro, ou d'Ebro-Boreus, que Jornandès a donné à des mers septentrionales, etc., etc., sont certainement des dénominations d'origine scythique, ou sarmatique, origines très difficiles à distinguer *dans l'antiquité*.

Mais, je n'essayerai de tirer des conséquences de cette nouvelle observation, qu'après lui avoir

donné plus de développemens. Il est temps enfin de reconnaître que les grandes migrations des peuples, qui nous sont attestées par l'enchaînement successif et non interrompu de ces monumens historiques et géographiques, ont dû s'effectuer dès les temps les plus reculés *et dans diverses directions.*

Ce n'est pas seulement dans l'Europe et dans le nord de l'Asie que ces dénominations géographiques peuvent porter quelques faibles lueurs sur des événemens qui ont dû précéder les temps historiques et même fabuleux. On les retrouve dans les grandes îles de la Méditerranée, comme dans celles de la Grande-Bretagne ; elles semblent s'être dirigées sur les colonnes d'Hercule, par l'Arabie, la Phénicie, la Lybie et la Maurétanie, comme par l'Italie et par les Gaules : néanmoins elles se reproduisent encore jusqu'aux extrémités orientales de l'Asie. Je vais fournir quelques preuves de ces assertions.

Nous savons, par le Scoliaste de Théocrite et par Servius, qu'il existait, dans la Sicile, un fleuve nommé *Thybris*, ou *Tybris;* près de la ville de Syracuse, Tite-Live et Étienne de Bysance ont connu un lieu nommé Euri, ou *Ebri-alus*; Strabon a placé dans l'île de Sardaigne des peuples *Diag-*

Ebres; le lieu de l'Arabie Pétrée où s'arrêta le trente et unième campement des Israélites se nommait *Hebro-ma*; la Phénicie, suivant Étienne de Bysance, avait une ville *Ebro-pa*, et, suivant les actes du concile de Chalcédoine, cités par Mentelle, une ville Euro, ou *Ebro-ma*; l'Écriture nous fait connaître dans la Palestine, la ville *N'Ebrim* et celle qui existait, sous le nom d'*Hébron*, plus de 2,200 ans avant l'ère chrétienne; Pline a placé dans la Lybie, entre les villes Matelgæ et Garama, un lieu nommé d'*Ebris*; Ptolémée nous atteste que, dans la Maurétanie, il existait des peuples *Nect-Ibères*; Ce sont encore des *Ibères* que Pline a placés dans l'Inde sous le nom d'*Ubères*; il suffit d'ouvrir la Géographie de Ptolémée pour trouver dans l'Inde, même au-delà du Gange, sous les monts Bepyrrhum et Debassi, des peuples *Iber-Ingæ*; dans la contrée nommée Rhandamarcotta, les villes *Sütt-Iberis* et *Rhing-Iberi*: et, non loin des peuples Lestæ, la ville *Sip-Iberis* qui, suivant Danville, était située à l'extrémité orientale des Indes.

Nous sommes donc dans l'obligation de reconnaître que ces dénominations géographiques qui, dans toutes les parties occidentales de l'Europe,

attestaient la présence de quelques peuples celtiques, ne peuvent être considérées, dans tous les pays orientaux où nous les retrouvons, que comme des dénominations asiatiques. Les traditions, vagues et réputées fabuleuses, qui nous sont parvenues sur les anciens Scythes, et qui leur ont attribué de très anciennes invasions de l'Asie, de la Palestine et de l'Égypte, peuvent-elles nous autoriser à admettre que partout où ces dénominations cessaient d'être celtiques, elles devaient être scythiques ?

Quoi qu'il en soit, il est évident que des monumens géographiques qui nous offrent très souvent une parfaite identité, et toujours l'analogie la plus frappante, devaient avoir une origine commune. Si elles ne dérivaient pas de la même langue, elles devaient nécessairement appartenir à des dialectes, plus ou moins immédiats, d'une langue primitive.

Dans des temps inconnus, l'origine des Celtes et des Scythes aurait-elle donc été la même? Suivant Strabon et toute l'antiquité, les mœurs barbares de ces deux peuples avaient des rapports incontestables: s'ils ne parlaient pas la même langue, cette différence ne s'explique-t-elle pas naturel-

lement par le grand nombre de siècles qui s'étaient écoulés depuis que les uns étaient passés dans diverses contrées occidentales de l'Europe, tandis que les autres ne s'étaient livrés à des incursions que dans des pays asiatiques, dans le nord de l'Europe, et, plus tard, dans la Germanie? Ne se pourrait-il même pas que les noms de *Scythes* et de *Celtes*, dont l'ortographe est si différente, mais qui, à la prononciation, ne nous offrent que les mots *cites* et *celtes*, n'eussent été, *dans l'or igine*, que le même mot dans deux dialectes d'une même langue?

Dans cette hypothèse, qui se présente d'elle-même, les mots *ébro, iber*, et tous leurs dérivés, auraient donc été, dans les îles britanniques, dans les Gaules et dans l'Hispanie, comme au-delà du Gange, de primitive origine scythique. Cette conséquence nous conduirait encore à deux questions importantes. Se hasarder à les proposer, ce n'est point s'engager à les résoudre.

1°. Faudrait-il enfin considérer, comme n'étant pas entièrement fabuleuse, la tradition que Trogue-Pompée nous a transmise, et qui donnait aux Scythes, dans des temps antérieurs au règne de Ninus, quinze siècles de domination sur l'Asie? Trouve-

rons-nous, avec Pinkerton, dans des autorités ecclésiastiques, dans le Panarium de saint Épiphane et dans le Chronicon, qui divisent les temps primitifs en quatre grandes époques, le *barbarisme*, le *scythisme*, *l'hellénisme* et le *judaïsme;* dans la Chronique d'Eusèbe, qui fait remonter jusqu'aux temps de Noé l'existence des peuples scythiques, des confirmations de la haute antiquité que Trogue-Pompée donne aux conquêtes des Scythes, et l'explication des innombrables monumens géographiques que nous trouvons répandus dans toutes les parties de l'ancien monde?

2°. Quel aurait donc été le point de départ de ces dénominations géographiques, dont il serait si facile d'augmenter considérablement le nombre, et qui, si nous en exceptons la Finningie et la Scandinavie, se sont propagées dans tous les pays connus de l'antiquité, depuis l'extrémité orientale de l'Asie, jusqu'aux extrémités occidentales de l'Europe, et jusqu'aux côtes septentrionales de l'Afrique?

Si l'évidente absurdité qu'il y aurait à chercher ce point de départ à l'une de ces extrémités du globe, nous faisait porter nos recherches sur des

pays intermédiaires, ne pourrions-nous pas le trouver au centre même de l'ancien monde, chez des peuples scythiques qui, par leur très haute antiquité, par leurs nombreuses ramifications, par leurs anciennes excursions dans l'Inde et dans des contrées européennes, *par leur nom même*, sembleraient nous indiquer que, dans des temps inconnus, ils ont transportés jusqu'aux colonnes d'Hercule et jusqu'au-delà du Gange, les monumens géographiques dont nous cherchons l'origine primitive? Ces peuples dont je veux parler sont les anciens adorateurs du feu, *ou plutôt du soleil*, dont la Perse propre, ou la Perside, fut le berceau; en un mot, les *Gu-Ebres*, dont le nom ne fut peut-être que la plus ancienne dénomination *ibérienne* appliquée à la réunion de quelques peuplades scythiques, parce qu'elles étaient situées sur les bords et au-delà de l'Araxe, ou parce qu'elles touchaient au golfe Persique.

Mais, ce n'est pas sans avoir hésité, que j'ose hasarder ces hypothèses; il y a loin de là à la prétention de les ériger en système. Si je suis parvenu à établir que le mot *Ibère* n'était point un nom de peuple; qu'il n'était qu'une épithète distinctive, fréquemment en usage chez des peuples asiati-

ques, connus de l'antiquité sous les noms de Scythes et de Celtes, et qui, dans les temps les plus reculés, ont dû envahir l'Espagne et presque toute l'Europe, j'aurai atteint le seul but que je me sois proposé.

CHAPITRE XVII.

DES ANTIQUITÈS HÉROÏQUES, OU FABULEUSES DE L'ESPAGNE.

Si de hautes célébrités scientifiques et littéraires devaient imposer à la critique l'obligation de réfuter les systèmes les plus étranges, j'aurais d'abord à combattre celui qui fait venir Sésostris en Espagne ; qui en fait le vainqueur de Géryon et le fondateur du temple de Gadès, puisque l'illustre Newton n'a pas abandonné cette conception chimérique aux Vaseus, aux Florian d'Ocampo, aux Garibay et à quelques autres écrivains espagnols : j'aurais à rejeter de l'Hispanie le fabuleux empire des Titans que le savant Pezron s'est permis d'y introduire sur l'autorité d'Évémère, que Strabon qualifiait d'écrivain futile et fabuleux ; j'aurais à constater que les auteurs de l'Histoire universelle sont tombés dans une grande erreur lorsqu'ils ont prétendu qu'un roi d'Éthiopie est venu fonder en Espagne la ville de Taraco, etc.

Mais il est des systèmes qui se réfutent, ou qui tombent d'eux-mêmes ; je ne m'arrêterai donc point à des discussions oiseuses sur des erreurs qui sont irrévocablement condamnées et dont il est évident qu'il faut chercher la sourcc dans les équivoques qui devaient résulter de la liberté que les Grecs ont prise, dès qu'ils ont connu l'Hispanie, de lui donner le nom d'une contrée asiatique.

Nous nc connaissons, comme j'ai dû l'attester en son lieu, qu'une faible partie des brillantes inventions par lesquelles les Grecs ont fait entrer l'Hispanic dans le système de leurs propres illustrations héroïques, à partir de l'époque où les Phéniciens ont pu la connaître. J'ai aussi dû constater que ces illustrations sont évidemment repoussées par les renseignemens historiques que nous avons sur les premières navigations des Grecs. Néanmoins, de savans philologues ont cru pouvoir s'autoriser de ces traditions fabuleuses et les prendre pour bases de leurs systèmes sur les antiquités de l'Espagne. J'ai donc à remplir l'obligation que je me suis imposée de reconnaître qu'il faut rejeter des temps primitifs de l'Hispanie ces conceptions purement fabuleuses.

Mais cet appel contre des systèmes qui dénaturent les temps primitifs de l'Espagne, ne pouvant s'adresser qu'à des juges éclairés, je passerai le plus rapidement qu'il me sera possible sur des matières qui leur seront familières; et, certain que mes autorités ne leur seront point inconnues, je me dispenserai de charger ces dernières feuilles de citations qui seraient trop nombreuses.

Dans l'année 1826, l'un de nos plus savans philologues écrivait, que, « SUIVANT LE TÉMOIGNAGE « UNANIME DES AUTEURS, *la ville de Sagonte a été « fondée par les Zacynthiens*, 200 *ans avant la « guerre de Troie* [1]. » Nous lisons, il est vrai, dans Pline, et j'ai déjà eu l'occasion de le reconnaître, que cette tradition a été inventée, ou recueillie, par l'historien Cornélius Bocchus, dont le nom ne nous est parvenu que par quelques autres citations de Pline et de Solin, son compilateur.

Mais, il n'est pas téméraire d'affirmer que, si Strabon, Tite-Live, Appien, Isidore de Séville, l'Etymologicon et quelques autres écrivains ont,

(1) PETIT-RADEL, *Notice sur les Nuraghes de Sardaigne*, page 106. Paris, 1826.

plus ou moins formellement, parlé de la fondation de Sagonte par les Zacynthiens, *aucun d'eux et nul autre écrivain de l'antiquité n'a dit un seul mot sur l'époque de cette fondation.* Je n'en excepte que Silius Italicus, qui l'attribue fabuleusement à Hercule, ce qui ne la place que 30 ou 40 ans avant la guerre de Troie. Il faut donc réduire *ce prétendu témoignage unanime des auteurs* à l'unique autorité de Cornélius Bocchus, qui nous est complètement inconnu.

Loin de déterminer l'époque de la fondation de cette ville, Tite-Live se borne à nous attester sa très ancienne opulence et ne fait évidemment que répéter des bruits populaires, lorsqu'il parle de son origine, puisqu'il s'exprime en ces termes : « *On dit* que ses habitans sont originaires de l'île « de Zacynthe : *Oriundi à Zacyntho insulâ* DICUN-« TUR. » Ainsi, cet historien ne se permettait même pas d'affirmer que sa fondation dût être attribuée à une colonie de l'île de Zacynthe.

Le silence unanime de tous les anciens écrivains sur l'époque de la fondation de Sagonte, *de ceux même qui l'ont accordée aux Zacynthiens*, suffit donc pour faire considérer comme fabuleuse la tradition de Cornélius Bocchus. Il est même

très probable que c'est en raison de la haute antiquité de cette ville, généralement reconnue et attestée par Tite-Live, que Silius Italicus lui donnait Hercule pour fondateur.

Cette ville devait donc exister avant les temps où les Zacynthiens ont pu naviguer depuis les mers d'Ionie jusque sur les côtes de l'Hispanie. On serait, d'ailleurs, fondé à croire que les Phocéens d'Ionie ont été, non ses fondateurs, mais les premiers peuples qui y ont fait passer une colonie, puisque le père Florez cite des médailles qui portent le nom de Sagunte et des légendes en caractères inconnus, semblables à ceux des médailles dites celtibériennes, qu'on ne peut attribuer qu'aux Phocéens d'Ionie qui s'établirent chez les Indigètes vers le milieu du 6e siècle avant l'ère chrétienne.

Il est, sans doute, très probable que la faible analogie du nom de Saguntum, avec celui des Zacynthiens, a été le seul titre sur lequel les Grecs ont fabriqué la tradition du passage de quelques obscurs insulaires sur les côtes orientales de l'Hispanie.

Cependant, suivant Apollodore, cité par Etienne de Byzance, le premier nom de Saguntum fut

Zacantha, nom qui pourrait nous mettre sur la voie de sa véritable origine, car il nous offre plus d'analogie avec celui des *Zacathæ*, peuples que Ptolémée a placés dans la Sarmatie asiatique, vers les sources de Tanaïs, qu'avec celui de *Saguntum*.

Dans tous les cas, si les Zacynthiens ont, comme les peuples maritimes d'Ardée, fait passer une faible colonie dans la ville de Sagunte, ils n'ont évidemment pu le faire qu'après avoir connu les côtes de l'Hispanie par les Phocéens asiatiques : nous ne serions donc pas moins obligés de reléguer la tradition de Bocchus dans la catégorie des contes absurdes que Pline s'est quelquefois permis de recueillir.

Le célèbre Mariana aurait écrit avec plus de critique, ou d'impartialité, s'il n'eût pas admis, comme un fait historique, l'arrivée et le débarquement des Argonautes sur les côtes de la Bétique. Le nom d'*Océan*, celui même de *Grand Océan*, qu'Homère a plusieurs fois donné aux parages qu'il a fait parcourir à Ulysse, sans qu'il ait même pu le faire sortir de la Méditerranée, a probablement été la première origine de cette tradition fabuleuse.

En effet, dès que, dans son poëme des Argo-

nautes, Onomacrite, eut, à l'imitation d'Homère, fait passer ses héros dans l'Océan septentrional, Timée de Sicile, Diodore, et quelques autres écrivains grecs, dûrent nécessairement inventer et répéter cette fable de la relâche des Argonautes dans les environs du mont Calpé, puisque ces navigateurs ne pouvaient plus rentrer dans les mers de la Grèce sans passer le détroit de Gadès. Mais, cette invention fabuleuse est trop formellement condamnée par Eratosthènes, par Strabon, et par l'état où nous avons trouvé, à cette époque, la navigation chez les Grecs, pour que je doive m'arrêter à sa réfutation.

Le dixième des travaux d'Hercule est la pierre angulaire du système héroïque que les Grecs ont transporté dans leur Ibérie. J'ai donc à remplir l'obligation de rechercher s'il peut appartenir à l'Hispanie. Dans le nombre des auteurs anciens qui peuvent autoriser les temps modernes à reconnaître quelques faits historiques sous les ornemens fabuleux qui ont été prodigués, par les Grecs et par quelques poètes latins, à cet épisode de la vie d'Hercule, il faut distinguer, sans doute, Diodore de Sicile, Salluste, Denys d'Halicarnasse, Pausanias, Justin et Ammien Marcellin. Mais, malgré la con-

fiance que méritent ces autorités, quoiqu'elles nous présentent, les unes quelquefois, les autres très souvent, sous des formes historiques, des fictions purement fabuleuses, la critique ne peut pas hésiter un moment à rejeter de l'Espagne, et des îles adjacentes, le règne de Géryon et les exploits de l'Hercule grec. Je me bornerai à produire les plus concluans des motifs qui peuvent justifier cette assertion.

Un fragment capital d'Hécatée de Milet, historien très estimé et qui vivait avant Hérodote, suffirait pour porter sur cette question un jugement décisif. Dans ce fragment, qui nous a été conservé par Arrien, le plus véridique des historiens d'Alexandre, il est dit : « que l'Hercule argien ne « fût enlever les bœufs de Géryon, *ni en Espagne*, « *ni dans aucune Érythie située sur l'Océan*; que « Géryon régnait sur le continent, vers Amphi- « loche et Ambracie...... qu'il serait même ridi- « cule de penser qu'Euristhée eût pu entendre « parler des peuples qui habitaient l'extrémité « de l'Europe, etc., etc. »

Paléphate, de l'île de Paros, qui écrivait aussi avant le père de l'histoire, et qu'on peut citer pour autorité, assure que Géryon était un citoyen

très distingué par sa naissance et ses richesses, de la ville de Tricarénie, vers le Pont-Euxin; qu'il possédait un superbe troupeau de bœufs et qu'Hercule le tua pour s'emparer de ce troupeau.

Nous avons un renseignement bien plus précieux encore dans Scylax de Caryande, qui était contemporain de Paléphate et d'Hécatée. Dans sa géographie de l'Europe, cet ancien voyageur nous apprend *que Géryon faisait paître ses bœufs dans le* CHAMP D'ÉRYTHIE, *qui était situé près des monts Cérauniens, en Épire*. Il est important de ne pas perdre de vue *ce champ d'Erythie*.

Suivant la mythologie des Grecs, Hercule, avant de passer en Espagne, parcourut l'Égypte et la délivra du tyran Bisiris, qui massacrait tous les étrangers. Cet épisode de la vie d'Hercule, dégagé de tout accessoire, n'offre que des caractères historiques. Cependant, Hérodote nous assure qu'il a voyagé en Égypte et que, dans aucun lieu de ce pays, il n'a pu entendre parler de cet Hercule : il ajoute même qu'il est incontestable qu'Amphytrion et Alcmène ne sont point nés dans la Grèce et qu'ils appartiennent exclusivement à l'Égypte. Si cet historien parle ensuite sommairement des exploits de l'Hercule grec en Espagne,

de la défaite de Géryon et de l'enlèvement de ses bœufs, il a soin de répéter, par deux fois, qu'il ne fait que copier les récits des Grecs.

Diodore de Sicile, qui nous donne un mélange de fables et d'histoires, dit qu'Hercule, après avoir vaincu les trois fils de Géryon, fit présent d'une partie de ses bœufs à un roi du pays : il ajoute, très sérieusement, *que ces bœufs étaient sacrés et que, de son temps, ils existaient encore.* Cependant il nous dit aussi que le temple d'Hercule fut bâti par des Phéniciens qui y sacrifiaient *suivant l'usage de leur pays,* et que les colonnes qu'on attribue au fils d'Alcmène, avaient dix mille ans d'existence à l'époque où les Grecs ont placé la naissance de ce héros.

Strabon rejette formellement, dans la catégorie des fictions purement fabuleuses, l'expédition d'Hercule en Espagne et son combat contre Géryon.

Quoiqu'il fût né dans le voisinage de la prétendue demeure de Géryon, Pomponius-Méla dit seulement *que* LA TRADITION *l'a fait régner dans l'île d'Erythie :* Mais il ne dit pas un seul mot des exploits d'Hercule en Espagne; il nous confirme, au contraire, que le temple de Cadix était dédié à

l'Hercule égyptien, et ne met qu'au rang des fables le combat que les Grecs font soutenir dans les Gaules à leur Hercule contre deux fils de Neptune. Lorsqu'il se croit obligé d'accorder un léger souvenir à l'expédition de ce héros au Jardin des Hespérides, il ne la place qu'immédiatement à la suite de quelques traditions évidemment fabuleuses.

Nous ne trouvons dans Pline que la répétition de la fable inventée par les Grecs sur les exploits de leur Hercule dans l'Hispanie. *On prétend,* dit-il, *qu'Hercule enleva les troupeaux de Géryon.* Cet écrivain tombe ensuite dans plusieurs erreurs manifestes, puisqu'il ajoute que, suivant quelques autorités, l'île d'Érythie était située près de la Lusitanie et qu'elle avait reçu son nom des Phéniciens qui étaient sortis de la mer Érythrée.

Je n'ai point à combattre l'origine que Pline donne aux Phéniciens : mais il m'importe de repousser celle qu'il attribue au nom d'*Erythie.* Nous savons formellement, par Strabon, *que Phérécide est le premier des Grecs qui ait donné ce nom à l'île qui touchait à Gadès.* Or, Phérécide ayant été, suivant les témoignages de Diodore, d'Élien et de quelques autres autorités, le maître de Py-

thagore, il en résulte *que cette île ne fut connue sous le nom d'Erythie qu'environ huit siècles après l'époque où les Grecs ont placé le règne de Géryon dans cette Erythie*. Cette observation suffirait donc pour attester que les Grecs ont transporté, de l'Épire dans l'Hispanie, *le règne de Géryon, le champ d'Erythie où il faisait paître ses bœufs, et le dixième des travaux d'Hercule.*

Dans la vie d'Apollonius de Tyanes, Philostrate dit qu'il est manifeste que c'est l'Hercule égyptien qui a été à Cadix et qui a placé des colonnes à l'extrémité de la terre.

Lucien, dans son dialogue d'*Hercule et de Diogène*, tourne en ridicule l'emprunt que les Grecs ont fait aux Égyptiens des exploits fabuleux de leur Hercule, et, dans sa *Bibliothèque d'un Ignorant*, il nous apprend que les Thébains se vantaient de posséder le tombeau de Géryon; ce qui pourrait s'expliquer par un passage de Diodore, qui nous fait connaître qu'il existait de très anciennes liaisons entre les Thébains et les Illyriens.

Il est vrai que Macrobe parle, d'après un écrivain qu'il nomme Epicadus, du passage d'Hercule par l'Italie, avec les bœufs qu'il avait enlevés à Géryon; mais il ne cite cette fable que pour re-

jeter la tradition qui attribuait à ce héros un usage dont il trouvait l'origine chez les Pélasges. Nous savons, d'ailleurs, que Macrobe ne voyait dans Hercule qu'un emblême du soleil.

Si nous compulsons les renseignemens indirects qui nous sont fournis par l'antiquité, ils concourent également à nous démontrer que l'Hispanie ne fut point le théâtre des exploits de l'Hercule grec. Diodore nous dit que la colonne qui existait en Afrique avait été élevée par l'Hercule égyptien. Il est même très probable que les deux fameuses colonnes d'Hercule ne portaient pas cette dénomination dans une haute antiquité et qu'elle ne fut qu'une tardive invention des Grecs, puisque, suivant Elien, qui cite l'autorité d'Aristote, ces colonnes avaient d'abord été connues sous le nom de *colonnes de Briarée.*

Ne devons-nous pas remarquer aussi que toute la mythologie des Grecs ayant fait aller Hercule sur les bords du Thermodon, pour y combattre les Amazones, et jusque sur le Caucase pour arracher Prométhée à son supplice, il dut entrer dans l'Ibérie asiatique, et que, dès-lors, les Grecs ne pouvaient plus se dispenser de transporter ses exploits dans leur Ibérie occidentale?

Si nous remontons à l'origine des faux monumens sur lesquels les Grecs ont élevé le chimérique échafaudage de toutes leurs fables sur l'Hercule thébain, nous la trouvons dans les 11e et 12e livres d'Athénée. Nous y voyons que Mégaclides censurait avec amertume les premiers poètes grecs qui avaient fait de l'Hercule thébain un chef d'armée, quoiqu'il eût toujours mené une vie voluptueuse, tradition que Macrobe n'a pas manqué de recueillir; que Mégaclides blâmait spécialement Xanthus d'avoir été le premier, dans ses poésies lyriques, à lui donner les vêtemens des héros d'Homère; qu'il critiquait aussi la licence que Stésichore avait prise, le premier, de représenter cet Hercule avec une peau de lion, un arc et une massue, etc., etc.

Si, de l'antiquité, nous passons aux temps modernes, on ne citera pas un seul de nos plus célèbres philologues qui ait reconnu pour historique l'expédition de l'Hercule grec en Espagne. Dans son Chanaan et dans son Phaleg, le savant Bochart démontre, jusqu'à l'évidence, que Géryon n'a jamais régné en Espagne et qu'il faut le placer en Epire, auprès d'Ambracie : il accuse les Grecs d'avoir appliqué à leur Hercule une expédition

qui ne peut évidemment appartenir qu'à celui des Phéniciens.

Dans une multitude de passages de sa mythologie, l'abbé Banier, qui explique toutes les fables par l'histoire, rejette également de l'Espagne l'Hercule grec et Géryon : il combat même très vivement, sur cette fiction, l'autorité de Denys d'Halicarnasse.

Le savant orientaliste, Fourmont l'aîné, reconnaît aussi, dans ses réflexions critiques, l'existence d'un Hercule thébain ; mais il n'attribue qu'à celui d'Egypte tous les exploits fabuleux dont les Grecs ont surchargé la vie du personnage obscur qu'ils ont décoré du nom d'Hercule, si commun dans l'antiquité.

S'il suffisait de faire abnégation de toute partialité, pour avoir le droit de résumer ces diverses autorités, je dirais qu'il me paraît très probable que, peu de temps avant la guerre de Troie, un héros grec, nommé Alcide, fut le chef d'un corps d'aventuriers et que, vers l'époque où les Grecs ont placé le retour des Héraclides dans le Péloponèse, il fut honoré, dans la ville de Thèbes, du surnom d'Hercule; mais je ne croirais pas me tromper en ajoutant que Géryon et sa famille ap-

partenaient à l'Epire, ou à l'Illyrie, et que nul Hercule n'a mis le pied dans l'Hispanie; que le culte seul de l'Hercule de Tyr y a été apporté par les Phéniciens, et que l'identité des noms des deux *Ibéries*, des deux Hercules et des deux *Erythies*, qui n'ont appartenu à l'Hispanie que par des importations abusives, a été le seul monument sur lequel les Grecs ont transporté de l'Epire dans leur *Ibérie* le plus célèbre des prétendus travaux de leur Hercule.

Il est donc étonnant que ce soit dans des ouvrages historiques et scientifiques qu'on nous présente encore Géryon *comme le plus ancien roi de l'Hispanie* (1), et qu'on prétende trouver, dans quelques anciens monumens de l'île de Sardaigne, des témoignages authentiques des exploits de l'Hercule grec *dans l'île d'Erithie* (2).

Cependant, lorsque la prétendue fondation de Sagonte, par une colonie de Zacynthiens, eut autorisé les Grecs à faire remonter la possession de leur *Ibérie* jusqu'à une époque antérieure de deux siècles à la guerre de Troie; lorsqu'ils y eurent

(1) *Histoire des Gaules*, page 12, Paris, 1822.

(2) *Notice sur les Nuraghes de Sardaigne*, page 106. Paris, 1826.

fait aborder les Argonautes ; qu'ils y eurent transporté *le fameux champ d'Erythie*, le coucher du soleil et le sombre empire de Pluton ; lorsque le plus célèbre de leurs héros y eut vaincu le triple Géryon ; qu'il y eut laissé des monumens qui attestaient que les limites de ses exploits étaient les bornes de la terre ; lorsqu'ils purent se glorifier d'y avoir un temple dédié à ce héros, ou plutôt à ce demi-dieu, cette *Ibérie* était complètement admise dans le brillant système de leurs illustrations héroïques : elle ne pouvait donc plus rester étrangère aux fictions poétiques qui pouvaient encore jeter quelque éclat sur la Grèce. S'il n'avait pas été possible à Homère de faire participer cette *Ibérie* à la gloire du siége de Troie, quelques siècles plus tard, il devint très facile aux Asclépiades de Myrlée, aux Posidonius, aux Artémidore, et à tant d'autres écrivains qui nous sont inconnus, de la remplir des plus célèbres héros grecs et troyens qui avaient pu survivre à ce grand événement des siècles héroïques.

Il faut même convenir, qu'en se permettant ces inventions fabuleuses, les Grecs ne faisaient qu'user d'un droit injustement, mais irrévocablement acquis.

Homère, dans son Odyssée; Hésiode, dans son poëme des Travaux et des Jours; Lycophron, dans ses énigmatiques prophéties d'Alexandra, avaient, depuis long-temps, fait passer Ulysse dans l'Océan-Atlantique. Il n'existait donc plus de difficultés pour faire naviguer des héros grecs et troyens jusque sur les côtes occidentales et septentrionales de l'Hispanie. Homère n'avait pas moins immortalisé les voyages d'Ulysse que la colère d'Achille : plus que tout autre héros, Ulysse devait donc laisser de nombreux témoignages de son arrivée dans l'*Ibérie* des Grecs.

Aussi, Strabon nous apprend-il qu'on comptait plus de 600 monumens du séjour qu'Ulysse avait fait dans cette *Ibérie*, et que, suivant Asclépiades de Myrlée, son nom avait été donné à une petite ville située au-dessus d'Abdère. Ce grammairien avait eu le privilège d'y voir un temple dédié à Minerve, sans doute parce que ce héros était le plus prudent des Grecs : il y avait même vu, de ses propres yeux, les débris et les éperons de ses vaisseaux.

A l'embouchure du Tage, une ville portait le nom d'*Olisipo :* sur une faible analogie de noms, Solin, Martian-Capella et d'autres écrivains ont

donc aussi reconnu Ulysse pour son fondateur. Il était cependant facile de reconnaître que cette Olisipo devait être de même origine que les villes Ostippo, Orippo, Asinipo, Dipo et Bœsipo, qui existaient dans la même contrée qu'Olisipo, et qui appartenaient à des peuples celtiques.

C'est encore sur le témoignage d'Asclépiades que Justin fait venir Teucer sur les côtes de Carthagène ; qu'il le fait ensuite passer dans la Galice avec une nombreuse colonie, dont les peuples reçurent le prétendu nom d'Amphiloques. S'il fallait prendre pour des faits historiques toutes les fables inventées par cet Asclépiades et dont Strabon n'a daigné nous transmettre qu'une faible partie, les peuples conduits dans la Galice par Teucer, y auraient aussi fondé une ville nommée Hellènes : un héros troyen, du nom d'Opsicella, qui avait suivi Anténor en Italie, aurait conduit une colonie dans la Cantabrie et y aurait fondé une ville de son nom ; vers la même époque, une colonie de Spartiates serait aussi venue s'établir sur cette frontière septentrionale de l'Hispanie.

En adoptant cette dernière tradition et, en se fondant sur la prétendue analogie de quelques noms géographiques, le savant Casaubon ne nous

fait point connaître comment il pouvait expliquer cette ancienne navigation des Spartiates, qui, à l'époque où elle se reporterait, n'avaient, très certainement, ni commerce, ni impôts, ni peuples tributaires, ni navigation, ni même un seul canot.

Dans une épopée qui vit de fictions, Silius Italicus pouvait, sans doute, se permettre d'attribuer à Teucer la fondation de la ville de Carthagène; à Diomède, fils de Tydée, celle de la ville de Tyde, ou de Tydis, dans la Galice, et de rechercher dans le nom desGravii, ou Grabii, de la Gallæcie, une corruption de Graii, pour en faire des Pélasges, ou des Hellènes. Mais Pline était d'autant plus inexcusable de voir des Grecs dans ces Gravii, qu'il reconnaissait, aussi formellement que Strabon et Pomponius-Méla, qu'il n'existait dans la Gallæcie que des peuples celtiques.

Il importe peu de savoir sur quelle autorité s'est établie la tradition qui prétendait que le port désigné par Pline sous le nom de Bœsippo, fut primitivement connu sous celui de port Ménesthée, et qu'il avait reçu ce nom du roi d'Athènes que la mythologie même des Grecs fait mourir dans l'île de Mélos, *immédiatement* après son retour de la guerre de Troie. Néanmoins, il ne serait pas

impossible que ce port eût reçu d'abord le nom de *Ménasta*, puisque Bochart prétend qu'en langue phénicienne, *Ménasta* devait signifier *port d'Asta:* il ne serait donc point invraisemblable que ce nom seul, quoique d'origine phénicienne, eût fait inventer la fable du débarquement de Ménesthée sur les côtes de l'Ibérie.

Nous n'avons pas d'autres renseignemens dignes de quelque attention sur les antiquités fabuleuses de l'Hispanie ; mais nous savons, par un passage de Strabon que j'ai déjà cité, qu'on y comptait plus de 600 monumens attribués à Ulysse, et qu'après la guerre de Troie, elle fut *infestée* de héros grecs et troyens. La plus grande partie des illustrations héroïques dont les Grecs ont rempli leur *Ibérie* ne nous est donc point parvenue. Cette perte, sans doute, n'est point à regretter, puisque, ni leurs écrivains classiques, ni même leurs mythologistes n'ont daigné nous en conserver le souvenir. A peine oserai-je donc me permettre d'esquisser rapidement la réfutation de ces inventions fabuleuses.

Il est notoire qu'Homère n'avait pu obtenir des Phéniciens que des notions très vagues sur l'existence d'une grande mer nommée *Océan*, puisqu'il

ne connaissait rien dans la Méditerranée à l'occident de la Sicile : aussi, ne manque-t-il pas de faire détruire par Télamon la flotte d'Ulysse et de faire monter son héros *sur un navire phénicien*, lorsqu'il veut le faire passer de la Méditerranée dans cet Océan.

Cette sage conception condamne déjà, non-seulement la fabuleuse tradition de Cornélius Bocchus sur la fondation de Sagonte par les Zacynthiens, mais toutes les prétendues navigations des héros grecs et troyens sur les côtes de l'Hispanie, immédiatement avant et après le siège de Troie. Cet aveu tacite, mais formel, que nous fait Homère, de l'impossibilité où les Grecs étaient, à cette époque, de naviguer sur l'Océan, nous est d'ailleurs confirmé par une multitude de renseignemens directs et indirects dont je me bornerai à produire les plus péremptoires.

J'ai déjà constaté, par la réunion des témoignages historiques d'Hérodote, de Thucydide, de Polybe, de Strabon, de Pomponius-Méla et de plusieurs autres autorités, que, vers le milieu du VIIe siècle avant l'ère chrétienne, époque où Coléus de Samos fut jeté par une tempête dans le port de Tartesse, nul autre Grec, Asiatique ou Européen,

n'avait encore entrepris une longue navigation, ni pu obtenir la connaissance d'un point quelconque des côtes de l'Hispanie ; qu'un siècle plus tard, les Phocéens d'Ionie, établis à Marseille, furent les premiers à parcourir ses côtes orientales ; que ce fut peu de temps après, que Scylax, par la publication de son Périple, fit, pour la première fois, connaître à tous les Grecs quatre points géographiques du pays qu'il nommait *Ibérie*, du nom de son fleuve *Ibérus* ; que ce fut enfin, par ces mêmes Phocéens d'Ionie, qui, vers cette époque, formèrent plusieurs établissemens sur ses côtes, que les Grecs commencèrent à mieux connaître l'Hispanie.

Je crois aussi avoir suffisamment justifié que, pendant plusieurs siècles, les Grecs ne connurent de l'Hispanie que ses côtes situées sur la Méditerranée ; que, du temps de Polybe, la Lusitanie, la Galice, les Asturies et la Cantabrie n'avaient encore pu recevoir aucune dénomination générale, parce qu'elles n'étaient habitées que par une multitude de peuplades barbares, et qu'il n'avait pas encore été possible de les explorer ; qu'il n'existait alors dans la Lusitanie que des peuplades Celtiques qui ne vivaient que de brigandages, et que

les mœurs de celles qui occupaient toute la côte septentrionale, depuis la Galice jusqu'aux Pyrénées, étaient aussi barbares que les mœurs des Scythes et des Thraces; qu'on ne trouva chez ces peuples aucune trace d'un culte rendu à une divinité quelconque.

Est-ce donc dans des renseignemens de cette nature, dans des témoignages si directs, qu'il nous serait possible de retrouver quelques vestiges des nombreuses colonies grecques, ou troyennes, que les inventions adulatrices d'Asclépiades ont fait passer dans l'Hispanie?

Des renseignemens indirects, mais non moins formels, nous attestent aussi, qu'avant les navigations de Pythéas de Marseille, qui ne datent que d'environ quatre siècles avant notre ère, les Grecs, loin d'avoir connu les côtes septentrionales de l'Hispanie, étaient dans la persuasion qu'il était impossible de passer le détroit de Gadès.

Pindare répète plusieurs fois qu'il n'est pas possible de naviguer au-delà des Colonnes d'Hercule: il dit *que tout ce qui existe au-delà de ces limites est également inaccessible aux sages et aux insensés :* son scoliaste ajoute qu'Hercule voulut passer ce détroit, mais que, *n'y ayant trouvé que*

le chaos et les ténèbres, il y éleva des colonnes pour indiquer, *qu'au-delà de ces bornes, on ne trouvait que la fin des mers et de toute navigation.* Il est évident qu'Aristote lui-même partageait cette opinion, puisqu'il disait *que les lieux qui environnaient les Colonnes d'Hercule devaient toucher aux frontières de l'Inde.*

Long-temps même après les découvertes de Pythéas, les Grecs restèrent dans la ferme croyance que les mers qui baignaient les côtes occidentales et septentrionales de l'Hispanie étaient impraticables : Posidonius et Artémidore devaient les entretenir dans cette persuasion, lorsqu'ils écrivaient, suivant Strabon, qu'ils avaient vu le soleil se coucher dans les mers de Tartesse ; qu'il paraissait alors cent fois plus grand que sur l'horizon ; qu'il faisait un grand bruit en se précipitant dans l'abîme, et que la nuit succédait immédiatement à *l'extinction* du soleil. Il fallait, en effet, conclure de ces absurdes témoignages que les mers de Tartesse étaient les bornes occidentales de la terre. C'est probablement dans ce sens qu'il faut interpréter Denys d'Halycarnasse, lorsque, dans la préface de ses Antiquités romaines, il dit que Rome est maîtresse de toute la terre et de la mer,

non-seulement en-deçà des Colonnes d'Hercule, mais même de l'Océan, *dans les parties où il est navigable.*

Pausanias, qui écrivait sous le règne de Marc-Aurelle, s'exprime bien plus formellement encore, lorsque, dans sa description de l'Attique, il dit que les Gaulois qui avaient envahi la Grèce étaient venus des extrémités de l'Europe, *des environs d'une grande mer que l'on prétendait n'être pas navigable*, parce que le flux et le reflux, de nombreux écueils et des monstres marins que l'on ne trouvait nulle autre part, la rendaient très dangereuse.

Ces erreurs géographiques et cette ignorance complète de la partie de l'Océan qui baignait les côtes des Gaules et de la péninsule hispanique, furent si fortement et si long-temps enracinées chez les Grecs, qu'elles fascinèrent le jugement et même les yeux des Romains jusque dans les temps où ils connaissaient toutes les côtes de la Grande-Bretagne, des Gaules, et presque toutes celles de l'Hispanie.

Nous savons, par Ortélius, qu'un ancien commentateur de Juvénal donnait à l'Océan le nom de *Mortuum Mare, parce qu'on ne le croyait pas navigable.* Dans sa Germanie, qu'il écrivait l'an 98

de notre ère, Tacite disait qu'il était rare que des vaisseaux se hasardassent à naviguer *sur un Océan qui semblait déclarer la guerre à quiconque osait en approcher*. Florus, qui vivait sous Trajan, écrivait encore très sérieusement que Décimus Brutus, après avoir vaincu les peuples de la Lusitanie et de la Galice, et traversé le fameux fleuve d'Oubli, parcourut tous les rivages de l'Océan et ne s'arrêta *que lorsqu'il vit avec effroi le soleil se précipiter dans la mer et ses feux s'éteindre dans les flots*; qu'alors, il retourna sur ses pas, dans la crainte d'avoir commis un sacrilége.

Il faudrait donc avoir la téméraire prétention de s'inscrire en faux contre tous les témoignages historiques de l'antiquité, pour soutenir que les illustrations héroïques dont les Grecs ont transporté le théâtre dans leur *Ibérie* reposent sur quelques faits authentiques; car elles exigeraient presque toutes que leurs héros eussent navigué jusque dans l'Océan-Atlantique, plus de huit siècles avant l'époque où ils purent connaître les côtes occidentales de la Méditerranée.

CHAPITRE XVIII.

DE L'ORIGINE DES ASTURES ET DES CANTABRES.

Dans les observations que je me suis permis de hasarder sur le système *ibérien* de M. Adrien Balbi, j'ai dû me réserver, à l'article des Astures et des Cantabres, de produire quelques rapprochemens géographiques qui tendraient à établir que ces peuples ne pouvaient pas entrer dans une prétendue *famille ibérienne*.

Pour remplir cet engagement, je serai d'abord obligé d'invoquer quelques souvenirs historiques et littéraires, que j'ai renvoyés à la fin de ces études, parce qu'ils m'ont paru exiger un chapitre spécial.

DE L'ORIGINE DES ASTURES.

La critique n'a point encore attaché à un passage du plus savant écrivain de l'antiquité toute l'importance qu'il méritait. Quoique ce passage

fût de Varron et qu'il pût jeter de grandes lumières sur les temps primitifs de l'Hispanie, il n'a jamais été cité que comme une erreur dont, par respect pour un grand nom, il n'était même pas convenable de s'occuper. C'était porter un jugement bien inconsidéré sur la plus grave autorité des temps anciens; sur un passage qui devait paraître très précieux, puisqu'il provenait d'un écrivain qui, par la direction spéciale de ses études et par les circonstances de sa vie, avait pu, et même dû, recueillir les renseignemens les plus authentiques que nous pussions recevoir sur les plus hautes antiquités de l'Espagne.

En effet, on n'ignorait point, qu'à l'article de cet écrivain, Quintillien, dont le jugement est un arrêt littéraire, s'exprime en ces termes : « Térence « Varron, le plus savant des Romains, a composé « plusieurs ouvrages d'une profonde érudition : « *il possédait à fond toutes les antiquités, outre celles* « *de l'Italie et de la Grèce;* mais il brillait beau- « coup plus par l'étendue de ses connaissances « que par des talens oratoires [1]. »

[1] Quintillien. *Institut* : *orat* : lib : 10. cap : 1. tom : II. pag : 240. Parisiis. 1734.

On savait également que Varron avait commandé, en qualité de lieutenant de Pompée, dans l'Hispanie ultérieure; *qu'il avait même fait un long séjour dans la ville de Gadès, lorsque le temple d'Hercule y existait encore dans toute sa splendeur*, puisque César, dans le second livre de ses Commentaires, nous atteste, qu'avant d'aller faire sa soumission dans la ville de Cordoue, Varron avait fait enlever toutes les richesses de ce temple; que, par conséquent, cet antiquaire si profond avait nécessairement dû recueillir, dans l'ancien temple d'Hercule et chez les Bastulo-Phéniciens, tous les monumens historiques et toutes les traditions qui pouvaient exister sur les premières populations de l'Hispanie.

Il est donc bien extraordinaire que nos plus savans philologues aient toujours négligé le passage de Varron qui nous a été conservé par Pline, dans les termes suivans : « *On lit, dans Marcus Varron,* « *que toute l'Hispanie a été occupée par les Ibères,* « *les Perses, les Phéniciens, les Celtes et les Carthaginois* [1]. »

A moins de se livrer à des idées systématiques,

[1] Pline, lib. 3, cap. 1.

il n'est pas permis de supposer que, dans l'énumération de ces peuples, Pline ait interverti l'ordre dans lequel l'auteur qu'il citait les avait placés; ou que Varron ne les ait pas nommés dans l'ordre chronologique qu'il assignait, au moins approximativement, à ces grands événemens historiques. La dernière place qu'il donne aux Carthaginois ne peut même laisser aucun doute à cet égard : c'est donc avant les Phéniciens, qui étaient établis en Espagne quinze siècles, au moins, avant l'ère vulgaire, que Varron y faisait entrer des *Ibères et des Perses*, c'est-à-dire les peuples qui, à une époque si reculée, habitaient l'Ibérie asiatique et le pays qui n'a été connu, *sous le nom de Perse*, *que vers les temps de Cyrus*.

Quoique l'antiquité n'ait connu que sous le nom d'*Ibères* les anciens peuples du petit pays de l'isthme du Caucase qui portait le nom d'Ibérie, toute l'ancienne géographie s'est accordée pour ne placer sur les flancs méridionaux du Caucase, dans l'Albanie et dans l'Ibérie asiatiques, *que des peuples d'origine scythique* [1]. Il suffirait donc de s'en

[1] Aussi, Valérius Flaccus comprend-il, sous la dénomination collective de *Scythes*, les peuples de l'*Ibérie asiatique*, de l'Albanie, etc., que le roi de la Colchide vainquit par le secours des Argonautes. (ARGON : lib : 6. vers : 330, 428, etc., etc.)

tenir à cet irrécusable renseignement historique, pour reconnaître que les Ibères asiatiques ne pouvaient être que des peuples scythiques, *surnommés Ibères*, du nom de leur fleuve *Iberus*.

Il suffirait encore de se rappeler que les noms d'*Iberus*, d'*Ibérie* et d'*Ibère* ne pouvaient pas être indigènes, *même dans l'Ibérie asiatique*, puisque nous les avons retrouvés, très multipliés, au-delà du Tanaïs et jusqu'aux extrémités orientales de l'Asie, pour reconnaître aussi que ce nom d'*Ibère n'était pas plus un nom primitif, ou national, dans cette Ibérie asiatique*, que chez les peuples celtiques situés près des deux fleuves *Iberus* de l'Hispanie; que dans les Gaules, chez les Celtes, qui habitaient la ville et les bords d'un fleuve nommés *Il-Ibéris;* que dans le nord de l'Italie, chez les Celtes Ombri, surnommés *Ybères;* que chez les Celtes, ou chez les Germains, situés sur les deux rives du Rhin et qui étaient surnommés *Ibères*, lorsque ce fleuve portait lui-même le nom d'*Iber*.

Il faut donc conclure, du passage important que je viens de citer, que Varron accordait assez de confiance aux renseignemens qu'il avait obtenus pendant son séjour à Gadès, pour qu'il se crût fondé à affirmer que diverses peuplades *scythi-*

ques, connues, de son temps, sous les noms d'Ibères et de Perses, avaient fondé les premières populations de l'Hispanie; ou, du moins, celles auxquelles les plus anciennes traditions attribuaient l'antériorité.

J'oserai, néanmoins, hasarder une observation sérieuse sur ce passage de Varron. En considérant la multitude de points géographiques que les Celtes occupaient évidemment dans la péninsule hispanique; que le nom de *Cotinusa* était, suivant Pline et Denys le Periegète, que j'ai déjà cités, celui de la ville de Cadix, même avant qu'elle eût été nommée Gaddir par les Phéniciens; que, suivant Diogène Laërce, qui s'appuie sur un Traité d'Aristote et sur le 23e livre d'un ouvrage de Sotion, l'antiquité était persuadée que les druides étaient aussi anciens dans les Gaules que les mages chez les Perses, les Chaldéens chez les Babyloniens, et les gymnosophistes chez les Indiens; que, cependant, le druidisme n'a jamais pénétré chez les peuples celtiques établis dans l'Hispanie, il doit être permis d'en conclure que Varron aurait dû nommer les Celtes avant les Phéniciens. Cette conclusion n'attaque même nullement les profondes connaissances de cet écrivain puisque,

suivant Strabon et Pline, on appliquait, de leur temps encore, les noms de Scythes et de Celtes à des peuples dont on ne pouvait avoir que des idées très vagues.

Mais, si Varron pouvait se tromper sur l'époque où les Celtes ont dû envahir l'Hispanie, depuis la publication des ouvrages des savans Du Buat, Pelloutier, Pinkerton et de notre héros littérateur, le célèbre Latour-d'Auvergne, il n'est plus permis de douter que, dès l'antiquité la plus reculée, des peuples scythiques et celtiques ne se soient transportés, de l'Asie, dans les contrées occidentales de l'Europe.

Après s'être appuyé sur des autorités imposantes pour placer dans la Perside le berceau des Scythes, opinion qui vient d'être reproduite dans le savant ouvrage de M. de Brotonne, si Pinkerton eût suivi les migrations de ces peuples jusqu'aux extrémités de l'Europe, il est plus que probable qu'il les aurait trouvés d'abord en Italie, sur le sommet du mont Tay-Gète, dont les habitans, suivant le passage de Pausanias que j'ai fait connaître, *sacrifiaient des chevaux, à la manière des Perses, sur un édifice consacré au soleil;* qu'il les eût également trouvés dans l'Hispanie, sous les

dénominations d'*Indi-Gètes*, d'*Iler-Gètes* et de *Mis-Gètes*, noms qui seuls auraient dû faire soupçonner que ces peuples ne pouvaient être ni des *Ibériens*, ni des Indigènes. Mais, il est bien plus probable encore qu'il n'eût pas rencontré, dans l'Hispanie même, un promontoire nommé *Scythique* par un ancien géographe hispanien réputé classique, sans être conduit, par cette dénomination, à découvrir l'origine scythique des peuples dont ce promontoire devait tirer son nom.

Mais aussi, quel philologue, créateur, ou partisan d'un système *ibérien*, aurait pu en croire ses yeux, si la réunion de plusieurs autorités géographiques et littéraires lui eût montré des Scythes sur le territoire des anciens peuples Astures et des indomptables Cantabres? J'essaierai, cependant, de recueillir quelques-unes de ces autorités.

Après avoir décrit les côtes de la Galice et, lorsqu'il arrive au cap Ortégal pour entrer sur les côtes des Asturies, Pomponius-Méla s'exprime ainsi : « Là se terminent les côtes qui regardent l'occident ; elles tournent ensuite vers le nord, *depuis* « *le cap Celtique* JUSQU'AU PROMONTOIRE SCYTHIQUE. « Cette côte va en droite ligne jusqu'au territoire « des Cantabres, quoiqu'elle forme quelques gol-

« fes et quelques faibles promontoires. On y voit « d'abord les Artabres, peuples celtiques ; les As- « tures viennent ensuite [1]. »

Rien de plus clair que ce passage, si on veut s'en tenir au texte de Méla. Ses Celtes artabres comprennent, évidemment, les Arotrèbes de Strabon et occupent la totalité du promontoire Trileuleucum, aujourd'hui le cap Ortégal, puisqu'ils s'étendent jusqu'aux Astures. Il donne à ce promontoire le nom de Celtique, parce qu'il n'était habité que par des Celtes; il ne peut pas parler d'un autre promontoire, puisqu'il dit, qu'après l'avoir passé, la côte va en droite ligne jusqu'aux Cantabres. Son promontoire *Scythique,* auquel les autres anciens géographes n'ont donné aucun nom, est nécessairement le cap de Peñas, puisqu'il ne parle que de la côte qui s'étend en droite ligne jusqu'aux Cantabres; que le territoire de ces peuples commence immédiatement après avoir passé le cap de Peñas, et que c'est à ce cap très élevé que la côte cesse d'aller en droite ligne. Ce passage de Méla est d'une exactitude rigoureuse et se trouve dans un parfait accord avec la géographie moderne de l'Espagne.

[1] Pomp.-Méla, lib. 3, cap. 1.

Mais le mot *Scythique* a été jusqu'ici, pour tous les commentateurs, une énigme indéchiffrable. « Les interprètes suent sang et eau (*sudant hic* « *interpretes*), dit le savant Schott, pour expliquer « ce passage et trouver la situation de ce cap « *Scythique*, qu'ils ont été chercher jusque dans « la Norvège. »

Il était cependant bien facile de reconnaître que le texte de Méla n'offre pas la plus légère difficulté. Il suffisait, pour l'expliquer, de se persuader qu'il n'avait pu donner au cap de Peñas le nom de *Scythique* que parce qu'il devait être habité par des Scythes, comme il n'avait donné au cap Trileucum le nom de *Celtique* que parce qu'il n'y voyait que des Celtes, et de jeter ensuite les yeux avec quelque attention sur les peuples que l'ancienne géographie a placés sur ce promontoire *Scythique*.

Pline divise les Astures en douze tribus et compte les *Pæsici* dans le nombre de leurs quatre peuplades les plus considérables [1]. Dans un autre chapitre, il place les *Pæsici* auprès de la ville Noëga, et dit qu'ils occupaient une péninsule [2],

[1] Pline, lib. 3, cap. 3.
[2] *Idem*, lib. 4, cap. 20.

ce qui détermine leur situation sur le cap *Scythique* de Pomponius-Méla. Ptolémée place aussi les *Pœsici* sur les bords de l'Océan, immédiatement à l'ouest des Cantabres, en leur donnant la ville de Flavionavia [1], ce qui confirme formellement leur situation sur le cap *Scythique*. Aussi, la carte de Ptolémée et celles que nos meilleurs géographes ont donné de l'Hispanie, placent-elles les *Pœsici* sur le point géographique qui correspond au cap de Peñas [2].

Or, c'est dans la véritable Scythie de l'antiquité que nous retrouvons ces mêmes *Pœsici*. Pline compte les Saces, les Massagètes et les *Pœsici* parmi les nations scythiques les plus célèbres [3]. Dans sa Scythie, Ptolémée place aussi les peuples *pœsici* sur le golfe scythique de la mer Caspienne [4]. Déjà ces rapprochemens suffisent probablement pour démontrer que Méla avait laissé aux philologues un grand trait de lumière, en donnant le nom de cap Scythique au cap de Peñas de la géographie moderne.

(1) Ptolémée, *Tabula quarta. Hispania* de Brué, etc.
(2) *Idem*, lib. 2, cap. 6.
(3) Pline, lib. 6, cap. 17.
(4) Ptolémée, lib. 6, cap. 12.

Mais, ni le nom des anciens peuples *Astures*, ni celui de leur rivière *Astura*, ni même celui d'*Asturica* que Pline donne à leur capitale, ne pouvaient être indigènes dans l'Hispanie, puisqu'en remontant, de station en station, on trouve encore l'origine primitive ou secondaire, de cette dénomination géographique jusque dans la Sarmatie asiatique. Suivant Tite-Live, dès l'année 417 de la fondation de Rome, *éqoque où il était impossible que l'Italie eût reçu de l'Hispanie une dénomination géographique*, des peuples latins coalisés furent complètement battus par le consul Mænius auprès de la rivière *Astura* [1]. Strabon et Pline donnent le même nom à cette rivière du Latium, et Pline ajoute qu'elle formait une île qui portait aussi le nom d'*Astura* [2].

En sortant des pays latins pour entrer dans des contrées dont nous devons aux Grecs les premières connaissances, il est évident que les mots *Astura* et *Astyra* ne nous présenteront absolument *que le même mot et la même ortographe*, puisque les Grecs n'avaient point la lettre *u* des Latins, et que leurs

(1) Tite-Live, lib. 8, cap. 12.
(2) Pline, lib. 3, cap. 5 et 6.

caractères *v* et *y*, qui étaient l'un et l'autre le signe de leur ypsilon, avaient aussi, l'un et l'autre, la valeur de l'*u* des Latins et, quelquefois même, la prononciation de l'*u* français.

La description de l'Asie que nous devons à Scylax, nous autorise à croire qu'il a connu dans l'Éolide, sur le golfe Adramyttenus, non loin du célèbre mont Ida, l'ancienne *Astyra* dont Strabon et Pline n'ont parlé que comme d'une ville qui, de leur temps, n'offrait plus que des ruines. Il est peut-être remarquable que, sur le même golfe, à deux ou trois lieues de distance de cette *Astyra*, toute l'ancienne géographie a placé la ville d'*Antandros* [1], nom qui rappelle celui de *Santander*, dont le territoire est aussi limitrophe des anciens *Astures*. Sans me permettre de tirer des conséquences d'un rapprochement si extraordinaire, je dirai seulement que l'origine du nom de la ville de Santander est absolument inconnue ; que ce mot n'a jamais été la traduction du nom d'un apôtre, puisque la langue espagnole donne à saint André le nom de *San Andrès* ; que l'origine du mot *An-*

[1] Strabon. lib : 13 pag : 417.-422, etc. — Danville, *Asiæ min.* : *tabula*

tandros se perdait également dans la nuit des temps, même pour l'antiquité, puisqu'elle lui a donné plusieurs origines fabuleuses et contradictoires.

Une autre ville nommée *Astyra* existait, suivant le dictionnaire encyclopédique de Mentelle, dans l'Illyrie, c'est-à-dire sur la route la plus directe pour passer de l'Europe occidentale dans la Sarmatie asiatique. C'est enfin, à l'orient du Palus-Méotis, c'est *dans la Sarmatie asiatique* même, que Ptolémée place, non une ville *Astyra*, mais des peuples *Asturicani* [1], nom qui était de toute nécessité celui des habitans de la capitale des anciens *Astures* de l'Hispanie, puisque Pline la nomme *Asturica* [2].

Des renseignemens si directs, peut-être même si concluans, sur l'origine, au moins secondaire, des peuples Astures, nous sont encore confirmés par quelques rapprochemens géographiques que je vais présenter dans un cadre plus resserré, en plaçant en regard, d'un côté, les noms de peuples

(1) PTOLÉMÉE, lib. 5, cap. 9, *tabula* n° 18.
(2) PLINE, lib. 3, cap. 3.

et de lieux qui appartenaient aux Astures; de l'autre, ceux qui ont existé dans diverses parties de l'Europe et de l'Asie.

CHEZ LES PEUPLES ASTURES.	DANS L'EUROPE ET DANS L'ASIE.
Amaci : Peuples que Ptolémée a placés chez les Astures, et auxquels il donne pour capitale, la ville Asturia-Augusta.	*Amasia et Amasius :* Noms d'une ville et d'un fleuve, que Ptolémée place dans la Germanie. *Amasia :* Ville qui vit naître Strabon et qui, suivant ce géographe, était située à l'occident du Pont. *Amassi :* Peuples qui, suivant Pline, étaient situés dans la *Sarmatie asiatique*.
Betunia, (qui s'écrit	*Betuna :* très an-

Betuña en Espagnol.) Ville que l'itinéraire d'Antonin place chez les Astures, non loin de leur capitale Asturica.

cienne ville que Ptolémée place en Asie, dans la Mésopotamie et près du Tigre.

Brigecum ou *Brigecium :* Nom d'une ville que toute l'ancienne géographie place chez les Astures.

Briges : Peuples qui ont habité l'île d'Albion, l'Hybernie et la Thrace. Suivant Étienne de Byzance, le nom de *Brigecum* rappelle celui de ces peuples, qui avaient tous évidemment la même origine.

Maliaca : Ville qui est probablement celle qu'Appien (in Ibericis) nomme *Malia* et dont il fait une ancienne place de l'Hispanie.

Maliacus : Nom que Vibius Sequester, donne à un golfe de la Grèce, et dans lequel il fait tomber le fleuve Achéloüs.

Malia-na : Ville *de*

	l'*Inde*, que Ptolémée place dans l'Arachosie.
Martia : Ville que l'itinéraire d'Antonin place chez les Astures, sur la route de Bracara à Asturica.	*Martia-na* Sylva : forêt de la Germanie, suivant Ammien Marcellin. *Martia-num* : Nom que Jornandès donne à un fleuve de la Pannonie. *Martya-na* : Lieu fortifié, chez les Parthes, suivant Strabon.
Nabia et *Nabius* : Ville et fleuve que la carte de Brué place chez les Astures.	*Nabiani* : Peuples *de la Sarmatie asiatique*, placés par Strabon, dans le voisinage des Aorses nomades.
Vallata : Ville que l'itinéraire d'Antonin	*Vallatum* : Lieu de la Vindélicie, suivant le

place chez les Astures, entre Asturica et Interamnum.	dictionnaire encyclopédique de Mentelle.
Vindius : Nom d'une montagne qui, suivant toute l'ancienne géographie, traversait le territoire des Astures.	*Vindius* : Montagne *de l'Inde*, en deçà du Gange, suivant Ptolémée.

DE L'ORIGINE DES CANTABRES.

Avant que les conquêtes d'Auguste eussent fait descendre les Cantabres de leurs montagnes, les plaines de leur territoire étaient presque désertes. Si nous parcourons, sur les meilleures cartes de l'Hispanie, la géographie de l'ancienne Cantabrie, à peine y comptons-nous, même en y comprenant les lieux maritimes, huit ou dix dénominations géographiques. Il en résulte qu'il serait impossible de trouver dans la Cantabrie un grand nombre de noms de lieux, ou de peuplades, qui eussent conservé des traces de l'origine de ses premiers habi-

tans. Leurs mœurs, plus barbares encore que celles des Astures, ne doivent donc pas être négligées dans la recherche de leur origine primitive, ou du moins secondaire.

Pour combattre l'origine *ibérienne* que M. Balbi donne aux Cantabres, j'ai déjà cité un passage de l'abréviateur de Dion-Cassius qui attribue à ces peuples, ainsi qu'aux Astures, *une origine celtique*, ce qui, dans les temps où Xiphilin écrivait, ne pouvait signifier qu'une origine asiatique, ou septentrionale. J'ai également dû remarquer que, suivant Strabon, les Cantabres avaient la coutume de se mettre au lit, et de se faire servir par leurs femmes lorsqu'elles venaient d'accoucher; qu'un usage, si étrange et si barbare, existait aussi, suivant Diodore de Sicile, chez les anciens habitans de l'île de Corse et, qu'enfin, les Argonautiques d'Apollonius de Rhodes et de Valérius Flaccus, nous attestent que ce monstrueux usage était établi dans des contrées pontiques chez les Tabari qui, suivant le Scoliaste d'Apollonius, étaient des peuples Scythiques. J'ai dû, sans doute, en conclure qu'un usage si révoltant, si opposé aux lois de la nature, n'avait point été deux fois inventé, même par des peuples bar-

bares, et que, suivant les plus fortes probabilités, il avait été introduit dans l'île de Corse et dans l'Hispanie, par une colonie des Tibari, ou par d'autres peuples Asiatiques.

A ces premiers renseignemens sur l'origine des Cantabres, il est facile d'ajouter des témoignages plus directs et plus formels. La géographie de Ptolémée (*lib.* 2, *cap.* 6.) donne aux Cantabres une ville nommée *Concana*, dont l'homonyme ne se reproduit sur aucun autre point du monde connu de l'antiquité. Horace nous dit que les habitans de cette ville buvaient le sang de leurs chevaux [1], usage qui attestait qu'ils étaient originairement issus des Massagètes, ou de quelque autre peuple Sarmate. Si des commentateurs ont été chercher les *Concani* vers l'embouchure du Danube, cela prouve seulement que, comme tant d'autres érudits, ils se sont permis de refaire l'antiquité. Silius-Italiens, qui nous confirme ce passage d'Horace, s'exprime, dans son poème *historique*, en des termes bien plus explicites encore, puisqu'il place les *Concani* dans le nord de l'Hispanie, qu'il leur donne l'usage

(1) Visam Britannos, hospitibus feros,
Et lætum equino sanguine *Concanum*....
(HORAT. *Carm.*, lib. 3, od. 4, vers 33.)

d'ouvrir les veines de leurs chevaux pour se rassasier de leur sang, et *qu'il les fait formellement descendre des Massagètes* (1).

Jusqu'à ce qu'on parvienne à établir l'origine Ibérienne des *Concani*, sur des autorités plus imposantes, ces divers témoignages suffiront probablement pour autoriser la supposition de leur origine asiatique. Je vais donc essayer de les appuyer sur les seuls rapprochemens que puisse m'offrir la stérile géographie de l'ancienne Cantabrie.

DANS LA CANTABRIE.	DANS L'EUROPE, OU DANS L'ASIE.
Camarica : Ville qui appartenait aux Cantabres, suivant Ptolémée.	*Camarinum* : Ville de l'Ombrie, suivant Strabon, Ptolémée, etc.
	Camara : Ville *des Indes*, en deçà du Gange, suivant Arrien, etc.

(1) Non quæ Dardanios post vidit *Ilerda* furores,
Nec qui, Messageten monstrans feritate parentem,
Cornipedis fusâ satiaris, Concane, venâ.
(Sil. *Ital.* lib. 3, vers 359.)

Cantabri : Seul nom sous lequel les Cantabres ayent été connus dans l'Antiquité.	*Cantabra* : Nom donné, par Pline, à l'une des plus considérables rivières *de l'Inde* : il dit qu'elle se jetait dans l'Indus.
Coniaci : Peuples qui fesaient partie des Cantabres, puisque Strabon les place vers les sources de l'Iberus.	*Coniaci* : Peuples situés à l'extrémité des Indes, suivant quelques exemplaires de Strabon.
Ori-Geni ; suivant Pline ; *Ori-Gevìones*, suivant P. Méla : Peuples que ces deux autorités placent dans la Cantabrie.	*Ori* : Peuples asiatiques, *voisins de la Perse*, puisque Pline les place dans la partie maritime de la Carmanie.
Saleni : Peuples de la	*Salenæ* : Ville de l'île

Cantabrie, situés, suivant P. Méla, près de la rivière Salia.

d'Albion, suivant Ptolémée.

Salæcni : Peuples *de l'Inde*, en deçà du Gange, suivant le même.

Salia : Rivière qui coulait dans la Cantabrie, suivant Pomp. Méla.

Sali : Peuples *Sarmates*, situés, suivant Ptolémée, au nord des Agathyrses.

Sanda : Ville sur la côte de la Cantabrie, suivant Mentelle.

Sanda-Bala : Fleuve *de l'Inde*, qui se jetait dans l'Indus, suivant Ptolémée.

Verea-Sueca : Ville située sur la côte, à l'extrémité septentrionale de la Cantabrie, suivant Pline.

Verea : Ville qui appartenait à des contrées asiatiques, suivant les autorités citées par Mentelle.

APPENDICE.

APPENDICE.

Tableaux synoptiques présentant les relevés :

1° De quelques dénominations géographiques qui étaient communes à l'ancienne Hispanie et aux grandes îles de la Méditerranée, et qui se reproduisaient dans diverses contrées de l'Europe et de l'Asie ; d'où il serait permis de conclure que des peuples asiatiques ont dû faire un long séjour, ou laisser des colonies dans ces îles, avant de se transporter jusqu'aux extrémités de l'Europe :

2° De quelques noms de peuples et de lieux très connus dans l'ancienne Hispanie, dont les homonymes se reproduisaient aussi trop évidemment sur divers points de l'Europe et de l'Asie, pour qu'il soit possible de les supposer indigènes dans la Péninsule hispanique.

DANS L'HISPANIE ET DANS LA SICILE.	DANS L'ASIE, OU DANS L'EUROPE ORIENTALE.
Chrysus : Nom que Festus-Aviénus donne à une rivière de la Bétique.	*Chryse:* Petite île, voisine de celle de Crète, suivant Pline. *Chryse* : Nom que

Chrysus et *Chrysæ fanum* : Noms d'une rivière et d'un lieu de la Sicile, suivant Cicéron.

portaient les ruines d'une ville de l'Asie mineure et une île *de l'Inde*, située près du fleuve Indus, suivant le même.

Chryse : Ville du Pont, suivant Sophocle, dans son Philoctète.

Chryse : Nom que Ptolémée donne à une presqu'île *de l'Inde*, au-delà du Gange.

Chrysei : Nom d'un peuple *des Indes*, qui habitait sur des montagnes, entre le Jomanes et l'Indus, suivant Mentelle, etc., etc.

Orinæ : Ville de la

Orinus : Rivière de

Bétique, suivant Tite-Live.

Orinus : Rivière qui coulait dans la partie orientale de la Sicile, suivant Thucydide et Ptolémée.

l'Illyrie, suivant Calliste, cité par Ortélius.

Orine : Nom que portait, suivant Arrien, une île située au fond du golfe *de la mer Rouge*.

Batis tani : Peuples très connus qui habitaient le nord de la Bétique.

Il serait, sans doute, superflu de constater que ce nom était composé de deux mots.

Bathys : Lieu de l'Asie-Mineure, vers la Phrygie, suivant Nicétas, cité par Ortélius.

Bathys : Rivière de la Sicile, qui, suivant Mentelle, est aujourd'hui Fiume Tayhuro.

Bathys : Nom que Pline et Arrien donnent à une rivière *de la Colchide*.

Gella : Ville de la

Gelæ : Peuples de

Tarragonnaise, située, suivant Mentelle, dans le pays des Vaccéens.	l'Asie, suivant le sixième livre de Pline.
Gela : Nom d'une ville et d'un fleuve de Sicile, suivant le même.	*Geles* : Peuples que Strabon place auprès de l'*Albanie asiatique*.
Odyssia : Ville de l'Hispanie, située dans des montagnes au-dessus d'Abdère, suivant Strabon.	*Odyssès* : Rivière de l'Asie-Mineure, dans la Mygdonie, suivant Strabon.
Odyssia : Promontoire qui, suivant Ptolémée, se prolongeait sur la côte méridionale de la Sicile.	
Segestica : Ville de l'Hispanie, située dans	*Segestorum* - Civitas : Place de la seconde Nar-

la Tarragonnaise, suivant Tite-Live.

Segesta : Ville si ancienne dans la Sicile, que sa fondation fut fabuleusement attribuée à Énée, ou à un Troyen nommé Ægestus.

bonnaise, suivant la notice des Gaules, citée par Mentelle.

Segesta Tigulorium : Ville de la Ligurie, suivant Pline.

Segeste : Ruines d'une ancienne ville que le même écrivain place chez les Carni, peuples de l'Istrie.

Segesti : Nom d'une ville de la Pannonie, suivant Strabon : ses habitans, suivant Appien, se nommaient *Segestani*.

Segetica : Nom que

(1) Il paraîtra digne de remarque que cette dénomination géographique se reproduit, d'étape en étape, depuis l'extrémité occidentale de l'Europe, *jusque dans les environs de la Perse*.

Dion Cassius donne à une ville de la Moesie.

Segestani : Peuples qui, suivant Ammien-Marcellin, étaient guerriers jusqu'à la fureur, et qui habitaient *les environs de la Perse.*

Thicis : Fleuve qui, suivant Pomponius-Méla, coulait dans l'Hispanie, près de la ville Rhoda.

Thisse : Lieu de la Sicile, suivant Silius-Italicus, cité par Ortélius.

Thicis : Fleuve qui coulait dans la seconde Narbonnaise, suivant Pomponius-Méla.

Thisce: Ville de l'Arcadie, près le mont Lycée, suivant Pausanias.

Tysia : Fleuve de la *Scythie européenne*, suivant Jornandès.

DANS L'HISPANIE ET DANS LA SARDAIGNE.	DANS L'ASIE, OU DANS L'EUROPE ORIENTALE.
Carenses : Peuples de l'Hispanie, que Pline place dans la Tarragonnaise. *Carensii* : Nom d'un peuple de l'ile de Sardaigne, suivant Ptolémée.	*Carensis* : Lieu de l'Asie, dans l'Osroêne, sur la gauche de l'Euphrate, suivant les actes du concile de Nicée, cités par Mentelle.
Celsita : Petite ville de la Bétique, suivant Mentelle. *Celsitani* : Peuples de l'île de Sardaigne, suivant Ptolémée.	Cette dénomination ne paraît pas s'être conservée au-delà de la Sardaigne : mais Ptolémée place dans cette île, *auprès des Celsitani* ; des peuples qu'il nomme *Coracensii*, dont le nom rappelle ceux de *Coracesium*, *Coraci*, *Cora-*

cius, etc., qui appartenaient à des contrées asiatiques.

Corbio : Ville de l'Hispanie, chez les Suessetani, suivant Tite-Live.

Corbia : Ville de l'île de Sardaigne, suivant l'itinéraire d'Antonin.

Corbio : Petite ville du Latium, suivant Tite-Live.

Corbiana: Province de l'Asie, entre l'Hyrcanie *et la Bactriane*, suivant Strabon.

Metallinum : Ville de la Lusitanie, sur la gauche de l'Anas, suivant Mentelle.

Metalla : Lieu de l'île de Sardaigne, placé, par l'itinéraire d'Antonin, entre Neapolis et Sulci.

Metallum : Lieu entre la Macédoine et la Thrace, suivant Hérodote; cité par Ortelius.

Metalassus : Ville de Cappadoce, dans le Pont-Polémoniaque, suivant Ptolémée.

Olbia : Ville de l'Hispanie, suivant Étienne de Bysance.

Olbia : Ville située dans la partie méridionale de l'île de Sardaigne : elle était si ancienne, que, suivant Tite-Live, sa fondation fut attribuée à Iolaüs [1].

Olbia : Ville de la Gaule Narbonnaise, suivant Strabon.

Olbia : Port où les Massiliens tenaient garnison, suivant Strabon.

Olbius : Rivière qui coulait dans l'Arcadie, suivant Pausanias.

Olbia : Ville de l'Illyrie, suivant Étienne de Byzance.

Olbia : Ville de l'Asie, dans la Pamphylie, suivant Ptolémée.

Olbia : Ville de l'Asie, sur le bord de la Propontide, suivant le même.

Olbia : Viile de la

(1) Cette dénomination géographique se reproduit encore, d'étape en étape, depuis l'extrémité occidentale de l'Europe *jusque dans la Sarmatie* et *sur les bords de la Propontide.*

Sarmatie européenne, vers l'embouchure de l'Hypanis, suivant Pomponius-Méla, etc.

Sardones; Peuples situés à la sortie de l'Hispanie et sur la frontière des Gaules, suivant toute l'ancienne géographie.

Sardon et *Sardo*: Nom que les Grecs ont donné à l'île de Sardaigne, et dont ils devaient ignorer l'origine, puisqu'ils le faisaient dériver d'un fils d'Hercule, nommé Sardus.

Sardo : Lieu de la Liburnie, non loin de Burnum, suivant Procope.

Sardonis : Fleuve de la Thrace, qui coulait auprès de la ville Olynthus, suivant Stobée.

Sardo : Montagne *de l'Inde*, suivant Ctésias, cité par Ortélius.

J'ose encore espérer qu'il me sera possible de comparer un assez grand nombre de dénominations géographiques de l'ancienne Hispanie avec

celles qui leur correspondent sur divers points de l'Europe et de l'Asie, pour qu'il en résulte que les origines réputées *ibériennes* doivent être asiatiques. Pour mieux atteindre ce but, je dirigerai principalement mes recherches sur les parties de l'Hispanie qni ont été occupées par de prétendus *Ibères* mêlés à des Celtes, et par ses plus nombreuses et plus célèbres peuplades, c'est-à-dire les Celtibériens, les Lusitaniens, les habitans de la Bétique, les Vaccéens, les Callaïci, les Carpetani, etc., etc. Je ne désespère même pas de reconnaître des origines asiatiques chez quelques peuplades hispaniques moins célèbres, et jusque dans des dénominations géographiques que l'antiquité a placées dans l'Hispanie, sans nous faire connaître à quelles peuplades elles ont appartenu.

DANS LA CELTIBÉRIE.	DANS L'EUROPE ET DANS L'ASIE.
Alaba : Ville dont j'ai déjà parlé à l'article de l'Hispanie et de la Si-	*Alabus* : Fleuve que Ptolémée place dans la Sicile, et qu'il fait cou-

cile, et que Ptolémée place chez les Celtibériens.

ler entre Catane et Syracuse.

Alaba : Nom d'une petite île de la mer *des Indes*, non loin, suivant Ptolémée, de la célèbre Taprobane.

Caræ : Ville qui devait appartenir aux Celtibériens, puisqu'elle est placée, par l'ancienne géographie, à l'est de Bilbilis, et au sud-ouest de Cæsar-Augusta.

Caræ : Nation insulaire, située sur les côtes de l'Asie, suivant Thucydide et Salluste. Elle était si ancienne, que Servius la compte au nombre des peuples qui furent vaincus par Minos.

Caræ : Peuples de la Carie, sur la côte occidentale du Pont-Euxin, et qui, suivant Pompo-

nius-Méla, descendaient des anciens Pélasges.

Carea: Ville située vers le Bosphore Cimmérien, suivant Laonic, cité par La Martinière

Carœi: Peuples situés, suivant Pline, dans l'*Arabie-Heureuse*, qui n'était séparée de la Perse que par l'Arabie-Déserte.

Carei: Nom *d'une nation de l'Inde*, située en-deçà du Gange, suivant Ptolémée.

Caunus : Montagne de la Celtibérie, suivant Tite-Live.

Caunus : Ville de l'île de Crète, suivant Etienne de Byzance.

Caunus : Ville de l'Asie-Mineure, dans la Carie, suivant le même.

Caunus : Ville de l'Asie-Mineure, dans l'Ionie, suivant Denys-le-Périégète.

Caunus : Ville de l'Asie-Mineure, dans l'Eolie, suivant Athénée, cité par Ortélius.

Cento - Briga : Ville qui, suivant Valère-Maxime, fut assiégée dans la Celtibérie par Quintus-Metellus.

Le nom de cette ville se réduit évidemment à *Cento*, puisque Briga signifiait ville.

Centum-Cellæ : Nom d'un ancien lieu de l'Étrurie, sur lequel fut fondée la ville Civita-Vecchia.

Centum-Putea : Lieu de la Dacie Trajane, suivant Mentelle.

Centon : Forteresse de la Thrace, ou de la Basse-Mœsie, suivant Procope.

Melesses : Peuples que Tite Live place dans la Celtibérie et qu'il dit adonnés à l'exploitation de quelques mines d'argent.

Melcs : Ville d'Italie, suivant Tite-Live, et dont les habitans devaient être nommés *Melesses*.

Meles : Fleuve de l'Asie-Mineure, dans l'Ionie, célèbre par la tradition qui, suivant Pausanias, plaçait vers sa source une grotte dans laquelle Homère avait composé l'Illiade.

Parietinæ : Ville qui devait appartenir aux Celtibériens, puisque l'itinéraire d'Antonin la place entre Libisosa et Saltici.

Parietæ : Peuples asiatiques qui, suivant Ptolémée, étaient situés au milieu de la Paropamisade, chaîne de montagnes qui s'étendait *jusqu'à l'Indus*.

Puteal : Ville de la Celtibérie, suivant Mentelle, qui la place entre Ergavica et Segobriga.

Putea : Ville de la Syrie, placée par Ptolémée entre Orisa et Alada.

Salo : Fleuve de la Celtibérie, célèbre par la trempe que ses eaux donnaient au fer et dont Martial a parlé dans plusieurs de ses épigrammes.

Salo-Macum : Lieu de la Gaule dans la seconde Aquitaine, suivant l'itinéraire d'Antonin.

Salo Durum : Petite ville des Helvétiens, aujourd'hui Soleure, suivant Mentelle.

Segeda : Grande ville de la Celtibérie, chez les peuples Bessi, suivant Appien, et non moins célèbre que la *Segeda*, de l'intérieur de la Bétique.

Sege-Dunum : Ville de l'île d'Albion, suivant la notice des dignités de l'empire, citée par Mentelle.

Sege - Dunum : Ville située à l'extrémité de la

Dacie, et qui, suivant Mentelle, appartenait aux Iagyges.

Tithi, ou *Titti* : Peuples de la Celtibérie, situés dans le voisinage de la ville Segeda, suivant Appien.

Titiani : Peuples de l'île de Corse, suivant Ptolémée.

Titium flumen : Fleuve qui, suivant Pline, coulait dans l'Illyrie.

Tittis : Village situé dans la Syrie, près de la ville d'Apamée, suivant Sozomène, cité par Mentelle.

Titiopolis : Ville de l'Asie, dans la seconde Cilicie, suivant Constantin-Porphyrogénète.

Valeria : Très ancien nom d'une ville de la Celtibérie. Plusieurs monumens publiés par le P. Florès nous attestent la haute antiquité *de son nom* et *de sa fondation*.

Valeria : Très ancienne ville de l'Italie, dans le Latium, suivant Strabon.

Valeria - Baccarum : Lieu situé dans la seconde Mœsie, suivant la Notice des Dignités de l'empire.

Je m'abstiens de citer des dénominations identiques qui pourraient dériver d'un nom propre.

DANS LA LUSITANIE.

Aritium : Ville et promontoire de la Lusitanie, situés près du Tage, au N.-E. d'Olisipo, suivant Ptolémée et l'itinéraire d'Antonin.

DANS L'EUROPE ET DANS L'ASIE.

Arretium vetus : Très ancienne ville de l'Étrurie. On a fait dériver ce nom du mot oriental *Aretz*, qui signifie : *lieu agréable sur les eaux*.

Cæcilia, et *Cecilionicum*: Villes que Ptolémée et l'Itinéraire d'Antonin ont placées dans la Lusitanie.

Cecilia : Ville de la Syrie, près de l'Euphrate, suivant Ptolémée.

Cynetæ : Peuples qui habitaient l'extrémité méridionale de la Lusitanie, qui est toujours nommée Cuneus, mais dont le véritable nom devait être *Cyneus*.

« *Ana amnis illic per Cynetas affluit.* »

(*Fest*: *Av*: *in Oris marit.*: *v.*: 205.)

Cyneticus Littus : Nom donné par Festus-Aviénus, à une plage située, dans les Gaules, au pied des Pyrénées.

(*In Oris Marit.*: V.: 565.)

Cynæthæ : Très ancienne ville du Péloponèse, dans l'Arcadie, suivant Strabon, Pline, Athénée, etc., etc.

Cynethos : Ancien nom de l'île et de la ville de Délos, suivant Pline et Etienne de Byzance.

Cynetha : Ville de la Thrace, située au pied du Mont-Nérise, suivant Etienne de Byzance.

Dia : Ville de la Lusitanie, située près de l'Océan, suivant Etienne de Byzance.

Dia : Ville d'Italie, près des Alpes, suivant Etienne de Byzance.

Dia : Ville du Péloponèse, suivant le même.

Dia : Ville de la Thessalie, suivant le même.

Dia : Ville de la Thrace, près le mont Athos, suivant le même.

Dia : Ville *de la Scythie*, auprès du Phase, suivant le même, etc., etc.

Dorius, ou *Durias* : Fleuve de la Lusitanie,

Dorium : Ville du Péloponèse, dans la Messé-

suivant tous les anciens géographes.

nic, suivant Pausanias, cité par Ortélius.

Duria major et minor: Nom de deux rivières de la Gaule Transpadane, qui se perdaient dans le Pô.

Duriæ ou *Durii*: Lieu de l'Italie, suivant l'itinéraire de Jérusalem.

Dorias, ou *Dorius*: Fleuve *de l'Inde, au-delà du Gange*, suivant Ptolémée.

Eiscadia: Ville de la Lusitanie, suivant Appien; elle fut prise par Fab. Servilianus, dans les guerres que soutenait le célèbre Viriathe.

La métathèse n'est-elle pas ici plus que probable.

Eisadici: Village de la *Sarmatie asiatique*, sur le mont Caucase, suivant Mentelle.

Fraxinus : Lieu qui devait être dans la Lusitanie, puisque, suivant Mentelle, il était situé sur la gauche du Tage, entre Scalabis et Norba-Cæsarea.

Fraxinetum : Lieu de la Gaule, situé, suivant Mentelle, sur une montagne, à peu de distance de Saint-Tropez.

Geræa : Ville de la Lusitanie, suivant Ptolémée.

Geræi : Peuples de l'Arabie heureuse, suivant Ptolémée.

Gerrhæ : Pays et peuple de la *Scythie européenne*, suivant Hérodote et Denys le Périégète.

Gerrhus : Fleuve de l'*Albanie asiatique*, suivant Ptolémée.

Hiera - Briga : Ancienne ville qui, suivant Mentelle, était située au sud-est de la Lusitanie [1].

Je supprimerai tous les homonymes qui pourraient avoir une origine grecque.

Hiera-Tin : Ville *de la Perside*, sur la côte du golfe Persique, à l'embouchure d'une rivière nommée *Heratemis*, suivant le journal de navigation de Néarque.

Herminius : Chaîne de montagnes dans la Lusitanie, au sud de Meido-Briga et du Tage, suivant tous les anciens géographes.

Hermine : Ville située dans la partie septentrionale de l'Élide. Du temps de Pausanias, qui lui donne une origine fabuleuse, il n'en existait plus que le souvenir et

[1] Quoique, dans la langue grecque, cette dénomination géographique signifie *sacrée*, ne doit-elle pas avoir une origine orientale, puisqu'elle existait dans la Perside avant le voyage de Néarque?

	un promontoire qui avait conservé son nom. *Hermionia* : Ville située vers les monts Riphées, suivant les argonautiques attribuées à Orphée, citées par Ortélius.
Monda : Rivière de la Lusitanie, suivant Pomponius-Méla et Ptolémée.	*Monda* : Rivière *de l'Inde*, sur la côte orientale d'une presqu'île, en deçà du Gange, suivant Ptolémée.
Ocellum : Ville de la Lusitanie, au pays des Vettons, suivant Ptolémée.	*Ocelum* : Ville de la Gaule Transpadane, suivant Strabon. *Ocelli* Promontorium : Nom d'un cap de l'île d'Albion, suivant Ptolémée.

Ocelis : Ville de l'*Arabie-Heureuse*, suivant Pline.

Olisipo : Ville de la Lusitanie, à l'embouchure du Tage, suivant tous les anciens géographes.

Olyssa : Ville de l'île de Crète, suivant Strabon.

Olissas : Montagnes de l'Asie, dans la Galatie, suivant Ptolémée.

Pœsuri et *Pesures* : Noms d'une peuplade Lusitanienne et de la ville qu'elle habitait, suivant Pline et une ancienne inscription, citée par Ortélius.

Pœsus : Nom d'une ville et d'un fleuve de l'Asie-Mineure, dans la Troade, suivant Strabon.

Tala-Briga : Ville de la Lusitanie, qui, suivant

Tala-Broca : L'une des plus célèbres villes de

Appien, fut coupable de perfidie envers les Romains.	l'Hyrcanie, suivant Strabon. *Tala-Riga* : Ville *de l'Inde, au-delà et sur les bords du Gange*, suivant Ptolémée.
Tagus : Nom du plus célèbre fleuve de la Lusitanie.	*Tagus* : Nom que, malgré les commentateurs, le texte de Sidonius Appollinaris donnera toujours à un fleuve de l'Éthiopie.[1]
Vettonnes : Peuples de la Lusitanie, suivant tous les anciens géographes.	*Vettona* : Ville d'Italie, dans l'Ombrie, suivant Mentelle. *Vettoniana* : Ville de la Vindélicie, suivant l'itinéraire d'Antonin.

[1] Indorum Ganges, Colchorum phasis, Araxes Armeniæ, Tagus Œthiopum, etc...
(Sid : Apol : paneg : Socero suo Romæ. v : 74).

DANS LA BÉTIQUE, OU TURDÉTANIE.	DANS L'EUROPE OU DANS L'ASIE.
Abdera : Ville de la Bétique, suivant Étienne de Bizance et des médailles de Tibère, citées par le P. Florès et par Cellarius.	*Abdera* : Ville de la Thrace, dans laquelle passèrent les peuples de Théos, suivant Strabon.
Angellæ : Ville de la Bétique, placée, par l'itinéraire d'Antonin, entre Corduba et Hispalis.	*Angela* : Village de l'Attique, suivant Mentelle. *Angelina* : Lieu de l'Asie, au-delà du Tigre, suivant le même.
Arruci Vetus, *Arucci* Novum : Villes de la Bétique, suivant Ptolémée et l'itinéraire d'Antonin.	*Arucia* : Ville de l'Illyrie, suivant Ptolémée. *Arusis* : Ville située dans l'intérieur *de la*

Médie, suivant le même géographe.

Asta : Ville de la Bétique, au sud de Nebrissa, suivant Pline et l'itinéraire d'Antonin.

Asta - Cenum æstuarium: Golfe de la Bétique, suivant Ptolémée.

Astæ : Peuples de la Thrace, suivant Étienne de Bizance.

Asta-Beni : Peuples de l'Asie, dans l'Hyrcanie, suivant Ptolémée.

Asta-Cena : Contrée de l'Asie, dans le Pont, suivant Mentelle.

Asta-Cana , Suivant Ptolémée,

Asta-Cia , Suivant Ammien-Marcellin, ville de l'Asie, *dans la Bactriane*.

Bœtis : Fleuve qui traverse la Bétique et qui lui a donné son nom.

Les homonymes de ce nom

Bœtium : Ville de la Macédoine, suivant Théopompe, cité par Étienne de Byzance.

autoriseraient peut-être à lui supposer une origine asiatique.

Bœtius : Nom d'une rivière de l'Arabie-Heureuse, suivant Ptolémée.

Bœtius : Nom d'une montagne de l'Asie, *dans la Drangiane*, suivant le même géographe.

Basilippum : Ville de la Bétique, placée par l'itinéraire d'Antonin, à vingt mille pas d'Hispalis.

Basilis : Ville de l'Arcadie, dont Pausanias n'a connu que les ruines.

Basilis : Nom d'un lieu fortifié sur le lac Prespa, dans la Macédoine, suivant Cédréne, cité par Ortélius.

Basili, ou *Basilii*: Peuples de la *Sarmatie* et qui, suivant Strabon, habitaient les environs du Pont-Euxin.

Basilia: Nom qui, suivant Pythcas et Timée,

cités par Pline, était le premier nom de la Scandinavie, ou d'une contrée très septentrionale [1].

Besaro : Nom d'un lieu situé dans la Bétique, puisque Pline le place dans le voisinage de Gadès.

Besara : Ville de la Gaule Narbonnaise, suivant Festus-Aviénus, cité par Ortélius.

Besara : Lieu qui était situé à vingt stades de Gaba, aux confins du territoire de Ptolémaïde, suivant Josèphe, cité par Mentelle.

Bessara : Ville de l'Asie, *dans l'Assyrie*, suivant Ptolémée.

[1] La très haute antiquité de ces dénominations scythiques, ou sarmatiques ne semble-t-elle pas attester que celle de *Basilippum* n'était point d'origine grecque et qu'elle n'avait point la signification que les Grecs ont attaché à son primitif.

Calpé : Montagne de la Bétique, et qui fut si célèbre sous le nom de colonne d'Herculè.	*Calpé* : Port du Pont-Euxin, célèbre par le campement que les Grecs firent sur sa côte, sous la conduite de Xénophon.
Carisa, ou *Carissa* suivant Pline ; ville de la Bétique, située, suivant Mentelle, auprès et à l'est d'Asta.	*Caris* (*Aliàs Carus*) : Fleuve de la Gaule, aujourd'hui le Cher. *Caris* : Ancien nom de l'île de Cos, suivant Étienne de Byzance. *Caris* : Ville de la Phrygie, suivant le même. *Carissa* : Ville de l'Asie-Mineure, dans la Paphlagonie, suivant Pline et Ptolémée.
Carmona : Ville de la	*Carmona* : Ville de la

Bétique, au N.-E. d'Hispalis, dont il est parlé dans la suite des commentaires de César, par Hirtius.

Ligurie, suivant Cluvier.

Carmana : Capitale de la Carmanie, sur les frontières *de la Perside*, suivant toute l'ancienne géographie.

Carpia : Nom d'une ville située dans la Bétique, suivant Étienne de Byzance.

Carpiani : Nom d'un peuple de la Sarmatie européenne, suivant Ptolémée.

Episi-Brium : Ville de la Bétique, suivant Pline.

Ce nom devait signifier la ville d'Ipisi.

Epysum (*aliàs Epusum*) : Lieu de la Gaule, chez les Treveri, suivant le livre des notices de l'empire, cité par Mentelle.

Episi-Nangis : Champ de l'Asie, suivant Théophraste, cité par Mentelle.

Hippo : Il existait trois villes de ce nom dans l'ancienne Hispanie : deux dans la Bétique, suivant Pline, une dans la Carpétanie, suivant Tite-Live.

Des contrées asiatiques nous reproduisant cette dénomination géographique, dans la plus haute antiquité, ne peut-on pas encore en conclure qu'elle ne dérivait point de la langue grecque et que son origine primitive était orientale?

Hippos : Rivière de la *Colchide*, qui, suivant Pline, coulait auprès de la célèbre et si ancienne ville d'Aæa.

Hippos : Nom d'une montagne et d'un village de l'*Arabie-Heureuse*, suivant Ptolémée.

Hippo-Boton : Nom d'une prairie de la Médie, *entre la Perside et la Babylonie*, suivant Strabon.

Hippo-Cura : Nom de deux villes *de l'Inde*, en deçà du Gange, suivant Ptolémée.

Massia: Ville qui devait

Masius : Nom d'une

être située dans la Bétique, puisque, suivant Étienne de Bysance, elle appartenait aux Tartessiens.

montagne de la Mésopotamie, suivant Mentelle.

Masii : Peuples *de la Perse*, suivant Hérodote.

Masiani : Peuples *de l'Inde*, suivant Strabon, qui les place entre le fleuve Cophes et l'Indus.

Mélos : Ville qui appartenait à la Bétique, puisqu'Etienne de Bysance la place auprès des colonnes d'Hercule.

Mélos : Ile de la Grèce, célèbre sous plusieurs rapports, suivant Hippocrate, Pline, etc.

Mélos : Lieu de l'Asie dans la Carie, suivant Suidas.

Mélos : Ville de la Thessalie, suivant Thucydide et Suidas.

Murgis : Il existait

Murgis-ca : Ville qui

deux villes de ce nom dans la Bétique : l'une, sur les confins de cette contrée, suivant Pline ; l'autre, sur le bord de la mer, suivant Mentelle.

était située dans les environs de la Thrace, suivant un passage de l'oraison d'Eschine contre Ctésiphon, cité par Mentelle.

Odyssia : Ville qui, suivant Strabon, était située dans la Bétique, au-dessus d'Abdère, et dont la fondation a été attribuée par les Grecs à Ulysse.

Odyssia : Nom d'un promontoire de la Sicile, à l'extrémité de sa côte orientale, suivant Ptolémée.

Odysses : Rivière qui, suivant Strabon, coulait dans la *Mésopotamie.*

Odessus : Ville *de la Sarmatie européenne*, suivant Mentelle.

Pagrum : Ville de la Bétique, placée par l'iti-

Pagræ : Ville de l'Asie dans la Cilicie, sui-

néraire d'Antonin, entre Angellæ et Ulia.

Sacrana : Ville de la Bétique, dans le district d'Hispalis, suivant Pline, cité par Ortélius.

Sala : Ville de l'intérieur de la Bétique, sur le territoire des Turdu-

vant Cédrène et Glycas, cités par Mentelle.

Pagræ : Ville de la Syrie, dans le territoire d'Antioche, suivant Strabon, Pline, etc.

Pagræ : Nom d'un port de la *Sarmatie asiatique*, suivant Arien.

Pagra-Sa : Ville *de l'Inde*, en deçà du Gange, suivant Ptolémée.

Sacrani : Peuples qui ont laissé leur nom dans l'Italie, mais dont, suivant Mentelle, l'ancienne position est inconnue.

Sala : Ville de la grande Phrygie, suivant Ptolémée.

les, suivant Ptolémée.

Sala : Ville de la Haute-Pannonie, suivant le même.

Sala : Ville de la Thrace, vers l'embouchure de l'Hebrus, suivant Hérodote.

Sala : Ville de la Grande-Arménie, suivant Ptolémée.

Salæ : Peuples *de la Colchide*, suivant Pline, etc., etc.

Silicence : Fleuve de la Bétique, suivant la suite des commentaires de César, par Hirtius.

Silis : Fleuve de l'Italie, dans la Vénétie, suivant Mentelle.

Sylys : Nom que les Scythes donnaient, suivant Pline, au Tanaïs et au Jaxartes.

Silurus Mons : Montagne de la Bétique, suivant Festus-Aviénus.

Silures et *Sylures*, suivant Pline et Ptolémée : peuples de l'île d'Albion qui s'étendaient jusqu'à la mer d'Hybernie.

Syluorum Cetens, ou *Sylvorum Cetens* : Peuples de l'*Ibérie asiatique*, suivant Pline [1].

Tarseium : Ville de la

Tarsium : Ville de la

[1] Depuis Tacite jusqu'à nos jours, les historiens et les philologues ont toujours prétendu que les Silures de l'île d'Albion y étaient passé, par mer, des côtes de l'Hispanie ; ce qui ne paraîtra jamais admissible à quiconque portera un regard attentif sur les antiquités de l'Espagne. Ne serait-ce donc point dans ces Sylvorum, ou *Siluorum cetens*, qu'il serait possible de trouver l'origine commune des Silures d'Espagne et d'Angleterre ? N'est-il pas, en effet, plus vraisemblable qu'une partie de ces peuples asiatiques s'est arrêtée dans l'île d'Albion, et que quelques autres ont poursuivi leur migration jusque dans l'Hispanie ? Une explication si simple ne nous est-elle même pas indiquée par Diodore de Sicile, lorsqu'il dit, dans son 5e livre, que l'île d'Ictis, qui touchait à l'île d'Albion, et que toutes les autres îles qui existaient entre l'Angleterre et la terre ferme, étaient, de son temps, abordables par terre, parce que les basses marées *découvraient entièrement l'isthme qui les séparait du Continent* ?

Bétique, située près des colonnes d'Hercule, suivant Polybe, cité par Étienne de Byzance.

N. B. Ne serait-ce pas sur le nom de cette ville, qui, d'après ses homonymes, ne paraît point indigène dans l'Hispanie, que les Grecs ont dû inventer celui de la ville *Tartessus*, dont il a été impossible à Strabon de retrouver la situation?

Voyez ci-dessous la note relative à la ville *Zélès*.

Basse-Pannonie, suivant Ptolémée.

Tarsius : Nom d'un fleuve de la Troade, suivant Strabon.

Tarsia ou *Tarsium* : Promontoire de l'Asie, dans le *golfe Persique*, suivant le journal de navigation de Néarque et Arrien.

Tarsus : Nom d'un *fleuve de l'Inde*, suivant Isidore de Charax, cité par Mentelle.

Théodorus : Nom d'un marais de la Bétique, suivant Festus-Aviénus.

Théodorus : Nom d'un fleuve de l'*Ibérie asiatique*, suivant Procope.

	Théodorias : Ville de l'Asie, aux confins *de la Colchide*, suivant Agathias, cité par Mentelle.
Vama : Ville de la Bétique, chez les Celtes-Bétiques, suivant Ptolémée.	*Vama* : fleuve navigable *de l'Inde*, et qui, suivant Pline, se perdait dans le Gange.
Urgia : Ville de la Bétique, puisqu'elle est placée par Pline, dans le district de Gadès.	*Urgi* : Peuples de la *Sarmatie européenne* placés par Strabon, entre le Danube et le Borysthène.
Utia : Ville de la Bétique, puisqu'elle est placée, par Mentelle, chez les Turdules, vers le sud de Corduba.	*Utii* : Peuples qui, suivant Hérodote, faisaient partie *des Perses*, où étaient leurs alliés.

Uxen-a : Ancienne ville de la Bétique, suivant d'anciennes inscriptions, citées par Ortélius.

Uxen-tum : Ville de l'Italie, dans la Messapie, ou Iapygie, suivant Ptolémée.

Uxen-tus : Montagne *de l'Inde*, en deçà du Gange, suivant le même.

Zélès : Ville de la Bétique, qui, suivant Strabon, existait sur le détroit de Gadès, par conséquent très près de la ville *Tarseium*, que Polybe a placée sur le même détroit [1].

Zélos : Ville de l'Éthiopie occidentale, suivant Strabon et Étienne de Byzance.

Zélia : Ville qui, suivant Homère, était placée dans la Troade, au pied du mont Ida. *Elle*

[1] Je ne dois pas négliger de remarquer : 1° que cette ville de la Bétique était placée par Strabon sur le point géographique où *Polybe plaçait une ville Tarscium ;* 2° que la ville *Zélia* de la Troade, dont l'homonyme se reproduit dans la *Zélès* de la Bétique, était, suivant Strabon (*lib. 13*, *page 404*), arrosée par un fleuve nommé *Tarsius*. Ne peut-on pas inférer de ce double rapprochement que le nom de la *Tarscium* de la Bétique, que celui

	était arrosée, suivant Strabon, *par un fleuve nommé Tarsius.*
SUR LE TERRITOIRE DES VACCÉENS.	**DANS L'EUROPE OU DANS L'ASIE.**
Avia : Ville qui appartenait au Vaccéens, suivant Ptolémée.	*Avia* : Ville de l'Italie, chez les Vestins, suivant Ptolémée. *Avium* : Promontoire situé dans la partie méridionale de l'île *Taprobane*, suivant le même.
Eldana : Ville que Ptolémée place sur le territoire des Vaccéens.	*Eldana* : Ville *de l'Inde, au-delà du Gange*, suivant Ptolémée.

même de la célèbre *Tartessus*, qui a été placée, par des écrivains classiques, sur trois points de la Bétique très éloignés les uns des autres, et dont Strabon n'a pas pu déterminer la situation, n'étaient point indigènes dans l'Hispanie ?

Octo-Durum : Ville du pays des Vaccéens, suivant Ptolémée.

Cette dénomination est évidemment composée de deux mots.

Octo Durus : Village de la Gaule, suivant Jules César.

Octo-Lophum : Lieu aux confins de la Macédoine et de la Thessalie, suivant Tite-Live.

Porta, surnommée Augusta : Ville des Vaccéens, suivant Ptolémée.

N. B. En retrouvant cette dénomination géographique jusqu'auprès de l'Indus, n'est-on pas autorisé à lui supposer une origine asiatique ?

Portæ : Nom d'un lieu de l'Asie, situé auprès de l'Euphrate, suivant Xénophon.

Portæ : Lieu *de l'Inde*, dans le voisinage de l'Indus, suivant Plutarque.

Rauda ; Ville qui, sui-

Raudii Campi : Champs

vant Ptolémée, apparte-nait aux Vaccéens.

de la Gaule Transpadane, où les Cimbres furent anéantis par Marius.

Rauda : Nom d'un village de l'Asie, dans les environs *de la Perside*, suivant Polyen, cité par Mentelle.

Sentica : Ville que Ptolémée place chez les Vaccéens.

Sentica : Contrée de la Macédoine, suivant César et Pline.

Tela : Ville qui devait appartenir aux Vaccéens, puisque l'itinéraire d'Antonin la place entre Intercatia et Pintia.

Tela : Lieu de l'Asie, dans la Mésopotamie, suivant Mentelle.

Tela-na : Ville de l'Assyrie, si ancienne, suivant Etienne de By-

zance, que sa fondation était antérieure à celle de Ninive.

Viminatium : Ville que Ptolémée et l'itinéraire d'Antonin placent chez les Vaccéens.

Viminatium : Ville de la Haute-Mæsie, sur le bord du Danube, suivant Ptolémée.

CHEZ LES CALLAICI.

Brigantium : ville que toute l'ancienne géographie place chez les Callaïci.

DANS L'EUROPE OU DANS L'ASIE.

Brigantium : Ville de la Gaule Narbonnaise chez les Caturiges, aujourd'hui Briançon.

Brigantes : nom de peuples que l'antiquité

a connus dans l'île d'Albion, dans l'Hybernie et dans la Germanie.

Celenæ Aquæ : Lieu qui est placé, sur la carte de Brué, chez les Callaïci, auprès de l'embouchure du fleuve Ulla.

Celenæ : Ancienne ville de la Campanie, suivant l'Énéide de Virgile.

Celenæ : Lieu de la Grèce aux confins de l'Attique, suivant Suidas.

Celenus : Montagne de l'Asie, dans la Galatie, suivant Ptolémée.

Celenæ : Ville de l'Asie dans la Phrygie, suivant Xénophon.

Minius ; fleuve qui

Minio : Fleuve d'Ita-

traversait le territoire des Callaïci, suivant toute l'ancienne géographie.

lie, dans la Toscane, et dont Virgile a parlé.

Myniæ : Peuples si anciens dans la Grèce qu'Hérodote leur donne une origine fabuleuse.

Mynia; Nom de deux villes de la Thessalie et de la Phrygie, suivant Étienne de Byzance.

Nemeto-Briga : Ville de la Tarragonnaise, suivant Ptolémée, appartenant aux Callaïci, suivant l'itinéraire d'Antonin.

Németa-cum : Ville de la Gaule, suivant Mentelle, qui n'en connaissait pas la position.

Németes : Peuples de la Germanie, suivant Ptolémée.

Olina : Ville que Pto-

Olina : Rivière de la

lémée place chez les Callaïci-Lucenses.

Gaule celtique, suivant Ptolémée.

Olina, ou *Olinna* : Ville située dans les environs de la mer Caspienne, suivant Étienne de Byzance.

Pinetus : Ville que l'Itinéraire d'Antonin place entre Bracara et Asturica, et que Ptolémée donne aux Callaïci.

Pinetum : Lieu de l'Italie, à trois milles de Ravène, suivant Jornandès.

Pinetum : Lieu situé dans l'Étrurie, suivant Servius, cité par Ortélius.

Pontes : Lieu de l'Hispanie, au sud d'Iria-Fla-

Pontes : lieu de la Gaule, placé, par l'itiné-

via et chez les Callaïci, suivant Mentelle.

raire d'Antonin, entre Samarobriva et Gessoriacum.

Pontes : Ville de la Grande-Bretagne, suivant l'itinéraire d'Antonin.

Pontes-Tersini : Ville de la Vendélicie, suivant le même.

Pontes-Ferrei : Lieu de la *Perse arménienne*, suivant Cédrène et Curoplate, cités par Ortelius.

CHEZ LES CARPETANI.

Alea : ville que Ptolémée place chez les Carpétani.

DANS L'EUROPE OU DANS L'ASIE.

Alea : Ville de l'Arcadie, où, suivant Pausanias, il existait une an-

cienne cérémonie obscène et barbare.

Alea : Ville de la Thessalie, suivant Étienne de Byzance.

Asena : Ville de l'Hispanie que, suivant Tite-Live, les Romains prirent sur le territoire des Carpétani.

Aseni : Peuples *de l'Inde* qui, suivant Pline, avaient trois villes sur leur territoire.

Caracca ; Ville que Ptolémée place dans la Tarragonnaise, chez les Carpétani.

Caraceni : Peuples de l'Italie, dans le Samnium, suivant Mentelle.

Caracates : Nom que Tacite donne à des peuples de la Germanie.

Carpesii : Nom que Polybe et Tite-Live donnent aux Carpetani.

Carpesium : Suivant pline (Aliàs Carpasia), nom d'une ville et d'un

canton de l'île Cypris.

Carpesium : Montagne de la Pamphylie, suivant Ætius d'Amide, cité par Ortélius.

Meter-Cosa : Ville que Ptolémée place sur le territoire des Carpetani.

Meterea-Turba : Nom qui est donné, dans les tristes d'Ovide, à des peuples situés près des Neuri asiatiques d'Hérodote.

Paterniana : Ville que Ptolémée place dans la Tarragonnaise, chez les Carpetani.

Paternum : Ville d'Italie, dans le Brutium, suivant Mentelle.

Paternum : Ville de la Cappadoce, suivant les actes du concile de Chal-

cédoine, cités par Ortélius.

CHEZ DIVERS PEUPLES DE L'HISPANIE.

Baria : Lieu de l'Hispanie, qui devait appartenir aux Oretani, puisque Mentelle le place entre la Bétique et la Tarragonaise, sur le bord de la mer.

DANS L'EUROPE OU DANS L'ASIE.

Barium : Ville située sur le golfe adriatique et dont Horace a chanté les excellens pâturages.

Bariana : Ville de l'Asie, dans la *Mésopotamie*, suivant Ptolémée.

Oretani, et *Oretanum* : Peuples qui s'étendaient le long de la Bétique, et leur ville située près des sources de l'Anas, suivant toute l'ancienne géographie.

Oretana juga : Montagne de l'Asie, qui s'étendait, suivant Pline, *entre la Perse et les Indes.*

Oria : Ville située, suivant Strabon, sur le territoire des Oretaui.	*Oria* : Nom d'une ville de l'île d'Eubée, suivant Strabon. *Ori* : Peuples maritimes de l'Asie, situés sur les confins *de la Carmanie*, suivant Pline.
Ortos-Peda : Montagne de l'Hispanie, suivant Ptolémée ; elle était habitée par les Oretani, suivant Strabon.	*Ortos-Pana* : Ville de l'Asie, *dans la Carmanie*, suivant Ammien-Marcellin. *Ortos-Pana* : Ville de l'Asie, sur la route *de l'Arachosie*, *aux Indes*, suivant Ptolémée.
Calaguris : Ville que César et Ptolémée pla-	*Calagorris* : Lieu de la Gaule, chez les Volcæ

cent chez les Iler-Gètes. Une autre ville du même nom existait chez les Bérones.

Tectosages; il est placé, par Danville, dans la première Narbonnaise.

Dera : Petite contrée de l'Hispanie, suivant Etienne de Byzance; elle devait être située sur le territoire des Iler-Gètes.

Dera : Ville de l'Asie, dans l'intérieur *de la Susiane*, suivant Mentelle.

Gallica-Fluvia : Ville que Ptolémée place dans la Tarragonnaise, chez les Iler-Gètes.

Galla : Ville *de la Médie*, dans l'intérieur des terres, suivant Ptolémée.

Galli-Talutæ : Peuples *de l'Inde*, situés près de l'Indus, suivant Pline.

Modo-Galica : Peu-

ples *des Indes*, dans une grande île formée par le Gange, suivant Pline [1].

Declana : Ville que Ptolémée et la table de Peutinger placent chez les Indi-Gètes.

Dechlana : Ville de l'*Albanie asiatique*, suivant Mentelle.

Rhoda, ou *Rhode* : Ville que toute l'ancienne géographie place chez les Indi-Gètes.

N. B. Il n'est peut-être pas indigne de remarquer que les Indi-Gètes touchaient

Rhodos : Petite contrée de la Laconie, suivant Pausanias.

Rhodus : Grande île de la Méditerranée, dans l'Asie-Mineure.

Rhode : Fleuve *de la*

[1] Ces dénominations géographiques, probablement très anciennes dans l'Inde, nous autoriseraient-elles à supposer que le mot gallus, lui-même, avait une origine asiatique?

aux Pyrénées-Orientales, et que, suivant Étienne de Byzance, il existait auprès des Pyrénées une ville nommée *Indi-ca*.

Sarmatie européenne, suivant Pline.

Rhodo-Polis : L'une des principales villes *de la Colchide*, suivant Procope.

Lutia : Ville de l'Hispanie, au pays des Arevaci, suivant Appien.

Luti : Nom que Ptolémée donne à deux peuples de la Germanie.

Segovia, ou *Segobia* : Suivant diverses médailles, citées par le P. Florez; ville située au sud de Cauca, sur le territoire des Arevaci.

Segovia : Ville de la Germanie, suivant Ptolémée, cité par Ortélius

Sego-Dunum : Nom de deux villes, suivant Ptolémée, dont l'une appar-

Sego-via est évidemment formé de deux mots.

tenait à la Gaule celtique, l'autre à la Germanie.

Cronii-Tumulus: montagne de l'Hispanie, placée par Polybe près le port de Carthagène, par conséquent chez les Contestani.

Cronius-Mons : Montagne de la Grèce, auprès de l'Alphée, suivant Denys d'Halicarnasse.

Cronium : Montagne du Péloponèse, dans le territoire de Corinthe, suivant Ptolémée.

Cronium : Nom donné par Pline à la mer septentrionale, au-delà de l'île de Thulé.

Soetabis : lieu situé au

Soeta : Ville *de la Scy-*

S.-O. de l'embouchure du Sucro, chez les Contestani, suivant Mentelle.

thie, au-delà de l'Imaüs, suivant Ptolémée.

Terebus: Fleuve dont l'embouchure devait être chez les Contestani, puisque Ptolémée la place entre le cap Scombraria et la ville Alona.

Terebia: Ville de l'Asie, dans la Grande-Arménie, suivant Ptolémée.

Arsa: Ville que Ptolémée place sur le territoire des Edetani.

Arsa: Ville située au N.-E. de la Bétique, suivant Pline et Appien.

Arsa: Contrée *de l'Inde*, entre l'Indus et l'Hydaspe, suivant Ptolémée.

Arsæ: Peuples de l'*Arabie-Heureuse*, suivant le même géographe.

Ede-Tani: Peuples

Edi: Nom que donne

situés entre l'Ibérus et les monts Idubeda, et leur très ancienne ville *Ede-ta*, suivant Mentelle.	Étienne de Bysance à des *peuples scythiques*.
Lassira : Ville de l'intérieur du pays des Édetani, suivant Ptolémée.	*Lassyrra* (en caractères grecs) : *Ville de l'Inde, au-delà du Gange*, suivant Ptolémée. Les latins écrivaient *Lassippa*.
Leria : Ville de l'intérieur du pays des Édetani, suivant Polémée.	*Leria* : Ile de la mer Égée, l'une des Sporades, suivant Strabon.
Osi-Cerda : Ville des Edetani, suivant Ptolémée.	*Ossi* : Ancien peuple de la Gaule, dont le nom nous est parvenu sous

Ce nom me paraît composé de deux mots, parce qu'il existait dans l'Hispanie deux autres villes dont les noms commençaient par *ossi*, et que nous allons trouver des peuples *ossi* dans les Gaules, non loin des Pyrénées.

l'ortographe d'*Ausci*, d'où s'est formé le nom d'Auch, leur ville.

Osi : Peuples de la Germanie, suivant Ptolémée.

Osii : Peuple de la *Sarmatie européenne*, suivant le même.

Osii : Peuple que Pline a placé *dans l'Inde*, *au-delà de l'Indus*.

Turulis : Fleuve dont Ptolémée place l'embouchure dans le pays des Edetani.

Turullus : Ville de la Thrace, suivant Suidas, cité par Mentelle.

Alba : Ville située

Alba : Nom de deux

dans le pays des Bastitani, suivant Mentelle.

Alba : Deux autres villes de l'Hispanie, l'une chez les Vascons, l'autre dans la Lusitanie.

N. B. S'il faut reconnaître que cette dénomination existait dans plusieurs pays, avant qu'ils fussent connus des Romains, sera-t-il possible de lui supposer une origine latine?

rivières de la Gaule; l'une se jetait dans la Seine, l'autre coulait près de Genève, suivant Dom Martin, cité par Mentelle.

Alba : Capitale des Helvii, sur la droite du Rhône, suivant Pline.

Alba : Ville de la Dacie, au-dessus du Pont-Euxin, suivant Mentelle, etc., etc. Je supprime les *Albania*.

Orcelis : Ville située sur le fleuve Tader, et qui, suivant Ptolémée, appartenait aux Bastitani.

Orcelis : Ville de la Thrace, entre les montagnes et le Pont-Euxin, suivant Ptolémée.

Ceressus: Ville des Lacetani, suivant les meilleures cartes de l'Hispanie qui ont suivi l'autorité de Pline.

Ceressus : Lieu fortifié dans la Béotie, suivant Pausanias.

Ceresius : Nom d'un fleuve et d'un lac, en Italie, chez les Lépontii, suivant Cluvier, cité par Mentelle.

Cœresi : Peuples de la Germanie, suivant les commentaires de César.

Cinna : Ville que Ptolémée place chez les Accetani, qui sont les Jacetani de Strabon et les Lacetani de Pline.

Cinna : Ancienne ville des Samnites, suivant Diodore de Sicile.

Cinna : Lieu de la Dalmatie, suivant l'itinéraire d'Antonin.

Cinna : Ville de l'Asie-Mineure, dans la Galatie, suivant la notice

	d'Hieroclès, citée par Mentelle. *Cinna* : Ville de l'Asie, *dans la Perside même*, suivant Ptolémée.
Anabis : Ville de l'Hispanie, chez les Lacétani, suivant Ptolémée :	*Anabis* : Petite ville de l'Égypte, suivant Eusèbe, cité par Mentelle. *Anabum* : Ville de la Germanie, dans une île du Danube, suivant Ptolémée.
Lubienses : Peuples de l'Hispanie, près de Lacétani, suivant Pline.	*Lubieni* : Peuple sauvage qui habitait, suivant Pline, des montagnes *entre l'Ibérie et l'Albanie asiatiques*.

Savia : Ville de l'Hispanie, qui appartenait aux Pélendones, suivant Ptolémée.

Savia Pannonia : Contrée de la Pannonie, suivant la notice des dignités de l'empire, citée par Mentelle.

Savi ou *Sabi* : Peuples de l'Asie, dans la Phrygie, suivant Étienne de Byzance.

Visontium : Ville de l'Hispanie, chez les Pélendones, suivant Ptolémée.

Visontium : Ville de la Haute-Pannonie, suivant Ptolémée.

Gronii : Peuple qui faisait partie des Artabri, puisque Pomp.-Méla le

Gronia : Ville de la Grèce, dans la Phocide, suivant Etienne de By-

place auprès du promontoire Celtique.

zance, cité par Mentelle.

Jerna : Rivière de l'Hispanie, qui arrosait le territoire des Artabri, suivant Pomp.-Méla.

Jernus : Ville qui était située, suivant Mentelle, dans la partie occidentale de l'Hibernie.

Barbariana : Nom de deux villes que l'itinéraire d'Antonin, place dans l'Hispanie; l'une d'elles devait être chez les Bérones.

Barbarissos : Ville de l'Asie, dans la Syrie, suivant Ptolémée.

Barbaricus Campus : Nom de la plaine, en Syrie, où existait la ville de Zénobie, suivant Procope.

Barbarium Promontorium : Nom que Ptolémée donne à un promontoire de la Lusitanie.

N. B. Les dénominations ci-contre ne pourraient-elles pas encore autoriser la supposition que le mot *barbarus* avait une origine orientale?

Barbaricum Emporium : Port de l'Asie, sur *un bras de l'Indus*, suivant le péryple de la mer Erythrée, cité par Mentelle.

Barbari : Nom d'une ville de l'Asie, à l'*embouchure de l'Indus*, suivant Ptolémée.

Varia : Ville de l'Hispanie citérieure, suivant Strabon et Pline; Ptolémée la place chez les Bérones.

Varia : Ancienne ville des Eques, dans le pays des Sabins, suivant Mentelle.

Varia-na : Nom de deux villes de la Basse-Mæsie et de la Pannonie, suivant l'itinéraire d'Antonin.

Blanda ou *Blandæ* : Ville de la Tarragonnaise, suivant Pomp.-Méla et Pline ; Ptolémée la place sur la côte des Lacétani.	*Blanda* : Suivant Pline et P.-Méla. *Blandæ* : Suivant Tite-Live, ville de l'Italie, dans la Lucanie. *Blandos* : Lieu de la Cappadoce, suivant l'itinéraire d'Antonin.
Zacantha : Nom qu'Apollodore, suivant Étienne de Byzance, donnait à la ville des Suessetani, qui fut ensuite plus connue sous celui de Saguntum.	*Zacathæ* : Peuples de la *Sarmatie asiatique*, situés vers les sources du Tanaïs, suivant Ptolémée.
Gessorienses : Peuples de la Tarragonnaise,	*Gessoriacum* : Ville de la Gaule, chez les Mori-

que Ptolémée place auprès de Gernuda et par conséquent sur le territoire des Ausétani.

ni, (aujourd'hui Boulogne).

Geso-Dunum : Ville de la Norique, suivant Ptolémée.

Gessonæ : Peuple *de l'Inde*, qui fut vaincu par Alexandre, suivant Justin et Paul Orose.

Cerretani : Anciens peuples de l'Hispanie, situés le long des Pyrénées, suivant Pline et Ptolémée.

Cæretanus : Nom du port et d'une rivière de la ville *Cære* dans l'Etrurie.

Ceretæ : Nom d'un très ancien peuple de l'île de Crète, suivant Poybe.

Cossestani : Peuples

Cossea : Contrée de

qui, suivant Pline, étaient situés à la gauche de l'Ibérus, sur la Méditerranée.

l'Asie *dans la Perside*, suivant Étienne de Bysance.

Cossæi : Peuples de l'Asie, qui, suivant Polybe, habitaient dans les montagnes *de la Médie*.

Seben-Dunum : Ville de l'Hispanie qui, suivant Ptolémée, était située dans le pays des Castellani.

Seben-Nytus : Nom d'un fleuve et d'un lac en Égypte, suivant Étienne de Byzance.

Seben-Nytes : Nom d'un nome de l'Égypte, suivant Hérodote.

Thiar : Ville de l'Hispanie qui, suivant l'iti-

Tiaræ : Lieu de l'île de Lesbos, suivant Pline

néraire d'Antonin, cité par Mentelle, devait être placée sur le cours du fleuve Tader.

Tariulia : Ville de l'Hispanie, dans l'intérieur du pays des Ilercaones, suivant Ptolémée.

et Athénée, cité par Mentelle.

Tiare : Ville de l'Asie-Mineure, dans la Troade, suivant Pline.

Thyaris : Rivière de l'Asie, dans la Phrygie-Salutaire, suivant Mentelle.

1° *Hylactes*.
2° *Histra*.
3° *Sarna*.
4° *Tyrichæ*.

Noms de quatre villes qui ont existé à l'embouchure de l'Ibérus, et dont il ne restait plus que le souvenir du temps de Festus-Aviénus.

(*In oris maritimis*. Vers. 496.)

1° *Hylatæ* : Peuple de la Syrie, suivant Pline, cité par Mentelle.

Hylactun : Peuple de l'Éthiopie, suivant Philostrate, cité par le même.

2° *Histria* : Nom qui ne s'appliquait d'abord qu'à la presqu'île qui bornait vers le N.-E. le golfe Adriatique: suivant

Mentelle, ses premiers habitans durent être des peuples celtiques.

3° *Sarnus*: Fleuve de la Campanie, suivant Strabon.

Sarnus: Ville de l'Illyrie, suivant Étienne de Byzance.

4° *Tyrigètes*. Peuple de la *Sarmatie européenne*, suivant tous les anciens géographes.

Pasages: Ancien nom d'un port de l'Hispanie, entre Saint-Sébastien et Fontarabie.

Pasage: Nom d'une ville *de l'Inde*, en-deçà du Gange, suivant Ptolémée.

Spartum : Premier nom connu d'une espèce de jonc célèbre très-abondant dans les plaines de Carthago-Nova, et qui leur fit prendre le nom de *Spartarius-Campus.*

Sparta : Nom de l'ancienne capitale de la Laconie, et dont la fondation se perd dans les plus hautes antiquités des Grecs.

Spartum : Montagne voisine du Pont-Euxin, suivant Thucydide.

Sparta : Ville des environs du Pont-Euxin, suivant Étienne de Byzance.

DANS L'HISPANIE, SANS AUTRE DÉSIGNATION.

Aracillum : Ancienne ville de l'Hispanie, suivant Paul Orose, qui n'indique pas sa situation.

DANS L'EUROPE OU DANS L'ASIE.

Aracia : Nom d'une île située sur les côtes *de la Perside*, suivant Ptolémée.

Auxima : Ville de l'Hispanie, suivant Lucius-Florus.

Aximum : Ville de l'Italie, dans le Picenum, suivant Jules-César, Velleius, Paterculus, etc.

Auxume ou (*Auxyme*): Ville de l'Éthiopie, suivant Ptolémée.

Axinium : Ancienne ville de l'Hispanie, suivant Appien.

Axinia : Ancien nom d'une montagne du Péloponèse, suivant le scoliaste de Callimaque, cité par Ortélius.

Badia : Ville de l'Hispanie, qui fut prise par Scipion, suivant Valère-Maxime.

Badies : Village situé sur la route de Rome à Adria, suivant Mentelle.

Caréon : Nom d'une ville de l'Hispanie, suivant Appien.

Careotœ : Nom d'un peuple de la *Sarmatie européenne*, suivant Ptolémée.

Cassius - Mons. Montagne de l'Hispanie, dont Festus - Aviénus n'indique pas la situation, mais qu'il semble placer dans la partie méridionale de la Bétique.

(*In oris marit.* V. 258.)

Cassius - Mons : Montagne située, suivant Strabon, sur la côte occidentale de l'*Arabie Pètrée*, non loin de Péluse.

Cassius : Nom d'une rivière de l'*Albanie asiatique*, dans l'isthme du Caucase, suivant Pline et Ptolémée, etc.

Clanis: Rivière de l'Hispanie, suivant Étienne

Clanis : Fleuve de l'Étrurie, qui se jetait dans

de Byzance et le scoliaste de Lycophron, cités par Mentelle.

le Tibre, suivant Tacite.

Clans : Fleuve de la Campanie, qui, suivant Mentelle, prenait sa source dans la montagne d'Abella.

Clanis : Fleuve qui se jetait dans le Danube, suivant Strabon.

Epagrensis : Ville d'Hispanie, dont l'Evêque assista au concile d'Elvire, l'an 313. Suivant le recueil des conciles du P. Hardouin.

Epagris : L'un des anciens noms de l'île d'Andros, suivant Mentelle.

Epageritæ : Peuple sarmate qui vivait *sur le Caucase*, suivant Pline.

Leuni : Peuples de

Leuni : Peuples de la

l'Hispanie, dans la Tarragonnaise, suivant Mentelle.

Vindélicie, suivant Ptolémée.

Lycon : Nom d'une ville de l'Hispanie, suivant Tite-Live.

Lycone : Nom d'une montagne du Péloponèse, suivant Pausanias.

Lycone : Bourg de la Thrace, suivant Étienne de Byzance.

Lycon : Ville de l'Égypte, suivant Strabon.

Marco-Lica : Ville de l'Hispanie, suivant Tite-Live.

Marco-Durum : Lieu de la Germanie, suivant Mentelle.

Marco-Mani : Peuples qui ont habité di-

vers lieux de la Germanie.

Marco-Polis : Ville de l'Asie, sur la gauche de l'Euphrate, suivant les autorités, citées par Mentelle.

Nesos : Ville de l'Hispanie, suivant Étienne de Byzance.

Nesos : Ville de l'Arcadie, suivant Denys d'Halycarnasse.

Nesis : Ville de la *Sarmatie asiatique*, suivant le périple d'Arrien.

Oritæ : Peuples de l'Hispanie, suivant Polybe et Pline.

Oritæ : Peuple situé à l'*extrémité occidentale des Indes*, suivant le journal de Néarque, etc.

Étienne de Byzance et Danville le mettent dans la Gédrosie, *audelà de la Perse.*

Sargantha : Ville de l'Hispanie, suivant Etienne de Byzance.

Sarganthis : Nom d'une ville de l'Égypte, suivant Étienne de Byzance.

Sargathus : Lieu où les Romains défirent *les Perses*, suivant Cédrène, cité par Ortélius.

Sargatii : Peuple de la *Sarmatie européenne*, suivant Ptolémée.

Sirmium : Nom d'une ville de l'Hispanie, sui-

Sirmio : Lieu de la Gaule-Transpadane, sui-

vant Siméon le méta-phraste, cité par Ortélius.

vant l'itinéraire d'Antonin.

Sirmium : Ville de la Basse-Pannonie, suivant Pline.

Sirmis : Village de la Syrie, dans la Cynégique, suivant Nicéphore, cité par Mentelle.

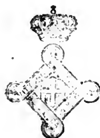


CONCLUSION.

Je n'ai promis, je n'ai même pu présenter qu'une faible partie des noms de peuples et de lieux de l'ancienne Hispanie, dont les homonymes peuvent se reproduire dans le nord de l'Europe et dans des contrées asiatiques. Quelques-unes même des dénominations géographiques que j'ai mises en regard les unes des autres n'offriront peut-être pas des témoignages irrécusables d'une origine commune. Il ne serait pas étonnant que, dans un relevé, si aride et si fastidieux, je me fusse involontairement permis quelques rapprochemens hasardés. Mais, j'ose croire qu'il sera impossible de se refuser à reconnaître qu'ils sont presque tous d'une exactitude remarquable.

Or, s'il m'est permis de me prévaloir des principes de Leibnitz et du savant Fréret, invoqués par M. Balbi, qui veulent *que les noms de lieux aient été les plus propres à conserver les traces des nations détruites*, ne serai-je pas nécessairement conduit à conclure de ces nombreux rapproche-

mens géographiques, que les prétendus peuples *Ibères* ne pouvaient être que des peuples asiatiques qui, dans des temps inconnus et sous les noms de Celtes et de Scythes, ont dû inonder l'Europe centrale et occidentale, même les îles de la Méditerranée, et pénétrer, par les Gaules, dans les îles britanniques, jusqu'aux colonnes d'Hercule et jusqu'au cap Finistère.



FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

INTRODUCTION.

CHAPITRE PREMIER.

CHAPITRE II.

CHAPITRE III.

CHAPITRE IV.

CHAPITRE V.

CHAPITRE VI.

CHAPITRE VII.

CHAPITRE VIII.

CHAPITRE IX.

CHAPITRE X.

CHAPITRE XI.

CHAPITRE XII.

Système Ibérien de M. Petit-Radel.

CHAPITRE XIII.

CHAPITRE XIV.

CHAPITRE XV.

CHAPITRE XVI.

CHAPITRE XVII.

CHAPITRE XVIII.

APPENDICE.

Relevés comparatifs : 1° de quelques dénominations géographiques, communes à l'Hispanie et aux deux plus grandes îles de la Méditerranée, qui se reproduisaient dans le nord de l'Europe, ou dans l'Asie; 2° de quelques autres noms de peuples et de lieux de l'Hispanie, qui paraissent aussi tirer leur origine de diverses contrées septentrionales ou asiatiques, savoir :

FIN DE LA TABLE.



ERRATA.

Page 40,	*ligne* 25,	Nation sous	*lisez*	Nation et sous.
58,	. . . 20,	Onecicrite, ...		Onésicrite.
138,	 10,	Ibérie, ...		d'Ibérie.
210,	 1,	Tirés, ...		Tirées.
167,	 13,	M. Michelot, ...		M. Michelet.
220,	 2,	Spoletum, ...		Spoletium.
305,	. . . 1,	Chap. XIV, ...		Chap. XVI.
436,	 13,	Hilactun, ...		Hilactunti.



